

En vente aux Editions « L’Eau-Vive », 10, rue de Fribourg,

1211 Genève 2 :

*Destination inconnue,* Bruce Oison

*Arrachée aux Démons,* Doreen Irvine

*Après l’Opéra, l’Abri,* Betty Carlson

*Son Fardeau est léger,* Eugenia Price

*Manuel, le Totonac,* Hugh Steven

*Le Médecin du Tsar,* Anny Wienbruch

*Dans les Griffes de l’Héroïne,* J. Benton

*Guitare et Musique pop,* Günter Tesch

*Destinée à survivre,* J.-R. Dobschiner

*Du Ghetto à la Vie,* Nicky Cruz, J. Buckingham

*Le Contrebandier,* Frère André, J. et E. Sherrill

*Sumi San,* Eric Gosden

*S.O.S. dans le Pacifique,* J.C. Whittakcr

*Rescapés de la Drogue,* D. Wilkerson

*Arrêté au dernier Tournant,* Jim Vaus

*Victoire à Ravensbrück,* Corrie ten Boom

*Même s'il fallait tout perdre,* Suzy Dind

*Quelle Heure est-il à VHorloge d’Israël ?* Mme A. Blocher-Saillens

*La Petite Grenouille verte,* B. Coombe-Harris (7-10 ans)

*Phil, le Détective,* E.J. Warde (11-14 ans)

Bibles, Nouveaux Testaments, littérature et disques évangéliques.

Copyright © 1972 Editions L’Eau-Vive

!

L’édition originale a paru en anglais sous le titre :

CARMEN

Copyright © 1970 Fleming H. Revell Compagny

Tous droits réservés.

:

John Benton

Dans les Griffes

de

l’Héroïne

(Carmen)

Traduit de l’anglais

par France Cachelin

2e édition

**EDITION**



**10. RUE DE FRIBOURG**

**1211 G ENÈVE 2**

INTRODUCTION

*Vous jugerez sans doute ce récit incroyable. Des*

*choses pareilles nfexistent pas, direz-vous. Pourtant,*

*les événements rapportés ici sont authentiques et se*

*produisent chaque jour chez des filles telles que celles*

*qui sont reçues dans notre Foyer.*

*Avant d’écrire chacun des chapitres, j’ai interrogé*

*une fois encore nos adolescentes afin d’avoir leur*

*histoire toute fraîche à l’esprit. Le résultat est cette*

*somme de faits qu’elles m’ont racontés, récits d’escla­*

*vage de la drogue, de prostitution, de perversion et*

*pis encore. Mais c’est aussi une histoire de pardon, le*

*pardon de Christ. Si profondément qu’une adolescente*

*ait plongé dans les abîmes du péché, elle peut savoir*

*que son passé est pardonné en Jésus-Christ, qui lui*

*donnera la force nécessaire pour aujourd’hui et la foi*

*pour demain. Pour les obtenir, il lui suffit de les*

*demander.*

*John Benton.*

**7**

CHAPITRE PREMIER

Il était dix heures ; je m’apprêtais à aller au lit

quand la porte claqua.

C’était père qui rentrait enfin. Alors que je me ren­

dais à la salle de bains, j’entendis la voix de mère

disant :

— Qu’est-ce qu’il y a ? Tu parais malade.

Il n’y eut pas de réponse, mais des pas se dirigèrent

vers la cuisine et la porte du réfrigérateur se referma

violemment. J’allai me laver les dents et faire ma toi­

lette ; avant de retourner dans ma chambre, je jetai

un regard dans la salle de séjour et vis mon père assis

sur le divan. Il était penché en avant, les yeux fixés

sur le tapis ; d’une main, il tenait un sandwich à demi-

consommé, de l’autre un verre plein de lait. Maman

n’était pas là. Mon cœur s’émut pour lui. Il semblait

si solitaire, si triste. Pourquoi ?

Je m’approchai doucement du canapé, m’assis sur

l’un des bras, posai ma main sur l’épaule de père et

lui demandai gentiment :

— Papa ! Qu’est-ce qui ne va pas ?

J’attendis sa réponse, mais, apparemment, il n’avait

rien entendu ; il continuait à regarder le sol. Je vou­

lus l’entourer de mon bras, mais il me repoussa d’un

geste si brusque que le lait se répandit sur le tapis.

**9**

Il se retourna alors vers moi. Ses yeux, rouges d’avoir

pleuré, brillaient d’une haine que je n’avais jamais

vue chez personne, de la haine envers moi, envers

maman, envers le monde en général, de la haine

pour quiconque chercherait à l’aider.

Il dit hargneusement :

— Va te coucher ! Cela ne te regarde pas !

— Mais, papa... protestai-je, et il me poussa sauva­

gement :

— Sors d’ici ! Sinon, tu le regretteras.

Je n’attendis pas. J’avais peur, mais j’étais blessée

aussi. Pourquoi ne voulait-il pas que je l’aide ? Cou­

rant dans ma chambre, je fis claquer la porte derrière

moi et me jetai sur le lit. Ma gorge était serrée et

mon cœur gros. Quelques larmes roulèrent sur mes

joues. C’est merveilleux quand les parents associent

leurs enfants à leur bonheur, mais pourquoi ceux-ci

ne participeraient-ils pas également à leurs chagrins ?

Cela ne me semble pas juste de tenir l’enfant à l’écart.

Après tout, je n’étais plus une petite fille. J’avais

quatorze ans. On dit que, lorsque deux personnes se

marient, elles sont censées partager joies et peines ;

pourquoi pas aussi avec leurs fils et leurs filles ? Cela

les rapprocherait. Un foyer n’est pas seulement un

bâtiment ; ce devrait être un lieu d’amour et de solli­

citude les uns pour les autres.

Mon cœur était plus triste que jamais et mes larmes

coulaient comme un torrent. Je sanglotai jusqu’à épui­

sement. Et puis, miséricordieusement, je m’endormis,

mais pas pour longtemps ; ma gorge sèche me brû­

lait et mes paupières enflées me firent mal quand je

voulus les ouvrir. Peu à peu, mes yeux errèrent tout

autour de la chambre, une très jolie pièce que l’on

aurait pu appeler un modèle de chambre pour ado­

lescente. Mes regards allèrent de la coiffeuse garnie

de dentelle au poste à transistors, des gais rideaux à

l’enregistreur, et s’arrêtèrent finalement sur le balda­

quin au-dessus de ma tête. Pour une fois, j’avais mis

10

de l’ordre, maman m’ayant menacée le matin même :

— Nettoie tout ça, sans cela !...

Je pensai à mes vêtements dans l’armoire. Le monde

est vraiment fou ! Comment pouvais-je être couchée

là, dans cette magnifique chambre, avec presque tout

ce qu’une jeune fille peut désirer, et être en même

temps aussi misérable, aussi malheureuse ? Pourquoi

mon foyer était-il un enfer ?

Les difficultés avaient vraiment commencé quand

nous avions acheté notre nouvelle maison à New

Jersey. Père était déjà alcoolique, et aussi un charla­

tan de première classe, trompant son monde. Mais il

n’était pas violent avant notre arrivée ici. n ne nous

avait jamais frappées, maman et moi. Peut-être était-

il maintenant agacé par les paiements mensuels d’un

loyer beaucoup plus élevé et par ceux du nouveau

mobilier que nous avions choisi.

Quelle qu’en fût la raison, notre heureux foyer était

menacé de ruine à courte échéance.

Notre maison était belle et je l’aimais. Au com­

mencement, nous l’aimions tous. Quelle différence

avec le quartier minable de Brooklyn que nous avions

quitté ! Les rangées de vieilles maisons avaient pu

' être convenables autrefois, mais, aussi loin que je

m’en souvienne, toute cette rue était misérable et le

devenait chaque jour davantage. La peinture des boi­

series des maisons s’écaillait ; des planches avaient

remplacé des vitres brisées ; certaines fenêtres n’étaient

plus que des ouvertures béantes où étaient restés atta­

chés de dangereux morceaux de verre.

Maman se rappelait des temps meilleurs, quand des

gens de la classe moyenne, des travailleurs irlandais,

italiens et allemands y vivaient, avec quelques Juifs

pour faire le poids. Elle avait été élevée juste au coin

de la rue où nous habitions et elle me racontait com­

11

ment les familles mettaient tout leur orgueil dans leurs

jardins exigus et leurs minuscules pelouses, et quelle

peine elles se donnaient pour les entretenir.

Je devinais que l’enfance de maman n’avait pas

été très heureuse. Ses parents travaillaient les deux

et étaient absents toute la journée. Ils parlaient très

peu. Maman était petite comme moi et sans grands

attraits. J’avais l’impression qu’elle n’était pas très

populaire non plus parmi les gosses de son quartier et

il est probable que, comme moi encore, elle passait

beaucoup de temps à rêver. Comment aurais-je été gra­

tifiée de ce nom romantique de Carmen si cela n’avait

pas été le cas ? Ou bien était-ce le prénom d’une de

ses anciennes voisines ? Je ne l’ai jamais su. Elle

disait qu’elle n’avait pas eu beaucoup d’amis. Plus

âgée, elle n’avait eu d’autres plaisirs que de se rendre

au bal de temps à autre dans le voisinage, avec une ou

deux autres filles.

Ce fut à l’une de ces soirées dansantes qu’elle fit

la connaissance de mon père. Il était dans la marine,

au chantier naval de Brooklyn. Un de ses compagnons

venait du quartier où habitait maman et avait amené

père au bal.

Père ne parlait jamais de ses parents. Du peu que

maman m’en avait appris, son foyer à lui était pire

encore que le sien. Il s’était enfui à quatorze ans,

avait quitté l’école dans sa huitième année scolaire,

et n’était plus revenu. Maman disait que, pour autant

qu’elle le sût, il n’avait jamais revu un membre de

sa famille après cette fuite. Elle ne savait même pas

s’il avait des frères ou des sœurs. Après qu’il eut

quitté la maison, il était allé de-ci, de-là, faisant de

petits travaux, et, pour finir, s’était enrôlé dans la

marine.

Père était grand — un mètre quatre-vingt-quatre —

et assez corpulent. Son rire était éclatant et son sou­

rire contagieux découvrait des dents blanches. Il par­

lait toujours avec volubilité. Il pouvait charmer les

12

i

oiseaux et, s’il le voulait, les faire voler des arbres

jusque vers lui. C’était à la maison qu’il était impos­

sible à vivre, surtout quand il buvait.

Bien que très jeune encore, je me souviens com­

ment père et mère m’emmenaient avec eux quand ils

allaient boire dehors. A la maison, je me réveillais

parfois au milieu de la nuit et je les entendais à la

cuisine, riant beaucoup, mais se battant parfois affreu­

sement. Plus tard, maman abandonna la boisson et

essaya de convaincre père d’en faire autant, mais il

haussa les épaules en disant :

— Chacun doit avoir quelque vice !

Il continua donc de boire et devint un vrai alcooli­

que ; il ne pouvait commencer la journée sans prendre

un verre. Ce n’était pas un paresseux et il avait une

très bonne place de vendeur de voitures d’occasion ;

mais il lui était tout simplement impossible de se

passer de la bouteille.

Un temps, sur le conseil de maman, il alla chez les

Alcooliques anonymes, mais cela ne dura pas long­

temps. Il disait qu’il ne pouvait supporter les examens

de conscience et que la plupart de ces gens avaient

des problèmes bien pires que les siens. Je pense qu’il

avançait ces excuses parce qu’il n’avait pas le cran de

renoncer à l’alcool.

Père n’était pas droit. Alors qu’il fréquentait les

Alcooliques anonymes, il était ancien d’église. Il en

riait et disait à maman :

— Ils sont fiers de moi ! Je suis en train de me

réformer, n’est-ce pas ?

Il avait toujours été un membre respecté de la

société. Quelle ironie ! Si on l’avait entendu blasphé­

mer et vu boire à la maison !

Mais tout cela se passait avant que le pasteur com­

mençât à nous visiter régulièrement. J’étais alors en

cinquième à l’école. Il venait tous les samedis pour

une étude de la Bible. Lui et père discutaient constam­

ment. Un samedi, père lui ordonna de quitter la mai­

13

son et de ne plus jamais y reparaître. Pendant un cer­

tain temps, le pasteur passait le mercredi et parlait

avec maman, mais, une fois, père rentra plus tôt que

de coutume, et ils se battirent avec acharnement. Le

ministre en réchappa, mais père, furieux, l’avertit

qu’il le tuerait si jamais il revenait. Pour autant que

je sache, le pasteur ne nous fit plus de visites et ce

fut la fin de la religion dans notre foyer.

Bien que ni l’un ni l’autre de mes parents n’eussent

connu l’affection dans leurs familles, je pense qu’ils

cherchèrent de temps à autre à faire quelque chose

en ma faveur. Je suis à peu près sûre que c’est à

cause de moi qu’ils quittèrent Brooklyn. Ils désiraient

que je vive dans un meilleur voisinage, que j’aie une

bonne instruction et un endroit où je puisse me faire

des amies et jouer dans la rue. Je ne peux vraiment

pas trop les blâmer. Pourtant, s’ils avaient eu de

l’amour pour moi, ils l’auraient éveillé aussi dans

mon cœur.

Quand nous déménageâmes à Jersey, nous étions

tous enthousiasmés et ce changement nous amusa

beaucoup. Nous n’avions pas besoin de nouvelle voi­

ture, père travaillant dans ce genre de commerce,

mais nous achetâmes beaucoup d’autres objets : des

tapis, un canapé, un service de table, et je ne sais plus

quoi. Maman m’aida à renouveler toute ma chambre

à coucher avec un ancien lit blanc à baldaquin, une

coiffeuse, des tentures et des rideaux assortis. Père

se laissa entraîner, lui aussi, dans les dépenses et m’of­

frit un poste à transistors, ainsi qu’un tourne-disque.

Et même, un soir, il écouta de la musique avec moi.

A l’école, au début, j’étais assez timide avec les

filles. Mais quand ma chambre fut installée, il me fal­

lut absolument la montrer à quelqu’un. Je pris finale­

ment le courage de demander de temps en temps à

des camarades de venir chez moi. J’eus bientôt quel­

ques amies. Puis père se mit à boire encore plus et

14

je cessai de les inviter. Je ne pouvais jamais prévoir

ce qui allait se passer.

Quand je me mis à penser à mon père et à son pen­

chant pour la boisson, mes rêveries s’évanouirent et

la fureur de la frustration m’envahit. Assise toute

droite au bord du lit, jambes pendantes, je m’effor­

çai de me souvenir de ce qui s’était passé une semaine

auparavant, le soir où maman m’avait dit :

— Oublie ça ! Oublie, Carmen ! Il n’a jamais voulu

te faire de mal. Il avait bu et je suis sûre qu’il le

regrette déjà.

Regretter ? Hum ! J’avais essayé de chasser cela de

mon esprit ; après tout, je n’avais que quatorze ans

et, depuis lors, s’il n’avait pas été très agréable, il

n’avait pas été grossier non plus. Mais maintenant, je

revivais ce fameux soir, chaque seconde, chaque mot,

chaque geste.

.\* \* \*

J’étais profondément endormie lorsque des voix

bruyantes venant de la salle de séjour m’avaient

réveillée. Encore engourdie de sommeil, je tâchais de

comprendre ce qui se passait, mais quand j’entendis

un fracas et un cri, je sautai de mon lit et courus le

long du corridor, hurlant :

— Qu’est-ce qui se passe ?

Père vociféra, alors que j’entrais dans la pièce :

— Retourne au lit et mêle-toi de ce qui te regarde !

Maman était étendue, à moitié sur le divan, à moitié

par terre, une main sur le visage. La table où l’on

prenait le café était renversée. Quand maman voulut

se redresser, père la repoussa en arrière en grondant :

— Reste là ! Ecoute-moi, je te parle !

— Ne la touche pas, mufle ! criai-je en me jetant

sur lui.

15

Si quelqu’un avait assisté à la scène, il n’aurait pas

manqué de trouver ridicule qu’une fillette de quarante-

cinq kilos s’attaque ainsi à un robuste géant. Mais ma

rage ne connaissait pas de limites. La blessure à la

joue de maman avait troublé ma raison. Je le harce­

lais en le mordant, lui donnant des coups de pied, le

griffant et hurlant :

— Ne la touche pas I Si tu la frappes encore, je te

tuerai !

Père tenta d’abord de se dégager, alors que mes

ongles s’enfonçaient dans la chair de son dos et de ses

bras et que, en me cramponnant à lui, j’empêchais ses

mouvements. Puis il immobilisa l’un de mes bras et

me saisit à la gorge. Une grosse patte me secoua ; je

lâchai prise et, de ses deux mains, il me serra le cou.

Silencieusement, il resserra l’étreinte de ses doigts

jusqu’à ce que je ne pusse plus souffler.

— Arrête ! Arrête ! Tu vas la tuer ! implorait ma­

man.

Les dents serrées, père dit :

— C’est bien mon intention.

Je perdis connaissance. Tout devint noir autour de

moi, tandis que j’entendais une cloche sonner faible­

ment. Cela dura longtemps, me sembla-t-il. Enfin une

bouffée d’air atteignit mes poumons. Je l’aspirai et

m’effondrai sur le sol.

Père m’avait laissé tomber pour répondre à un

appel téléphonique. Je suivais ses gestes comme si

j’avais été à un spectacle de marionnettes. Peu à peu,

les mots percèrent le brouillard qui m’environnait.

J’en eus la nausée ; jamais je ne l’avais entendu parler

avec autant de douceur, de gentillesse. Il était de nou­

veau un monsieur respectable, cherchant à se concilier

les bonnes grâces d’un client qui venait de lui acheter

une voiture. Un sourire aux lèvres, il répétait sans

cesse :

' — Mais pensez donc, ça ne me dérange pas. Je suis

là pour vous conseiller et vous dépanner chaque fois

16

que c’est nécessaire, à n’importe quelle heure du jour.

Comme j’aurais aimé que le client eût vu la scène

qu’il venait d’interrompre à son insu !

— Et dire que c’est mon père ! pensais-je, dégoûtée,

alors que maman me relevait pour me conduire dans

ma chambre et me mettre au lit.

Je marchais de long en large. Ma fureur était aussi

violente que l’avait été celle de père, ce fameux soir.

Comment pouvais-je respecter un homme qui affichait

un certain visage en public et en montrait un si diffé­

rent aux membres de sa famille ? Dieu sait que j’avais

essayé ! Et même, de temps à autre, j’avais réussi.

Quand nous aménagions ensemble la maison, par

exemple. Mais maintenant ? Depuis une semaine, je

m’étais efforcée d’enterrer ma haine, de l’oublier, et

qu’avais-je obtenu en retour ? Ce soir encore, il

m’avait humiliée et offensée comme jamais aupara­

vant. Mon propre père me haïssait. Que pouvais-je

faire ?

M’enfuir ! La pensée me frappa comme une bombe.

Pour lui montrer ! Mais où aller ? Mon excitation me

poussa à rassembler quelques vêtements, puis, com­

mençant à avoir peur, je me rassis sur mon lit et me

forçai à réfléchir. Je devais partir, mais où ? Et

quand ? Il était préférable d’attendre un peu, pour

être sûre qu’ils dormaient tous deux ; je me remis

donc au lit tout habillée. Il me sembla que des années

s’écoulaient. Finalement, j’entendis sonner une heure.

La maison était tranquille comme une tombe et je

décidai de courir le risque.

Mes souliers à la main, je me glissai hors de la

.chambre, traversai le hall et franchis la porte d’en­

trée. Un léger parfum remplissait l’air alors que j’en­

filais mes chaussures et me hâtais le long de la rue.

Au tournant, l’air me parut plus doux encore. Je me

17

dirigeai vers la station des bus. Enfin, j’étais libre !

C’était merveilleux ! Après avoir longé quelques pâtés

de maisons, je remarquai que les rues étaient désertes

et que les quelques voitures qui circulaient ralentis­

saient en passant près de moi. Saisie de crainte, je

pressai le pas pour atteindre la station au plus vite.

Là, il n’y avait qu’un vieillard assis sur un banc ; avant

de me présenter au guichet, je délibérai sur ce que

j’allais faire.

J’avais pris place derrière le vieux bonhomme et

comptai mon argent. Trois dollars quarante-cinq. Cer­

tes, je ne pouvais aller très loin avec ça. Je me souvins

alors de toutes les histoires que j’avais lues sur Green­

wich Village. Beaucoup de jeunes y allaient, et, heu­

reusement, ce n’était pas éloigné.

— Combien coûte le billet jusqu’à Manhattan et

quand part le prochain bus ? demandai-je à l’employé.

— Deux dollars vingt-cinq. Le dernier bus part à

deux heures quarante.

Je lui tendis trois coupures d’un dollar ; il poin­

çonna le billet et me le passa. Il était un peu plus de

deux heures, et je m’assis pour dresser mes plans.

Le vieil homme me regardait avec insistance. Savait-

il que j’avais fui la maison ? Je tournai mes regards

vers les affiches collées aux murs, mais je sentais

qu’il ne cessait de m’observer.

Puis je vis l’homme du guichet prendre le récepteur

du téléphone. Il me tourna le dos pour composer son

numéro. Mon cœur se serra. Appelait-il mes parents ?

Le regard fixe du vieillard m’énervait de plus en plus.

Mais la raison me revint et j’eus envie de rire. Com­

ment cet homme pouvait-il appeler quelqu’un de ma

connaissance ? Il ne savait pas mon nom.

L’homme des billets ne dit que quelques mots et

raccrocha sans me jeter un regard. Puis il se mit à

fouiller dans un tiroir. Je me détendis et me repré­

sentai ce que je ferais quand je serais au Village.

Je savais que je n’avais pas assez d’argent pour pren­

18

dre une chambre à l’hôtel. Il serait assez tôt d’y pen­

ser une fois arrivée !

Je commençais à m’amuser, imaginant le plaisir que

j’aurais, quand soudain la porte s’ouvrit et deux

agents de police entrèrent et se dirigèrent directement

vers moi.

Cet infâme bonhomme du guichet ! Il avait appelé

la police !

L’un des agents me questionna :

— Avez-vous des papiers d’identité, Mademoiselle ?

— Non !

— Quel âge avez-vous ? me demanda le second.

— Dix-huit ans !

— Votre année de naissance ? s’empressa d’ajouter

le premier.

Sans réfléchir, j’indiquai l’année exacte de ma venue

au monde ; après cette erreur, j’aurais voulu m’arra­

cher la langue ! Que feraient-ils ? Appelleraient-ils

mes parents ? Mon père me tuerait

— Il vaut mieux que vous nous accompagniez ! Il

semble que vous ayez quatorze ans et non pas dix-

huit, et, par-dessus le marché, vous êtes sans pièce

d’identité.

Il fit un signe de mauvais augure à son collègue.

— Quel est votre nom, Mademoiselle ? Je suis

l’agent Bradshaw et voici l’agent Jenkins.

— Beverly Carr.

J’avais menti quant à mon âge et ils l’avaient décou­

vert. Ils soupçonnèrent probablement que je donnais

un faux nom, mais j’espérais que cela leur prendrait

du temps pour contrôler la chose.

Jenkins me demanda :

— Quand vous êtes-vous échappée ?

Je compris qu’ils m’avaient à leur merci et je dis

simplement :

— Cette nuit.

Bradshaw me fit asseoir sur le siège arrière de la

19

voiture de police et prit place près de moi. Jenkins

saisit le volant et nous partîmes.

— Où me menez-vous ?

— A la Maison de Jeunesse.

Je me mis à hurler :

— La Maison de Jeunesse ? Mais je ne suis pas une

criminelle... j’ai seulement pris la fuite. Ramenez-moi

à la maison, s’il vous plaît.

Jenkins rétorqua d’un ton sec :

— On ne peut pas ! Il faut faire un rapport. Vous,

les gosses, vous ignorez tout de ça. Si vous le saviez,

il y en a davantage qui resteraient chez eux, à leur

place. On ne peut pas faire une fugue et n’y plus

penser ! Quelqu’un est légalement responsable de

vous jusqu’à ce que vous ayez dix-huit ans. Si vos

parents ne peuvent pas s’occuper de vous, alors le

tribunal s’en chargera.

Dix minutes plus tard, nous étions devant le grand

bâtiment gris que j’avais vu si souvent et, cinq mi­

nutes après avoir parqué, nous franchissions la grande

porte d’entrée. Les agents me firent passer par une

deuxième porte, double celle-là, et nous nous arrê­

tâmes devant un bureau.

— Eh bien, que nous amenez-vous là ? demanda,

mi-cynique, mi-plaisantin, un type derrière le comp­

toir.

Je ne pris pas la peine de lui répondre ; je me con­

tentai de le regarder. Qu’attendait-il ? Un cheval ? Un

rhinocéros ? J’étais tout simplement une vilaine petite

fugitive, un peu folle, et effrayée aussi. Pourquoi me

traitaient-ils comme une criminelle ? Comme une

délinquante ? Ma seule faute était d’avoir quitté la

maison. Beaucoup de gens l’avaient fait avant moi,

même mon père, et personne ne l’avait puni pour cela.

L’agent s’éloigna du bureau, me fit signe de le

suivre et me conduisit dans une antichambre. Il me

fit asseoir sur un canapé et se retira. En face de moi,

sur la paroi, se trouvait un tableau, le visage familier

20

du maire. Ses regards semblaient me traverser et me

demander :

— Eh bien ! fillette, qu’avez-vous donc fait ?

Je détournai les yeux en me demandant si lui aussi,

un jour, avait pris la fuite.

Je restai assise et me tortillai, embarrassée, jusqu’à

ce qu’une personne à l’aspect rude entrât et s’assît

derrière un bureau, me regardant sans dire un mot.

Je me tortillai encore plus et, à la fin, elle m’interro­

gea :

— Comment t’appelles-tu ?

Je sentis que je ne pouvais pas tromper cette fem­

me ; aussi lui donnai-je mon vrai nom :

— Carmen.

— Carmen comment ?

— Petra.

Elle ouvrit un tiroir, en sortit un papier imprimé et

écrivit pendant une seconde ou deux, notant sans doute

mon nom.

— L’adresse ? demanda-t-elle brusquement, et sur

le même ton :

— Le numéro de téléphone ?

— L’école ?

Beaucoup d’autres questions suivirent. Elle écrivait

à mesure que je répondais.

— As-tu déjà été arrêtée ?

— Vous plaisantez !

— Réponds à la question : oui ou non ?

Elle ne leva même pas les yeux.

— Non !

Elle écrivit encore, puis, quittant le bureau, m’or­

donna :

— Bien ! Viens avec moi.

Elle me conduisit dans le hall, me fit passer par

plusieurs portes, et nous pénétrâmes dans une petite

pièce.

— Enlève tes vêtements et mets-toi sous la douche !

J’attendais qu’elle s’en aille.

21

— Allons ! Dépêche-toi ! Enlève ça !

Elle se mit à déboutonner ma veste.

— Otez vos sales mains ! Je peux me débrouiller

toute seule.

Elle me saisit et me tint près d’elle, son visage à

quelques centimètres du mien.

— Ecoute, ma petite, dit-elle d’une voix traînante.

Ne me parle pas ainsi ou tu risques de recevoir quel­

que chose sur ton joli minois ! Je suis la directrice

ici. Si tu veux m’ennuyer, alors on te bousculera aussi.

Compris ?

Elle me tenait fermement, et seul le bout de mes

pieds touchait le plancher. Je compris. Elle parlait

sérieusement et je n’allais pas discuter avec elle.

Lorsqu’elle relâcha son étreinte, je me dévêtis. J’étais

toute rouge. Même à la gymnastique, je ne m’étais

jamais déshabillée devant quelqu’un, et ses yeux exa­

minaient chaque parcelle de mon corps.

Elle alla vers la douche et tourna le robinet à fond,

puis me commanda :

— Vas-y maintenant.

J’avançai un pied et hésitai : l’eau était glacée.

— Allons !

Je sentis une poussée dans le dos et sautai. Je me

lavai aussi bien que possible. L’eau se réchauffa un

peu vers la fin. Après la douche, la directrice m’ins­

pecta encore avant de m’envelopper d’un linge. Lors­

que je fus sèche, elle me tendit un pyjama style insti­

tution : blanc, raide et grossier.

— Un pyjama ? Je croyais que vous alliez me recon­

duire à la maison !

*— Je* suis navrée, mon enfant ! (Elle n’en avait pas

l’air !) Tu vas rester ici.

— Combien de temps ?

— Cela dépendra de ton attitude, de la manière

dont tu te comporteras ; il faudra voir si tes parents

désirent que tu rentres, si tu as fait quelque chose de

grave, si tu as un autre endroit où tu peux aller.

22

Je me lamentai :

— Mais tout ce que je désire, c’est retourner à la

maison. Combien de temps devrai-je vraiment rester

ici ?

Chaque minute me paraissait une éternité.

La directrice ne répondit pas. Elle ouvrit la porte et

me fit signe de la suivre. Nous montâmes un escalier,

puis elle sortit un trousseau de clés et ouvrit une porte.

De l’autre côté, elle la referma et s’assura que la ser­

rure avait bien joué.

Je restais bouche bée ; j’avais l’impression que je

ne sortirais jamais de cette maison. La directrice me

regarda fixement ; j’avais peur, elle le voyait et en

jouissait.

Nous traversâmes le hall pour nous arrêter, une fois

encore, devant une porte. Elle se servit de nouveau

de ses clés et j’entrai dans une cellule. Il y avait un

guichet à la porte et des barreaux à la fenêtre. Le

seul meuble était un lit de camp. La directrice donna

de la lumière et me dit :

— Tu dormiras ici. Demain matin, nous parlerons.

Elle fit un petit signe d’adieu, ferma et verrouilla

la porte, vérifia et s’en alla.

C’était un emprisonnement solitaire ! J’avais lu et

entendu parler de maisons comme celle-ci... mais rien

que pour une fugue ?

Je me mis à crier. Pourquoi a vais-je voulu fuir ?

Après tout, mon foyer n’était pas si terrible ; il valait

certainement mieux que cet endroit. Enfin je me res­

saisis. J’étais fatiguée. Je me couchai, ramenai sur

moi la couverture grise et fus bientôt profondément

endormie.

Une légère lumière à travers la petite fenêtre

m’éveilla et j’entendis tourner une clé dans la ser­

rure. Une femme souriante entra dans la chambre avec

mes vêtements.

• — Bonjour, Carmen. Vos parents sont venus pour

vous ramener à la maison.

23

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

Je posais des questions tout en m’habillant rapide­

ment. Cette personne-là paraissait gentille, et non une

ogresse comme celle de la veille.

- — Vos parents sont arrivés de bonne heure et ont

obtenu votre libération. Ils vous attendent en bas.

C’est une bonne chose qu’il s’agisse d’une première

fugue, sans cela il y aurait eu des complications.

Elle me sourit et me tapota le dos.

— Je pense que vous êtes heureuse de partir !

— Si je suis heureuse !

J’étais impatiente de voir mes parents. Je descendis

l’escalier en courant et les vis, debout dans le hall.

— Maman !

En pleurant, je mis les bras autour de son cou. Sans

attendre sa réponse, je me tournai vers père :

— Oh ! papa, je regrette beaucoup !

J’espérais qu’il m’embrasserait, mais il ne le fit

pas. Il commença à parler avec sévérité.

— Carmen, pourquoi t’es-tu enfuie ?

Soudain, il aperçut la directrice souriante et, immé­

diatement, m’entoura de son bras, lui sourit à son tour

et lui dit :

— Merci beaucoup d’avoir pris soin de notre mé­

chante petite fille.

La directrice fit un signe d’assentiment.

— Vous savez, même dans les meilleures familles,

la nouvelle génération ne comprend pas toujours tout.

J’espère que cela ira bien !

Père la rassura :

— Oui ! Tout ira bien. Viens, Carmen !

Et je sentis son bras presser fortement mon épaule,

comme pour me pousser hors de la pièce. Maman

murmura :

— Mais qu’est-ce que ces gosses veulent ? Nous

lui donnons trois bons repas par jour, un endroit bien

chauffé pour dormir...

24

Père fronça les sourcils et elle se tut. La directrice

souriante nous avait accompagnés à la porte et nous

regardait partir.

Je sentis le froid m’envahir. Si mon père m’avait

prise par l’épaule, c’était parce que l’aimable directrice

l’observait. Ma mère avait déjà commencé à se lamen­

ter. Ces deux êtres ne savaient rien de l’amour. Aurais-

je, un jour, près de moi, quelqu’un qui m’aimerait et

me comprendrait ? La dernière directrice l’aurait peut-

être fait. Elle était bonne.

En arrivant au parking, père retira son bras de des­

sus mon épaule et prit fermement mon poignet. J’es­

sayai de me dégager, mais il accentua son étreinte.

Nous nous assîmes dans la voiture et je pensai froide­

ment :

— Eh bien ! je sors d’une prison et roule rapidement

vers une autre, peut-être plus horrible encore.

La distance entre la Maison de Jeunesse et notre

demeure était courte, mais père fit un détour. Il s’ar­

rêta devant une rangée d’immeubles et dit :

— Attendez ici ! Je serai tout de suite de retour.

Et il disparut dans un magasin. Quand je lus l’en­

seigne *Liqueurs,* mon cœur se mit à battre violemment

et je sentis la peur s’installer en moi. C’était bien pire

que ce que j’avais éprouvé en face de la terrible direc­

trice. Cette fois-ci, il me tuerait. Mes pensées retour­

nèrent vers la femme souriante. Que serait-il advenu

si je lui avais parlé de la passion de papa pour la

boisson ? De la manière dont il battait maman ? De

son intention de m’étrangler ? M’aurait-elle aidée ?

Quelques minutes plus tard, papa revint, avec le sac

familier de papier brun qui cachait son dieu, son

whisky. Nous arrivâmes à la maison sans avoir

échangé un seul mot.

A peine avais-je franchi la porte que papa la ferma

à clé derrière moi. Sans rien dire, il pénétra dans la

cuisine et prit un verre dans le buffet. Je l’observai

alors qu’il sortait la bouteille du sac et se versait une

25

généreuse rasade. Il l’avala et se resservit. Quand il

remplit son troisième verre, je courus dans ma cham­

bre et j’en fermai la porte. Dans ma terreur, je ne

trouvai pas la serrure. Trop tard ! Il était de l’autre

côté et criait :

— Sors de là, sale petite vagabonde !

Comme une forcenée, je voulus pousser un meuble

contre la porte, mais avant que j’y parvienne, il l’ou­

vrit d’un coup, m’empoigna par le bras et me traîna

jusqu’à la cuisine.

Me tenant toujours, il se versa un autre verre d’al­

cool et l’avala. Puis, comme un soldat à la parade,

poitrine en avant, il me fit entrer dans la salle de

séjour.

— Assieds-toi !

Comme en transe, je m’assis sur une chaise et le

vis détacher sa ceinture. Je savais qu’il était ivre et

que j’étais sérieusement en danger. Mais j’étais inca­

pable de me mouvoir.

— Lève-toi !

Et je me levai. Papa saisit mon bras d’une main et

la ceinture siffla. Je sentis le coup sur mon postérieur.

Il n’avait pas très bien visé. Lâchant un juron, il éleva

de nouveau la ceinture. Cette fois, elle retomba dure­

ment à travers mon dos. Je grinçai des dents ; à aucun

prix, je ne voulais pleurer, même s’il me tuait.

La ceinture continua de frapper. A chaque coup, il

attendait mon cri. Comme il ne l’entendait pas, il

jurait et me flagellait d’autant plus fort. A la fin, il

comprit que je ne céderais pas ; lâchant la ceinture,

il me jeta contre une chaise. Au moment où je heur­

tai le bois, je ressentis une vive douleur à la jambe.

Etendue à terre, je le vis ramasser l’instrument du sup­

plice et chercher à atteindre mon visage. J’essayai

de me protéger, mais il attrapa le bord de ma joue.

La douleur m’aveuglait. Mes doigts se posèrent sur

ma face à l’instant où la ceinture retombait et je

26

sentis le sang couler. Alors maman retint le bras de

père :

— Ça suffit ! Tu l’as presque tuée !

Il ne contrôlait plus sa rage.

— Je veux la tuer pour qu’elle ne s’en aille plus !

criait-il.

Mais maman bondit devant moi et la ceinture

s’abattit sur elle. Cela le dégrisa pour une minute et

cette minute me permit de me traîner et de me relever

pour courir dans ma chambre. Et cette fois-ci, je fer­

mai la porte à clé.

J’étais debout devant la jolie coiffeuse et regardais

fixement dans le miroir le sang qui coulait le long

de mon visage. J’avais mal partout ; pourtant, j’étais

contente ; je n’avais pas poussé un cri. Il m’avait

battue, mais il ne m’avait pas domptée. Et il le savait !

Quelques instants plus tard, j’entendis des pas en

direction de la cuisine. Je me représentais le tableau,

père inclinant la bouteille et versant la liqueur dans

un verre. Il avait dû boire avant de me battre pour

s’encourager, et maintenant il devait boire après

m’avoir battue, pour se calmer.

Je m’assis sur mon lit. La veille, je me trouvais

sur un lit de camp, emprisonnée et solitaire. Ce soir,

j’étais dans une chambre propre et attrayante, sur

mon lit à baldaquin. Cela faisait-il une différence ?

Je regardai ma blouse déchirée, j’examinai les

taches de sang sur mes doigts et sur ma joue comme

s’il s’agissait d’une étrangère. Je palpai mon visage

tout endolori.

Je haïssais les prisons. Je savais qu’avant longtemps,

je reprendrais la clé des champs.

27

CHAPITRE II

Six mois plus tard, en effet, je m’enfuyais de nou­

veau. Père avait eu une mauvaise journée au bureau,

et il revint à la maison ivre et portant son éternel

sac de papier brun. Comme de coutume, lui et maman

se mirent à se battre. A huit heures, j’en avais assez

et je me demandais quand il me tomberait dessus ;

je me glissai donc hors de la maison pour aller trou­

ver Cathy Lang. Quand Cathy répondit à mon coup

de sonnette, je lui fis part de mes problèmes familiaux

et elle me fit entrer dans le hall.

— Enlève ton manteau et viens saluer mes parents.

Cela me gênait, mais il n’y avait rien d’autre à

faire et nous pénétrâmes ensemble dans la salle de

séjour. Le père et la mère de Cathy étaient compré­

hensifs et gentils, aussi leur racontai-je tous mes

ennuis.

Monsieur Lang dit finalement :

— Je vais donner un coup de fil à ta mère pour

qu’elle ne se fasse pas de souci à ton sujet. Et nous

verrons si l’on te permet de passer la nuit ici avec

Cathy. Qu’en penses-tu ?

— Oh ! Ce serait merveilleux ! dis-je, soulagée.

Tout plutôt que retourner à la maison ! Je savais

que père m’attendait pour me battre.

28

Quelques instants après, Monsieur Lang revint en

disant que maman était d’accord. Puis il se mit à

raconter une histoire, probablement pour détourner

mes pensées de mes peines. Bientôt, nous étions tous

en train de plaisanter et de rire.

Cathy se leva et s’approcha de la cheminée. Elle

resta debout devant le feu une minute ou deux pour se

réchauffer. Quand elle retourna vers sa chaise, son

père l’attrapa par le bras et la fit asseoir sur ses

genoux. Cela paraissait drôle ; Cathy avait un mètre

soixante-cinq et son père n’était pas beaucoup plus

grand, et pourtant il la serrait tendrement dans ses

bras, comme un petit enfant. Lui donnant un baiser

sur la joue, il dit en riant tout bas :

— Voici mon bébé !

Je les regardais, père et fille, avec un mélange de

plaisir et d’envie. Si seulement mon père avait eu ces

sentiments pour moi ! La seule fois qu’il m’avait prise

dans ses bras, c’était pour me tenir tandis qu’il me

battait et cherchait à m’étouffer !

Cette nuit-là, quand Cathy et moi allâmes nous cou­

cher, nous causâmes longtemps de l’école, de musique

et d’autres choses. Pour finir, nous parlâmes des jeu­

nes que nous connaissions, de ma famille et de la

sienne.

Je demandai à Cathy :

— As-tu jamais été battue ?

— Bien sûr ! J’ai reçu des fessées — elle riait —

quand j’étais gamine. Qui n’en a pas reçu ?

— Des fessées ? répétai-je, incrédule.

— Mais oui ! Cathy secouait la tête affirmativement.

Et crois-moi, Carmen, quand papa me fouettait, il

prenait son temps ! Je m’en souviens, il faisait toute

une mise en scène. Premièrement, il s’asseyait avec

moi et m’expliquait le mal que j’avais fait et la rai­

son pour laquelle il devait m’administrer la fessée.

Puis il me regardait droit dans les yeux et disait :

29

— Souviens-toi, je ne te fouette pas parce que je

suis en colère ; je le fais seulement parce que je désire

que tu sois toujours une bonne fille. Et la fessée est

le seul moyen que je connaisse pour t’aider à te rap­

peler que tu dois faire ce qui est bien. N’oublie pas

non plus que, lorsque je te frappe de ma main, cela

me fait mal, à moi aussi. Exactement comme je souf­

fre quand tu désobéis.

Après cela, il me mettait sur ses genoux et me fes­

sait. Ses mains étaient assez sensibles et, quelquefois,

celle qui me frappait devenait rouge. Mais elle n’était

jamais aussi rouge, bien sûr, que mon postérieur !

Quand papa pensait que j’avais eu mon compte,,il me

retournait, m’entourait de ses bras et me disait com­

bien il m’aimait. Dans un sens, ses paroles m’affli­

geaient plus que la correction. Mais sa méthode était

la bonne ! Je n’oubliais jamais ni la fessée, ni le mal

qui en était la cause, et cela m’aidait à me bien con­

duire.

Je m’émerveillais de son histoire. Si elle avait vu

mon père dans l’une de ses rages d’ivrogne, elle se

serait sûrement sentie malheureuse.

— Quand as-tu reçu ta dernière fessée ?

— Oh ! Il y a longtemps, deux ans peut-être. Mais

depuis lors, j’ai grandi et j’ai compris bien des choses.

J’aime mes parents et je sais qu’ils m’aiment aussi. Il

est devenu facile de parler entre nous.

Elle dit ces derniers mots avec beaucoup d’assu­

rance. Quel merveilleux sentiment, celui d’aimer et

d’être aimé !

J’insistai encore :

— Raconte-moi d’autres choses de ta famille.

— Bon ! Nous avons toujours été unis et nous som­

mes presque toujours ensemble. Nous dînons dehors

une fois par semaine. Cela fait un changement pour

maman, mais papa et moi en jouissons aussi. Chacun

à son tour choisit le restaurant. Parfois nous allons

dans des endroits exotiques : japonais, syriens ou

30

turcs. Puis il y a les vacances. Déjà quand j’étais très

petite, papa et maman me faisaient participer à la

préparation de nos projets. Papa rentrait à la maison

avec une collection de cartes de géographie et de pros­

pectus. Après le souper, nous les étendions sur le tapis

et nous nous agenouillions pour les étudier ensemble.

On avait presque autant de plaisir à décider où l’on

irait et ce que l’on ferait que, plus tard, à mettre à

exécution nos plans et à voyager.

Parfois aussi, nous nous chamaillions longuement,

c’était naturel ! Maman voulait aller au bord de la mer,

papa en montagne et moi, je désirais une croisière sur

un beau bateau. Finalement, nous tombions d’accord

et, où que nous décidions d’aller, soit à la montagne,

soit à la plage, nous avions toujours beaucoup de

plaisir.

La gorge serrée, j’essuyai quelques larmes qui cou­

laient sur mes joues.

— Comme j’aimerais avoir des parents comme les

tiens !

Cathy me tapota l’épaule.

— Ne pleure pas, Carmen ! Peut-être qu’un jour,

tes parents seront différents !

— Peut-être... un jour !

Cathy changea de sujet.

— Vas-tu quelquefois à l’église ?

— A l’église, moi ? Non ! Tu y vas, toi ?

— Bien sûr ! J’y suis allée toute ma vie. J’étais une

toute petite fille quand j’ai donné mon cœur à Christ

et, crois-moi, cela fait toute la différence quand Christ

habite dans notre cœur et dans notre foyer.

— Que veux-tu dire ? Quand il vit dans notre cœur

et dans notre foyer ?

— Dans la Bible, Jésus dit : *Je me tiens à la porte, et*

*je jrappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la*

*porte, j'entrerai chez lui.* Et j’ai invité Christ à vivre

dans mon cœur.

J’étais abasourdie. Naturellement, j’avais entendu

31

parler de Jésus, mais il me semblait très loin, très loin

de nous. Comment pouvait-il habiter dans notre cœur ?

— Raconte-moi encore !

— Il y a un autre verset des Ecritures, dans Jean

1. 12, qui déclare : *Et à tous ceux qui Vont reçue* (Jésus,

la véritable lumière), *à ceux qui croient en son nom,*

*elle a donné le pozivoir de devenir enfants de Dieu.*

Carmen, j’ai fait cette expérience. J’ai reçu le Christ,

et il vit en moi.

Elle se tut un instant et, ensuite, ajouta :

— Ce qui est merveilleux, c’est que, toi aussi, tu

peux recevoir le Christ. C’est très simple !

J’étais intriguée. Mais à mesure que Cathy me don­

nait d’autres détails, tout semblait possible, même

plausible et *vrai.* Je n’avais jamais entendu parler de

ce don auparavant, mais je sentais un profond désir de

connaître Jésus, de le recevoir réellement dans mon

cœur.

Cathy suggéra :

— Prions ensemble !

Elle prononça une simple requête. Tandis qu’elle

priait, des larmes se mirent à rouler le long de ses

joues et elle mit sa main dans la mienne. Jamais,

jusque-là, je n’avais senti une telle affection et une

telle compassion pour moi. Aussi longtemps que je

vivrai, je n’oublierai pas cette prière. Elle exprimait

quelque chose comme ceci :

— Seigneur Jésus, s’il te plaît, aide Carmen main­

tenant. Aide-lui à comprendre que tu l’aimes et que

tu es mort pour elle, afin qu’elle puisse jouir de la

vie. Maintenant, je te prie aussi pour ses parents. Sei-.

gneur, aide-les à comprendre qu’il y a un bonheur

parfait en Christ. Jésus, tu as dit que tu es venu pour

que nous ayons la vie et une vie abondante. Permets

que Carmen puisse apprendre à te connaître comme

son Sauveur personnel et le roi de sa vie. Je te demande

aussi, cher Sauveur, que demain, lorsque Carmen

32

retournera à la maison, tu l’aides à agir selon toi et

pour le mieux. Aide-la à vivre pour toi. C’est en ton

nom que je te le demande. Amen.

Quand elle termina, je pleurais, moi aussi. Je lui

demandai de me parler de son église et elle me raconta

comment ses parents s’étaient convertis lors d’une

campagne de Billy Graham à New York. Après cela,

un pasteur local, le révérend Brown, les avait visités

et invités à se joindre à sa communauté. Cathy aimait

beaucoup le pasteur et elle était secrétaire d’un groupe

de jeunesse très actif. Son père et sa mère étaient

conseillers auprès des jeunes. Je souhaitais me sentir

aussi fière que Cathy de mes parents, de mon pasteur,

de mon église ; fière de tout et de tous.

Cathy me posa la question :

— Pourquoi ne viendrais-tu pas à l’église avec moi,

dimanche prochain ?

Je fus d’accord et, après cela, nous nous endormî­

mes.

Le lendemain, un samedi, le parfum de lard frit

m’éveilla. Nous restâmes tranquilles quelques minu­

tes, jouissant de l’agréable odeur et paressant encore

un peu. Pour finir, notre appétit triompha. Après nous

être habillées, nous rejoignîmes les parents de Cathy

à la cuisine, où ils déjeunaient d’œufs, de lard, de

toasts, de gelée et de café.

Oh ! Comme j’aurais voulu rester ! Mais je savais

que je devais partir vers midi, avant que Cathy me le

suggère.

Il était à peu près une heure quand je rentrai chez

nous. Ni papa, ni maman ne me dirent grand-chose.

Moi, je mourais d’envie de leur parler, de leur racon­

ter un peu la vie de Cathy, comment ses parents pre­

naient vraiment soin d’elle, comment ils allaient en­

semble à l’église, la manière aimable dont ils se trai­

taient, leurs conversations. Oui, j’étais prête à leur en

parler, mais je n’en eus pas l’occasion. Ce fut proba­

blement une bonne chose, car père aurait certaine­

33

ment employé sa propre méthode de communication

en finissant par me battre.

Le lendemain, j’allai à l’église avec la famille Lang

et mes parents m’autorisèrent à passer la journée chez

eux. Le soir, nous retournâmes au culte et là, j’éprou­

vai le même sentiment que lorsque Cathy avait prié

pour moi. Comme je désirais que mes parents fussent

là, avec moi !

En sortant, nous prîmes un rafraîchissement. Je re­

doutais de devoir rentrer à la maison ! Il faisait si

bon chez les Lang, tout était si naturel, si agréable.

Ils me donnaient vraiment le goût de vivre. Chez moi,

peu m’importait de vivre ou de mourir.

J’allai avec eux à l’église plusieurs dimanches et,

chaque fois, je redisais à mes parents combien j’aurais

aimé qu’ils m’accompagnent. Je suppose que, à force

de m’entendre leur rabâcher la même chose au sujet

des gentils parents de Cathy, mon père en eut assez.

En tout cas, il dit à maman qu’il ne voulait pas que je

retourne chez les Lang.

— Elle commence d’avoir la folie religieuse, lui

dit-il. Tout ce que j’entends, du matin au soir, c’est

les Lang ici, les Lang là, ou comme le pasteur Brown

est merveilleux. Elle deviendra tout à fait toquée. Je

ne veux pas qu’elle y retourne.

J’insistai pour que père et maman viennent avec moi

à l’église pour constater eux-mêmes qu’il n’y avait

pas de fous mais, au contraire, des personnes très

bien. Père refusa catégoriquement. Il expliqua :

— Le dimanche est le seul jour où je trouve le

temps de faire des tas de choses nécessaires dans cette

maison.

Quelle ironie ! Le dimanche, il dormait tard, buvait

tout l’après-midi et regardait la télévision après le

souper.

34

A partir de ce moment, mon intérêt pour quoi que

ce fût s’évanouit. Je ne me souciai plus ni de vête­

ments, ni de disques, ni d’études. Mes résultats devin­

rent déplorables et je fus battue pour cela aussi. La

vie ne paraissait pas la peine d’être vécue. En fait, je

ne vivais pas. J’existais, sans plus.

35

CHAPITRE III

Ce fut alors que Lulu, une fille de dix-huit ans qui

demeurait dans la même rue, devint vraiment gentille

pour moi. Bien que je fusse plus jeune qu’elle, nous

avions beaucoup de choses en commun, des difficultés

avec nos parents, des problèmes à l’école. Nous com­

mençâmes à nous rencontrer souvent.

Un samedi soir, Lulu passa chez moi et me demanda

si j’aurais du plaisir à faire un tour en voiture. Maman

fut d’accord et j’acceptai.

Elle vint me chercher peu après sept heures et demie

et, quand je fus assise près d’elle, me demanda :

— Cela te dirait quelque chose d’aller à Manhat­

tan ?

— Pourquoi pas ?

Tout en conduisant, Lulu me dit qu’elle, avait des

amis dans le haut de Manhattan.

— Je vais les voir presque tous les samedis soirs.

On s’amuse bien avec eux. Je crois qu’ils te plairont,

ajouta-t-elle.

Quand nous atteignîmes Broadway et la 116e rue,

elle tourna dans une impasse sombre et parqua la

voiture. Ce n’était certes pas le meilleur quartier de

la ville et j’eus un peu peur.

36

Les rues étaient sales et, devant les maisons en mau­

vais état, les poubelles trop pleines répandaient leurs

détritus sur le trottoir et sur la chaussée. Lulu me con­

duisit dans le couloir de l’une de ces maisons. Je regar­

dai avec curiosité autour de moi. Il était évident qu’à

une autre époque, ce bâtiment avait été une assez

belle maison locative. Mais les sols de marbre

n’avaient pas été nettoyés depuis des mois et les

murs fissurés n’avaient pas eu un coup de peinture

depuis bien plus longtemps encore. Un grand trou,

recouvert de planches, signalait l’endroit où il y avait

eu autrefois un ascenseur. Nous montâmes l’escalier

délabré et dépassâmes le deuxième étage, puis le

troisième.

— Mais où me conduis-tu ? demandai-je, alors que

je m’essoufflais à grimper le quatrième.

— Je te l’ai déjà dit, chez un de mes amis. Ne te

fais pas de souci, tu ne risques rien !

Lulu m’avait répondu d’un ton sec, et elle prit son

élan pour franchir les marches deux à deux. Quand

nous parvînmes au cinquième étage, il ne me restait

plus assez de souffle pour protester.

— Viens ! Tu vas avoir la surprise de ta vie ! m’an­

nonça Lulu en suivant le corridor jusqu’à l’apparte­

ment 5.

J’entendis des rires à l’intérieur, puis des pas lors­

que Lulu eut sonné. Le garçon qui ouvrit la porte avait

de longs cheveux blonds et une courte barbe ; on lui

donnait vingt ans.

— Lulu, chérie, entre !

Faisant beaucoup de bruit, il la serra contre lui et

l’embrassa.

— Et qui as-tu amené ?

— Oh ! c’est Carmen, Marty

— Eh ! tu es vraiment dans le vent ! dit-il en riant

et en me regardant du haut en bas. Puis il se remit

à rire bruyamment, passa son bras autour de ma taille,

comme l’aurait fait un ours, et m’emmena le long d’un

37

corridor étroit. Son étreinte rassurante m’encourageait;

Qu’allait-il se passer ensuite ?

Marty annonça au groupe réuni dans le living fai­

blement éclairé :

— Vous connaissez tous Lulu, mais... — il s’arrêta

d’une façon théâtrale — pour la toute première fois,

j’ai l’immense plaisir de vous présenter notre hono­

rable amie Carmen !

Ils applaudirent très fort et j’esquissai un timide

sourire, tout en cherchant à découvrir les occupants

de la chambre. Je ne voyais pas très bien ; la seule

lumière venait d’une bougie et d’une lampe rouge et

verte. On sentait une forte odeur de fumée. C’était

quelque chose que je n’avais jamais respiré jus­

qu’alors, pas du tout pareil à de la fumée de ciga­

rette, mais beaucoup plus douceâtre.

Je distinguai quelques adolescents couchés çà et là,

sur le plancher. Plusieurs étaient à demi-vêtus. Une

blonde attrayante, assise dans un coin, me fit signe :

— Salut, Carmen ! Je suis Bonnie, me dit-elle tan­

dis que je m’asseyais près d’elle. Tu verras, tu vas

t’amuser. C’est toujours bien d’avoir quelqu’un de

plus !

Quand mes yeux furent habitués à l’obscurité, je

pus voir que chacun paraissait heureux. Quelques

filles riaient aux remarques cavalières des garçons.

Près de moi, deux jeunes enlacés en oubliaient leurs

compagnons. J’étais vraiment choquée de leur com­

portement en société et Bonnie remarqua mon expres­

sion.

— Que cela ne te gêne pas ! Ils viennent de fumer

une cigarette ensemble et je pense que c’est ça qui les

excite. Cela arrive chez certains. Quand on en est là,

on est prêt à faire des tas de choses auxquelles on

n’avait jamais pensé avant.

Comme elle comprit que son explication ne dissi­

pait pas mon malaise, elle attira mon attention sur

l’autre côté de la pièce.

38

— Tu vois cette fille, là-bas, qui caresse la paroi

de haut en bas ? Elle a pris de *Y acide* \*. Elle est vrai­

ment en voyage.

A travers la fumée, j’entrevis la jeune fille. Elle

faisait le geste de cueillir les fleurs de la tapisserie.

Elle en prenait d’abord une, la respirait et, finalement,

la piquait dans sa chevelure. Elle se tourna et se frotta

le dos contre les fleurs. Puis elle essaya de retenir un

garçon qui passait près d’elle.

— Oh, oh ! pensai-je, ils vont commencer !

Mais la fille ne fit que saisir le bras du jeune hom­

me ; il lui sourit et, retournant à sa cueillette de

fleurs, elle le laissa s’éloigner. Je demandai à Bonnie :

— Qu’est-ce qui s’est passé ?

— Quand on prend du L.S.D., on ne désire pas *ça.*

On peut réellement devenir fou si on le fait. Je n’ou­

blierai jamais un *voyage* que j’ai vécu quand j’ai

voulu jouer cette comédie.

— Quoi ?

J’étais complètement fascinée.

— Eh bien ! Je venais de prendre de l’acide et j’ai

senti l’émotion m’envahir. Je me suis précipitée sur

un garçon. Crois-moi, j’avais toutes sortes de sensa­

tions. J’étais très haut, au-dessus de la terre, en route

pour la lune. Ensuite, je me suis arrêtée et assise sur

un nuage. Pour finir, je suis tombée au centre de la

terre, dans un lac de feu. Je ne peux pas décrire

la souffrance que j’ai ressentie. J’ai crié au garçon

que je brûlais et l’ai supplié d’éteindre le feu. Il a

pris mes doigts et les a tirés fortement l’un après

l’autre: Chaque fois qu’il en tirait un, j’avais l’impres­

sion qu’il se détachait et je poussais des cris terribles.

Cela m’a semblé durer une éternité. Mais le feu a

fini par s’éteindre. Crois-moi, depuis lors, quand je

joue avec de l’acide, pour rien au monde je ne m’ap­

proche d’un garçon. Je sens encore la brûlure et la

terrible douleur.

\* L.S.D.

39

Un jeune homme, assis près de Bonnie, se pencha

vers elle pour lui offrir une cigarette. Je me souvins

alors du film sur les narcotiques qu’on nous avait

montré à l’école. J’étais sûre que cette cigarette était

de la marijuana ; elle n’était pas pareille aux ciga­

rettes ordinaires.

Bonnie remercia d’un signe de tête, alluma la ciga­

rette, aspira profondément, retint la fumée un ins­

tant, puis l’exhala lentement. Elle me demanda :

— Veux-tu essayer ?

Tentée et craintive à la fois, je regardai la ciga­

rette qu’elle me tendait. Je me rappelais les séances

de cinéma, mais je me souvenais aussi des histoires

que m’avaient racontées des gosses qui fumaient de

la marijuana :

— Cela fait du bien dans tout le corps ; cela libère

de l’enfer, de la haine et de la révolte, disaient-ils.

Qu’avais-je à perdre en essayant ? Je pris la ciga­

rette de la main de Bonnie. La mettant à la bouche,

j’aspirai et expirai. Rien ne se passa. Je regardai Bon­

nie d’un air interrogateur. Elle se mit à rire :

— Non, non ! Pas si vite ! Quand tu aspires, garde

la fumée pour qu’elle arrive bien jusqu’à tes poumons.

Retiens-la aussi longtemps que possible, puis laisse-la

sortir lentement. Donne à la fumée le temps de péné­

trer tout ton être !

J’aspirai une longue bouffée et la retins. En la reje­

tant, j’eus une légère sensation de picotement. Je pris

une autre bouffée, et encore une autre. Et chaque fois,

elle était meilleure que la précédente.

Qu’éprouve-t-on ? C’est comme le retour à la mai­

son quand on a fait un très long voyage. C’est comme

quand on prend un bon repas après avoir été privé de

nourriture pendant longtemps. C’est aussi comme

quand, étant sans un sou, on trouve de l’argent. C’est

ce que l’on éprouve quand on achète une nouvelle

robe. C’est comme Noël ! Toutes les bonnes choses !

Tout est bien et rien n’a plus d’importance !

40

En arrivant au bout de ma première cigarette, mon

seul désir était que cette sensation ne cessât jamais.

Enfin, j’avais trouvé la réponse à mes besoins : la

marijuana.

Lulu, elle, était depuis longtemps sous l’influence

de la drogue. La dernière fois que je l’avais vue, elle

et Marty se dirigeaient, enlacés, vers la chambre à

coucher.

Quand elle réapparut, seule, je sortais moi-même de

ma première expérience et j’avais un peu peur. Je ne

désirais pas parler avec un garçon et plus je réfléchis­

sais, plus j’étais effrayée.

Je regardai ma montre. Il était passé minuit. Mes

parents en auraient une attaque ! Je me levai et j’allai

vers Lulu.

— Partons, il est tard. Je sais ce qui m’attend à la

maison !

Sur le chemin du retour, je ne pensais qu’à ce que

mes parents me diraient. Je savais qu’il nous fallait

trois quarts d’heure pour rentrer, et tout ce que je

pouvais faire était d’espérer contre toute espérance

qu’ils seraient au lit et dormiraient.

Mais je n’eus pas cette chance. Quand Lulu s’ar­

rêta devant notre maison, toutes les lumières étaient

allumées. Je compris ce qui m’attendait. Respirant

profondément, je sautai de la voiture, courus et ouvris

lentement la porte d’entrée.

Papa et maman étaient assis dans la salle de séjour,

regardant la télévision. Il y avait des bouteilles de

bière vides sur la table.

Dès que père me vit, il se mit à rugir :

— Où es-tu allée ?

Une chose était certaine, je ne pouvais pas leur dire

la vérité. Je cherchai une réponse, mais père ne me

laissa pas le temps de m’expliquer. Me menaçant du

doigt, il cria :

— C’est fini avec cette Lulu ! Tu sauras que tu ne

dois pas courir avec elle. Elle sort d’une mauvaise

41

famille, elle a un vilain genre, une réputation déplo­

rable. Tu as été avec un garçon, Carmen, n’est-ce

pas ? m’accusa-t-il.

J’en eus un choc. En tout cas, je n’avais pas besoin

de mentir sur ce point.

— Mais, père, ce n’est pas du tout vrai ! Nous som­

mes allées chez Betsy pour regarder la télévision.

— Sale petite menteuse ! Nous avons téléphoné

chez Betsy il y a une heure. Il est maintenant deux

heures et quart. Tu as fait quelque chose de mal et

tu mens par-dessus le marché !

Il s’approcha et saisit le haut de ma blouse. Comme

j’essayais d’échapper, j’entendis l’étoffe qui craquait

et se déchirait. Papa continuait à jurer.

— Je vais t’apprendre à jouer avec des hommes !

Je vais te battre toute nue, ainsi tu ne t’approcheras

plus d’un garçon.

En disant cela, il lâcha le lambeau de blouse et

attrapa ma jupe. L’étoffe ne cédant pas, il donna une

violente secousse, qui m’envoya rouler à terre. Avant

que je pusse me relever, il se précipita sur moi et

s’agrippa à ma jupe.

J’étais si étourdie que je ne pouvais pas me débat­

tre. Maman essaya de tirer mon père et plaida ma

cause :

— Ce n’est pas ainsi que tu résoudras ses problèmes

sexuels. La battre à mort ne va pas l’aider !

L’attaque soudaine de ma mère me permit de repren­

dre mon souffle et de comprendre que je luttais pour

ma vie. Je griffai père au visage et il me gifla. Je

tentai alors de ramper, mais il s’accrochait à mon dos

comme une sangsue. Pour finir, je me mis à rouler

sur moi-même, pus ainsi me débarrasser de lui et

partis vers la cuisine comme un daim apeuré.

— Reviens ici, espèce de diable !

Père criait tout en se redressant, mais je continuai de

courir. J’étais certaine que, si je pouvais atteindre la

porte de la cour, il ne me poursuivrait pas dans la rue.

42

Il me sembla que je mettais une éternité à arriver

jusqu’à cette porte, mais je réussis à l’ouvrir. J’enten­

dis qu’une lampe s’écrasait derrière moi ; père l’avait

sans doute lancée pour arrêter ma fuite. Alors que

la porte se refermait, je l’entendis clamer :

— Carmen ! Si jamais je t’attrape, j’extirperai jus­

qu’au dernier souffle de ton menteur de petit corps !

Je courus de toutes mes forces autour de la maison

et le long de la rue. Je savais que père ne pouvait

pas m’atteindre mais, à mon esprit épouvanté, il sem­

blait que plus je courrais vite, plus je serais loin de

tous mes malheurs.

Hors d’haleine, je me laissai tomber sous un arbre,

sur une pelouse privée. Mes poumons souffraient du

manque d’air, mes jambes tremblantes ne voulaient

plus me porter. Combien de temps restai-je là ? Je ne

le sais pas, mais peu à peu, mes forces me revinrent

et je réfléchis pour savoir où je devais me rendre.

Il n’était pas question de retourner à la maison.

Jamais plus je n’y remettrais les pieds ! Je pensai au

foyer de Cathy. Non ! cela n’était pas possible. Cathy

et ses parents avaient été merveilleux pour moi, mais

comment aurais-je pu me présenter chez eux dans un

tel désordre, à cette heure de la nuit ?

Lulu ? Oui ! Peut-être bien que Lulu me recevrait

et me logerait.

Je me levai et regardai autour de moi. En réalité,

je n’étais pas la moitié aussi éloignée de la maison

que je l’avais pensé. Le jardin des Berquist, où je

m’étais affalée, n’était qu’à une dizaine de blocs de

chez nous. La demeure de Lulu se trouvait de l’autre

côté de la nôtre, mais je ne voulais pas courir de

risque, et je fis un grand tour pour arriver chez elle.

Là, je ne pouvais me décider à agir, ne voulant sur­

tout pas réveiller ses parents. Me traînant devant sa

fenêtre, je frappai légèrement

— Lulu, Lulu ! Réveille-toi, s’il te plaît. C’est moi,

c’est Carmen. J’ai besoin de toi !

43

Il me sembla que des heures passaient. Pas de

• réponse. Je frappai encore et, enfin, Lulu poussa son

volet.

— Carmen ! Pour l’amour du ciel !...

— Laisse-moi entrer, Lulu ! la suppliai-je. Mon père

m’a mise à la porte. Je ne sais pas où aller. Veux-tu

me loger pour cette nuit ?

Elle paraissait perplexe, mais, à la fin, elle dit :

— Bien sûr ! Fais le tour et je t’ouvrirai la porte

d’entrée. Mais pas de bruit, surtout !

Pendant que je contournais la maison, Lulu avait

ouvert la porte ; elle m’attendait en bâillant. Elle chu­

chota avec un peu d’impatience :

— Entre, entre. Mais que t’est-il donc arrivé ?

Je me regardai. La moitié de ma blouse était loin,

ma jupe pendait d’un côté, remontait de l’autre ; un

seul bouton la maintenait. La fermeture à glissière

avait été arrachée.

Je respirai, soulagée, quand elle me conduisit dans

sa chambre. ‘

— Mon père a essayé de me battre, oh ! pour des

questions sexuelles et un tas d’autres choses. Et pour

finir...

— Chut ! murmura Lulu, en mettant un doigt à ses

lèvres. Ne réveille pas ma mère ! Elle n’est pas de

bonne humeur. Je te raconterai plus tard.

Quand Lulu ouvrit la porte de sa chambre, je me

sentis chez moi. Elle était aussi en désordre que la

mienne. Des revues illustrées jonchaient le sol ; il y

avait des habits sur la coiffeuse et de vieux souliers

traînaient çà et là.

— Raconte-moi ce qui est arrivé. Mais parle dou­

cement. Maman est vraiment mal en point. Mon père

a fait la connaissance d’une autre femme dans un

bar, il y a un mois environ, et il n’est pas revenu à

la maison. Elle a de la peine à l’accepter.

Elle ouvrit un tiroir, en sortit un pyjama et me le

lança. Je levai les bras pour me débarrasser de ce qui

44

restait de ma blouse et je revis en pensée la face pleine

de rage de mon père. Je me mis à crier en jetant de

toutes mes forces ma blouse contre la paroi :

— Espèce de démon ! J’espère que tu te tueras !

— Chut ! Tais-toi ! Maman va t’entendre et nous

aurons des ennuis.

— Excuse-moi, Lulu. Tu sais, je te suis reconnais­

sante de me recevoir, mais chaque fois que je pense à

mon père, j’explose. Je le hais de toutes les fibres

de mon être. C’est peut-être mal, mais, devant Dieu,

c’est la pure vérité.

Tout en parlant, je m’étais dévêtue et avais enfilé

le pyjama. Nous nous installâmes dans le grand lit

de Lulu. J’étais épuisée ; mon esprit continuait à tra­

vailler tandis que, déjà, ma langue ne réagissait plus.

Heureusement pour moi, Lulu s’endormit très vite et

je restai étendue, m’efforçant d’apaiser mes pensées

pour que le sommeil vienne.

Je dormis profondément et il était déjà tard quand

nous nous levâmes. Avant que j’aille à la cuisine,

Lulu avait eu le temps de raconter à sa mère ce qui

m’était arrivé et celle-ci avait dit que je pouvais rester.

Elle partit peu après en quête de travail, comme elle

le faisait chaque jour. Lulu me confia que, depuis le

départ de son père, l’argent était très rare. Elles rece­

vaient quelque chose d’une société de bienfaisance,

mais c’était loin de leur suffire.

Nous déjeunâmes de toasts et de café ; je n’avais

guère envie de manger. Puis je téléphonai à ma mère.

J’eus à peine le temps de lui dire un mot qu’elle

m’apostropha :

— J’espère que tu regrettes maintenant ce que tu

as fait !

Je bouillonnai.

— Regretter ? Regretter quoi ? Que père ait déchiré

ma blouse ? Qu’il m’ait chassée de la maison ? J’en

suis contente. Je ne me soucie pas du tout de le revoir.

45

Et plus vite tu te libéreras de cet ivrogne, mieux ce

sera pour toi I

— Carmen ! Ne parle pas ainsi de ton père. Tu es

responsable de ce qu’il a fait et de tout ce qui est

arrivé. Il est à l’hôpital, maintenant, à cause de toi !

— Quoi ? Je n’en croyais pas mes oreilles. A cause

de moi ! Qu’ai-je fait ? Il voulait me tuer et tout ce

que j’ai fait est de partir. Est-ce la déception qui lui a

donné une crise cardiaque ?

— Quand tu as quitté la maison, il est tombé sur la

table et s’est cassé la jambe. Dieu sait combien de

temps il restera là-bas. S’il perd sa place, c’est toi qui

en seras cause.

— Ecoute, ma vieille, criai-je dans le téléphone, j’en

ai assez et ne désire plus entendre parler de vous !

Je laissai tomber le récepteur. Lulu entra à ce mo­

ment. D’une voix traînante, elle commenta :

— Eh bien, la guerre est déclarée ! Avec ma mère,

j’ai aussi des histoires, de temps à autre. Mais comme

elle a peur de moi, elle cède habituellement.

Nous paressâmes à peu près toute la journée, écou­

tant la radio ou bavardant. Tard dans l’après-midi, la

mère de Lulu rentra et nous informa qu’elle avait

trouvé une place de serveuse et qu’elle devait prendre

son tour de quatre heures à minuit le jour même.

Lulu lui dit :

— Eh bien, je suis contente que tu aies enfin du

travail. Mais j’aurai besoin de la voiture, ce soir.

La mère protesta :

— Moi, j’en ai besoin pour aller travailler.

Lulu insista :

— Je regrette, j’ai absolument besoin de la voiture.

Sa mère finit par céder en disant qu’elle prendrait

le bus. Quand elle fut partie, je demandai à Lulu

pourquoi elle voulait l’auto.

— Tu vois que mère et moi n’avons pas grand-chose

pour vivre, expliqua-t-elle. Et elle ne sera payée que

dans quelques jours. J’ai un ami qui m’a promis de

46

m’aider n’importe quand, si je suis dans la peine, et je

considère que nous avons toutes trois besoin de lui

maintenant, pas vrai ? Je vais aller le trouver. Je t’au­

rais prise avec moi, mais ce serait un peu embarras­

sant pour nous tous. Cela ne me prendra que quelques

instants. D’accord ?

J’étais touchée.

— Mais bien sûr ! Je resterai ici et je regarderai

la télévision.

En franchissant la porte d’entrée, Lulu me cria :

— Je serai de retour dans vingt minutes.

Deux heures passèrent et elle n’était pas encore là.

Quand elle arriva, elle s’excusa avec volubilité :

— Je regrette d’être tellement en retard. Cet homme

n’était pas chez lui et je ne savais que faire. Je suis

restée assise dans la voiture pour l’attendre. Quand

il est enfin arrivé, il m’a donné vingt-cinq dollars en

attendant que mère ait sa paie. Tu comprends, n’est-

ce pas ?

— Bien sûr !

Mais elle continua à m’en dire tant que je com­

mençai d’avoir des soupçons. Pourquoi me donnait-

elle tant d’explications ? Puis, elle s’assit devant la

télévision et je chassai tout cela de mon esprit.

Très vite, sa tête se mit à dodeliner. Je lui dis :

— Lulu, pourquoi ne vas-tu pas dormir ?

Elle protesta :

— Je n’ai pas sommeil, je me sens seulement un

peu fatiguée.

’ Ses paupières étaient à moitié closes quand elle se

pencha vers moi et m’interrogea :

— Carmen, es-tu heureuse ?

— Heureuse ? Bien sûr que non ! Mais qu’est-ce que

ça peut faire ?

— Moi, je suis heureuse !

C’était comme si elle chantonnait les mots.

— Parce que tu as reçu l’argent pour aider ta

mère ?

47

Lulu se mit à rire.

— Voudrais-tu être heureuse, Carmen ?

— Où veux-tu en venir ?

Je ne comprenais rien à son attitude, et puis, sou­

dain, cela me vint.

— Ah ! J’y suis maintenant. Tu as besoin de mari­

juana. J’aurais aussi du plaisir à une cigarette, tout

de suite.

Je la regardai avec quelque espoir. Elle poursuivit :

— Je peux te rendre réellement heureuse.

Elle sortit de son soutien-gorge un petit sac en cello­

phane qu’elle agita devant moi.

— Qu’est-ce que c’est ?

— De l’héroïne !

— De l’héroïne ? Qu’est-ce que c’est que l’héroïne ?

Lulu renifla.

— Tu plaisantes ! Tu ne sais pas ce que c’est ? Cela

a différents noms, mais peu importe comment ça

s’appelle ; l’essentiel, c’est que cela te guérisse de tous

tes ennuis !

— De l’héroïne ? Mais ce ne sont que les vrais

accrochés de la drogue qui prennent ça ! Lulu, tu ne

m’as jamais dit que tu étais une harponnée. Quelle

horreur ! J’ai entendu parler de ce qui arrive à ceux

qui prennent de l’héroïne.

— Une droguée ? Je ne suis pas une droguée ! Et

elle rit Je ne prends de ça que pour libérer mon esprit

de mes problèmes. Je peux en prendre ou y renoncer.

Non, je ne suis pas une droguée, pas moi ! Je sais

comment me comporter avec ça.

Je ne pus m’empêcher de la questionner. La veille,

j’avais eu de la marijuana et je m’étais sentie formi­

dablement bien. Aujourd’hui, mes difficultés étaient

pires encore. Que m’apporterait l’héroïne ? La mari­

juana ne m’avait pas fait de mal, pourquoi alors ne

pas essayer ? J’avais besoin de fuite, d’évasion. Peut-

être que l’héroïne me les apporterait.

— Eh bien, donne-m’en un peu !

48

— Il ne m’en reste qu’un sachet. Mais je sais où

en trouver. Viens ! Allons voir mon ami.

Nous prîmes la voiture et nous dirigeâmes vers

Brooklyn. Lulu se mit à fredonner, elle n’avait plus

envie de bavarder, semblait-il. Je finis par lui deman­

der :

— Est-ce le même type qui t’a donné les vingt-cinq

dollars ?

— Qui m’a donné les vingt-cinq dollars ? Je re­

grette, ma vieille, je t’ai dit un mensonge, un très gros

mensonge. Je me suis fait quarante dollars et j’en ai

dépensé quinze pour la drogue.

— Mais comment as-tu pu gagner si vite quarante

dollars ?

Lulu rit.

— Tu es vraiment naïve ! Tu possèdes quelque chose

pour quoi les hommes sont prêts à te donner beaucoup

d’argent ! J’ai quelques amis qui me disent que je

puis aller chez eux si j’en ai besoin. Ainsi, tout à

l’heure, j’ai rendu visite à deux d’entre eux, et chacun

m’a donné vingt dollars pour mes services.

Il me fallut quelques minutes pour digérer ce qu’elle

venait de me dire. Soudain, je compris que Lulu était

une prostituée. En y réfléchissant, je ne pouvais pas

la blâmer de se trouver dans une telle situation. Mais

j’abhorrais l’idée d’en devenir une moi-même.

Quand j’avais douze ans environ, un garçon qui

habitait près de chez nous s’était montré entrepre­

nant. J’étais curieuse et je l’avais laissé faire. Mais

cela avait été une expérience dégradante que je n’avais

jamais oubliée. D’autres avaient essayé, par la suite,

mais je n’y avais plus jamais consenti.

En arrivant à Brooklyn, Lulu s’arrêta devant une

élégante maison locative.

— C’est ici, et elle agita une sonnette.

— Qui est là ? demanda une voix masculine.

— Hé, Bud ! C’est Lulu Masefield.

Le timbre répondit et je suivis Lulu jusqu’au deu­

49

xième étage. Elle frappa à l’une des portes et un

homme de petite taille, mais bien bâti, d’une tren­

taine d’années, nous ouvrit.

— Voilà ! Qui est avec toi ?

— Carmen. Elle habite chez moi, expliqua-t-elle

brièvement.

Alors que nous entrions dans l’appartement, elle

en vint rapidement au fait. Bud prit les dix dollars

qu’elle lui offrait, alla dans une autre chambre et

rapporta deux sachets d’héroïne qu’il remit à Lulu.

— Est-ce que tu es d’accord que nous employions

tes *instruments de travail ?* demanda Lulu.

— Bien sûr, pourquoi pas ?

Bud nous conduisit à la salle de bains. Il sortit de

derrière les toilettes un petit paquet chiffonné. Quand

il l’ouvrit, je reconnus les instruments familiers que

nous avions vus, à l’école, dans le film sur les narco­

tiques. Oui, il y avait le petit bouchon de bouteille,

la seringue et le compte-gouttes.

— Tiens, sers-toi. Donne-moi les deux sachets, dit

Bud, et nous lui tendîmes l’héroïne.

Puis il ôta sa ceinture et la donna à Lulu. Fascinée,

je regardai Bud ouvrir les sachets et verser la poudre

blanche dans le bouchon. Il fit couler de l’eau dans un

verre, se servit du compte-gouttes pour en prélever

un peu, puis la versa sur la poudre. Il enflamma

ensuite une allumette et chauffa la solution.

Pendant ce temps, Lulu avait enroulé la ceinture

autour de la partie supérieure de son bras. Elle se mit

à frictionner le creux de son coude. Bud était prêt. Il

fit pénétrer l’aiguille dans la veine principale. Je

l’observai quand il pressa la seringue. En la lâchant,

il laissa remonter du sang, pressa de nouveau, et la

moitié de la solution passa dans le bras de Lulu.

Je détournai les yeux de ce qui paraissait une déli­

cate opération pour regarder le visage de Lulu. Des

gouttes de sueur perlaient sur son front, mais, à part

cela, elle était complètement détendue.

50

— Comme ça fait du bien ! soupira-t-elle.

Quand Bud eut retiré l’aiguille, Lulu me tendit la

ceinture et j’essayai de l’imiter. J’étais plutôt mala­

droite et elle m’aida à la serrer autour de mon bras, me

conseillant :

— Fais le poing pour gonfler tes veines.

Je lui obéis et mes veines se dilatèrent ; il me

semblait voir le bras de quelqu’un d’autre. Bud s’ap­

procha, y enfonça l’aiguille. Cela me fit terriblement

souffrir et la tête me tourna, mais je serrai les dents

et fermai les yeux. Quelques instants plus tard, il

retirait l’aiguille.

J’attendis... Rien ne se passa. Rien de ce que j’avais

attendu. J’eus mal au cœur, courus aux toilettes et

vomis. J’avais même l’impression que je ne cesserais

jamais de vomir.

Après un quart d’heure d’efforts et d’étourdisse­

ments, l’héroïne commença à agir. Bientôt, je me

trouvai dans les nuages. Tous mes malaises avaient

disparu. Je ne me souciais plus de ma mère, de mon

père, de mon foyer, de plus rien en somme. Je désirais

seulement que cette sensation durât toujours. C’était

mieux que la marijuana.

Nous retournâmes les trois dans la salle de séjour

et nous assîmes. L’appartement de Bud était tout dif­

férent de celui de Marty. Il était bien meublé et tenu

très proprement. Tout à fait détendue, je racontai à

Bud tous mes malheurs. Il me dit :

— Je te comprends très bien. Mes vieux ont divorcé

quand j’avais quatorze ans. Je me suis enfui de la

maison plusieurs fois et j’ai été placé dans un foyer

pour adolescents. Ce qui m’a donné le coup de grâce,

c’est la découverte, un jour, que ma mère se dro­

guait.

— Tu veux dire que ta mère s’adonnait aux stupé­

fiants ?

Cela me paraissait impossible, la *mère* de quel-

51

qu’un ! Je croyais que seule la jeune génération usait

de drogue. Bud se mit à rire.

— Tu ne connais pas beaucoup le monde, n’est-ce

pas ? Il y a longtemps, très longtemps que les gens

se droguent. Ma mère a essayé d’obtenir de l’aide. Un

temps, elle a vécu dans une maison religieuse qui

s’occupait des harponnés de la drogue. J’étais chez

ma grand-mère. Mais cela n’a pas duré longtemps. Un

jour que j’étais allé la voir, le personnel s’est aperçu

que ma mère prenait des pilules, et ils nous ont ren­

voyés tous les deux en vitesse ! Je n’ai jamais oublié

ça ! Nous sommes arrivés à New York sans argent et

sans savoir où aller.

— Et qu’avez-vous fait ?

— Je t’ai dit que ma mère était spéciale, n’est-ce

pas ?

Le sourire de Bud était sarcastique et sa voix cyni­

que.

— Nous avons marché dans les rues, puis elle s’est

mise à demander de l’argent aux passants. Quelques-

uns lui en ont donné, mais pas assez pour louer une

chambre. Et puis le vrai choc qui m’a séparé d’elle

pour de bon s’est produit. Un des hommes lui a tendu

une pièce d’argent, l’a regardée de plus près et lui

a demandé quel était son prix. Elle a vite répondu :

— Quinze dollars ! puis, se tournant vers moi, elle

m’a dit :

— Attends-moi ici ! Je serai de retour dans quel­

ques instants.

Bud baissa la tête, luttant pour continuer son récit.

— Et voilà ! C’était fini pour toujours ! Je n’ai

pas attendu qu’elle revienne, bien sûr ! Depuis lors,

je n’ai plus ni père, ni mère. Je suis seul.

J’aurais voulu le consoler, mais c’était une histoire

tellement sordide que je ne pouvais pas dire grand-

chose. Je lui tendis la main.

— Je suis désolée, Bud, que tout soit si mal allé

52

pour toi. Dans un sens, nous sommes dans le même

bateau. Je suis seule, moi aussi.

Bud prit ma main et la serra doucement, puis il

dit :

— Oh ! maintenant, je suis habitué à cette solitude.

Au début, c’est dur, mais tu verras, tu t’y accoutu­

meras.

— Moi, j’ai ma vieille amie Lulu, la seule qui m’ait

accueillie quand j’étais dans une mauvaise passe.

Je t’en suis reconnaissante, Lulu, tu le sais bien !

Lulu nous sourit et se mit à nous raconter l’his­

toire de ses parents, les bagarres qu’elle avait eu à

affronter et l’enfer qu’elle avait connu. Bud et moi

sympathisions avec elle. J’éprouvais un sentiment de

quiétude ; nous étions assis là, comme une famille,

deux sœurs et un frère, chacun racontant ses peines.

Finalement, Lulu regarda sa montre et dit qu’il

était temps de partir. Elle désirait rentrer à la mai­

son avant sa mère.

Je fis part à Bud du plaisir que j’avais eu à parler

avec lui. De son bras, il m’attira tout près de lui et

me dit :

— Carmen ! Je suis certain que nous nous rever­

rons, toi et moi.

Mon cœur tressaillit. J’aurais voulu qu’il ne me

laissât jamais partir. Sa vie était pareille à la mienne,

nous avions tant de choses en commun. Serait-ce

réellement notre destinée de nous retrouver ? Je l’es­

pérais.

Sur le chemin du retour, je me tournai vers Lulu :

— Est-ce que Bud a une amie ? Il est vraiment

formidable !

— Bud a des tas d’amies et d’amis ! Il est distri­

buteur de drogue et sa marchandise est de la dyna­

mite. Eh oui ! ma chère, tout le monde aime Bud !

Toi aussi, tu l’aimeras, un jour. Crois-moi. Tu seras

vraiment accrochée !

53

CHAPITRE IV

A la maison, la mère de Lulu était assise sur le

canapé et pleurait.

— Maman ! Qu’y a-t-il ? Le travail est-il trop dur ?

— Je n’y arrivais pas, tout simplement. J’embrouil­

lais les ordres, je laissais tomber les ustensiles, et, par­

dessus le marché, un type est venu me faire des pro­

positions.

Elle sanglotait.

— Je suis partie. Le patron n’a pas même voulu

me payer mes heures de travail ; j’aurais dû faire toute

la semaine pour cela.

Lulu sourit quand sa mère parla des propositions,

mais elle chercha à la rassurer.

— Ne t’en fais pas, maman. Tu trouveras autre

chose et tout ira bien, tu verras I

— Mais nous n’avons pas un sou ! se lamenta sa

mère. Il y a le loyer à payer et d’autres factures. Pas

de nourriture dans la maison ! Qu’allons-nous deve­

nir ?

Je me sentis malheureuse quand elle me regarda.

Moi, je ne lui venais guère en aide dans ses ennuis

d’argent. Au contraire ! Cela faisait une bouche de

plus à nourrir.

Lulu s’approcha de sa mère et lui tapota l’épaule.

54

— Ne te fais pas de souci ! n me reste un peu de

monnaie. J’irai au magasin demain matin et j’achè­

terai ce qu’il nous faut.

Je suivis Lulu dans sa chambre et lui dis :

— Peut-être que je devrais m’en aller. Ici, je ne

suis qu’un problème de plus.

— Oh ! tais-toi, Carmen ! Tu n’es pas un problème

du tout. Maman va oublier ça, je puis prendre soin

d’elle. Mon nouveau travail est vraiment bien payé !

Lulu minauda en sortant un billet de vingt dollars

de son soutien-gorge. Il semblait incroyable qu’on

pût gagner tant d’argent si facilement ! Peut-être pour­

rais-je en faire autant ? Cette pensée fit courir un

frisson le long de mon épine dorsale. Vendre mon

corps ? Oh ! mon Dieu, s’il te plaît, ne permets pas

que cela m’arrive, priai-je silencieusement.

Je m’installai dans le lit à côté de Lulu et, heureu­

sement, cette nuit-là le sommeil me vint très vite.

Le lendemain matin, nous eûmes du lait et des

com-flakes pour le déjeuner. C’était tout ce qu’il y

avait. Après avoir fait la vaisselle, nous sortîmes et

achetâmes à l’épicerie voisine pour vingt dollars de

marchandises. En approchant de la maison, je deman­

dai à Lulu :

— Comment vas-tu expliquer à ta mère que tu avais

autant d’argent ?

— Oh ! je trouverai bien quelque chose à lui racon­

ter ! Ne t’en fais pas. Surtout pas un mot de ce que

je t’ai dit !

Nous déposâmes les gros cornets sur la table de la

cuisine, devant la mère de Lulu qui buvait une tasse

de café.

— Mais où as-tu pris tout cela ? demanda-t-elle.

Au magasin, bien sûr !

— Je veux dire : où as-tu eu l’argent pour tous ces

achats ?

— Ne te tracasse pas ! Je ne l’aï pas volé. En arri­

vant au coin de la rue, j’ai remarqué que mon lacet

55

de soulier était détaché. Je me suis baissée pour le

renouer, et là, dans la rigole, il y avait un billet de

vingt dollars. D’abord, j’ai cru que c’était un billet

pour jouer, il était sale et chiffonné, mais, quand

je l’ai ramassé, j’ai vu qu’il était vrai ! Je l’ai montré

à Carmen, qui a aussi dit qu’il était bon.

— Eh bien, ma chère ! dit la mère en souriant, je

pense que cette bonne chance nous arrive parce que

nous sommes honnêtes.

Et sans en dire davantage, elle se mit à ranger les

provisions dans le placard.

Comme la journée s’achevait, Lulu se plaignit d’un

mal de tête. Elle était irritable et nous parla avec

brusquerie. A midi, elle avait fait une remarque à sa

mère au sujet des saucisses qu’elle disait à moitié

crues. Au souper, elle m’avait querellée pour ne pas lui

avoir passé les haricots assez rapidement. Tout de

suite après le repas, elle annonça qu’elle allait à un

spectacle avec moi. Je la vis enfiler une mini-mini­

jupe et un pullover blanc très décolleté.

Alors que nous nous éloignions, je lui demandai :

— Quel spectacle allons-nous voir ?

Elle me répondit :

— Tu croyais vraiment que nous allions voir quel­

que chose ? J’ai besoin de me remettre d’aplomb. Tu

peux bien le savoir, après tout, Carmen, je suis bel et

bien une droguée ! Et si je n’ai pas une dose sans

tarder, je vais être malade comme un chien. Je me suis

levée bien avant toi ce matin, pour prendre ce qu’il

me fallait, et maintenant j’en ai de nouveau besoin,

terriblement besoin !

N’était-ce pas la veille que Lulu avait dit : *Je ne*

*m'adonne pas à la drogue, je peux la prendre ou la*

*laisser, je sais me dominer ?*

Je la regardai attentivement. Elle ne paraissait nul­

lement différente, ni troublée ni nerveuse. Il était dif­

ficile de croire qu’elle était une accrochée de la dro­

gue. Je ne savais que dire ou que faire.

56

Lulu parqua la voiture entre la Quatrième avenue et

l’avenue Atlantic et sortit en disant :

— Attends ici ! Je vais revenir.

Je la suivis des yeux alors qu’elle marchait jusqu’au

coin de la rue, la traversait et s’appuyait contre le

mur d’une petite cafétéria. Elle resta là un moment,

regardant les gens passer. Je commençais à ne plus

m’intéresser à ses faits et gestes quand un homme s’ar­

rêta pour lui parler. Ils partirent ensuite et disparu­

rent au tournant.

Mon cœur battait comme un marteau. Bien que je

l’eusse vu de mes propres yeux, je ne pouvais croire

qu’une fille pût réellement faire cela. Mes regards

restèrent fixés sur le coin de la rue, d’où elle réappa­

rut une demi-heure plus tard.

Elle reprit son poste et bientôt, un autre homme

l’accosta. Ils parlèrent quelques instants, puis l’indi­

vidu s’en alla seul. Cinq minutes après, un autre arriva

et, cette fois-ci, Lulu partit avec lui.

Je commençais à avoir peur. Combien de temps

resterais-je là ? Mais j’étais aussi éblouie par la faci­

lité avec laquelle Lulu attrapait ces hommes ; cela

paraissait même trop simple !

— Hé ! Une voix me parvenait à travers la fenêtre

ouverte.

Un homme se tenait là, me regardant d’un air polis­

son. Oh ! mon Dieu ! Il croit que je suis une prostituée,

pensai-je.

— Allez-vous-en ! lui criai-je.

— Oh ! Madame, tout ce que je demande, c’est

quelques sous pour une tasse de café.

Il se mit à geindre et je compris qu’il n’était qu’un

inoffensif ivrogne.

— Partez avant que j’appelle la police ! dis-je sèche­

ment, en remontant la vitre et en fermant la serrure

des portières.

L’homme haussa les épaules et s’éloigna. A cet ins­

tant, je vis Lulu et, cette fois-ci, elle revint vers la

57

voiture. Je lui ouvris la porte du côté du volant, elle

sauta à l’intérieur et nous partîmes.

— Ouf ! dit-elle, j’ai eu peur qu’un de ces types

soit un agent de police, mais il a passé sans rien dire ;

après tout, ce n’en était pas un.

Elle ajouta :

— Ça n’a pas été une mauvaise soirée. Dix dollars

du premier, quinze du second ! Allons voir Bud main­

tenant.

Bud ? Mon pouls se mit à battre plus vite en pen­

sant à lui. Qu’est-ce que j’aimais en lui, au fond ?

Sa personnalité ? Son physique ? Ses vêtements ? Ses

problèmes si semblables aux miens ? Je ne savais pas

ni ne m’en souciais. Je crois simplement que j’étais

amoureuse de lui.

Laissant la voiture au même endroit que la veille,

nous entrâmes rapidement dans la maison locative.

Toutes deux, nous mourions d’envie de le revoir, mais

pour des raisons totalement différentes.

Quand Bud répondit à notre coup de sonnette, il

me parut aussi merveilleux que je me l’étais rappelé.

Il dit, avec un grand sourire :

— Entrez, entrez ! Enchanté de te revoir, Carmen !

Comment vas-tu, Lulu ?

Il s’était souvenu de mon nom et il m’avait saluée

la première !

Sans perdre une minute, Lulu dit :

— Il me faut cinq sachets.

Bud alla les chercher dans sa chambre et les lui

tendit lorsqu’elle lui remit l’argent. Lulu se dirigea

ensuite vers la salle de bains, tandis que Bud et moi

prenions place sur le canapé. Il fallait que je parle

à quelqu’un de la conduite de Lulu tout à l’heure,

et ce fut ainsi que je lui racontai tout. Il ne dit rien

pendant quelques instants et, à ma grande surprise,

ne releva aucune de mes remarques.

Puis il me demanda :

— Es-tu retournée à la maison aujourd’hui ?

58

— Non, je n’y rentrerai jamais.

— Jamais ?

— Jamais ! répétai-je fermement. J’aimerais mieux

mourir !

— Ecoute ! Et il se pencha vers moi pour me dire

en confidence : Si tu te trouves en difficulté et que tu

aies besoin d’un endroit pour loger, tu peux venir ici.

J’ai pensé à ce que tu m’as dit hier soir et je sais que

tu as vraiment vécu des temps très durs. Si je puis

t’aider, n’importe quand, j’en serai heureux !

— Tu veux dire que je pourrais rester ici avec toi ?

Bud fit un signe affirmatif.

— Mais... mais... ?

Il se mit à rire :

— Ne t’en fais pas ! Le divan sur lequel tu es

assise se transforme en un lit très confortable. Je dor­

mirai dans ma chambre et tu t’installeras ici.

— Tu penses vraiment que ce serait possible ?

Mon esprit pouvait à peine imaginer combien ce

serait merveilleux de vivre dans un endroit aussi élé­

gant, et avec Bud par-dessus le marché ! Qu’est-ce

qu’une fille aurait pu désirer de mieux ? Il sourit :

— Naturellement ! Tu serais en quelque sorte ma

petite sœur.

— Oh, Bud ! Je ne pourrai jamais te dire combien

je t’en suis reconnaissante.

Déjà, en pensée, j’organisais mon déménagement.

Bud m’entoura de ses bras et m’attira à lui. Il m’em­

brassa gentiment

A ce moment, Lulu m’appela de la salle de bains :

— Carmen ! Viens donc une minute !

J’y allai et elle me tira à l’intérieur, fermant la

porte derrière moi.

— Tu en veux ?

Je la regardai, avec sa seringue à la main. Je savais

que je n’aurais pas dû accepter, mais elle me sourit

et je me souvins de la merveilleuse sensation de la

veille. Je fis signe que oui, et elle se mit à préparer

59

ma dose, puis me serra le bras avec un bas de nylon.

Alors que je gonflais mes veines et la voyais enfoncer

l’aiguille, je me demandai si j’allais de nouveau vomir.

Cette fois, la solution pénétra normalement et, quand

Lulu retira l’aiguille, je l’embrassai sur la joue. Déjà

la réaction se produisait ; je sentais s’établir en moi

la paix et l’euphorie. Je soupirai :

— Ah, ma chère, ça fait vraiment du bien ! Tu

sais, c’est un grand jour pour moi. Je crois que Bud

m’aime.

Je me voyais déjà l’amie de Bud, lui préparant ses

repas, faisant ses nettoyages. Lulu ne dit rien, elle

lavait l’aiguille et remettait ses instruments dans le

sac. Puis elle ouvrit la porte et nous retournâmes dans

la salle de séjour.

— Ecoute, Lulu, dit Bud d’une voix mécontente, la

prochaine fois que tu désireras te piquer ici, tu m’en

demanderas l’autorisation. D’accord ?

— Viens, partons, me dit Lulu sans répondre à Bud.

Il nous accompagna à la porte, et cette fois, les

adieux furent brefs. J’aurais voulu arranger les cho­

ses, mais je ne trouvai pas les mots qui convenaient.

Dans la voiture, Lulu éclata de fureur :

— Quel porc, ce garçon ! Il ne veut que mon

argent, et c’est tout ! Il n’a aucune raison de se fâcher

quand je me pique chez lui.

Je sautai sur l’occasion de défendre Bud.

— Mais, Lulu, je suppose que tu aurais pu lui

demander la permission.

'— Quelle bêtise ! Si je connaissais un autre endroit

où me procurer de la bonne drogue, je ne retournerais

jamais dans ce sale appartement.

— Lulu, tu ne devrais pas parler ainsi. Tu n’avais

pas le droit de faire ce que tu as fait.

Elle répondit brusquement :

— Occupe-toi de tes affaires !

Je me tus, mais, par devers moi, je trouvais que

Bud avait raison. Et c’était ce qui importait.

60

Quand nous arrivâmes chez elle, Lulu s’était un

peu calmée et elle alla se coucher peu après. Je sen­

tais encore les effets de l’héroïne et je restai debout

pour jouir de cette extraordinaire sensation.

Lorsque j’entrai enfin dans sa chambre, elle dor­

mait profondément. J’avais établi mon plan. D’abord,

tout doucement, j’allai prendre un dollar dans son

porte-monnaie et le mis dans le mien ; puis je me

déshabillai et me glissai dans le lit. Je me sentais un

peu coupable, mais pensai que Lulu n’y verrait rien.

J’avais besoin de cet argent pour exécuter mon pro­

gramme.

Le lendemain matin, au lever, Lulu était encore

indignée. Sa mère n’était pas de très bonne humeur

non plus, n’ayant déniché ni travail, ni argent. Je

compris que le moment était venu de faire mes adieux.

— J’ai changé d’idée au sujet de mes parents et je

crois que je devrais retourner à la maison. Père s’est

sans doute calmé, et je suis sûre que maman est prête

à me reprendre.

Lulu répondit :

— Je te comprends. Ma vieille mère aussi oublie

assez vite sa mauvaise humeur.

Il était évident, d’après le ton de Lulu, qu’elle ne

serait pas fâchée que je m’en aille. Tout s’arrangeait

à merveille.

— Viens ! Nous allons déjeuner avant que tu partes.

Nous eûmes de nouveau des corn-flakes, les provi­

sions que nous avions apportées consistant surtout en

denrées pour les principaux repas. Lulu me donna

un pyjama et une robe. Je la remerciai, ainsi que

sa mère, et partis dans la direction de la maison.

Quelques blocs plus loin, je changeai de route et

me rendis à la station de bus pour aller retrouver

Bud.

Pendant le long trajet jusqu’à Brooklyn, je me

demandais ce que Bud allait dire. Je me répétai les

61

explications que je lui fournirais. M’accepterait-il ?

Avait-il parlé sérieusement la veille ?

Je sonnai, avec un peu d’hésitation. Pas de réponse.

Je sonnai de nouveau. J’attendis quelques minutes

et sonnai une troisième fois.

— Qui est là ?

C’était la voix de Bud. Mon cœur battit très fort.

— C’est moi, Carmen !

— Carmen ? Que fais-tu ici ?

— Laisse-moi entrer et je te raconterai !

— Bon ! monte. Et je l’entendis rire.

En grimpant les étages, je me faisais des reproches.

J’étais une menteuse et une voleuse. La veille au soir,

j’avais volé de l’argent à Lulu ; je lui avais menti,

ainsi qu’à sa mère. Quel être méprisable étais-je

donc ? Mais la pensée de Bud chassa toute autre pré­

occupation de mon esprit ; il fallait que je lui dise ce

qui s’était passé, sans cela il ne me laisserait peut-être

pas entrer.

Il était sur le seuil de la porte, en pyjama, et me

dit :

— Excuse ma tenue. Je n’étais pas encore levé.

Il me conduisit dans la salle de séjour et je lui

racontai tout ce qui était arrivé. Il m’écouta avec sym­

pathie, sans dire un mot. Quand je fus à bout de

souffle, il se leva et proposa :

— Et si nous déjeunions ? Comme Lulu t’a mise à

la porte, je ne pense pas que tu aies mangé ce matin.

— Non ! mentis-je, mais laisse-moi te préparer ton

déjeuner.

— Il y a des œufs et du jambon dans le réfrigéra­

teur. Ne rôtis pas trop les miens ! Le café est dans

l’armoire à droite. Je vais m’habiller pendant que

tu prépares ça.

Après avoir mangé et quand j’eus remis de l’ordre

dans la cuisine, nous retournâmes à la chambre.

Presque toute la journée se passa à causer. Le soir,

la sonnette retentit de temps en temps. C’était des gens

62

qui venaient chercher de la drogue. Le commerce de

Bud était florissant.

Vers neuf heures, il me dit qu’il devait sortir pour

quelques instants. Je découvris plus tard que, presque

chaque soir, il partait à ce moment-là afin de se pro­

curer de la marchandise, qu’il revendait ensuite à ses

clients.

Je bâillais quand il rentra, et il suggéra que je me

couche, disant :

— Tu as eu une longue journée. Tu dois être fati­

guée. Je vais apporter des couvertures et je t’aiderai

à arranger le divan.

Ensemble, nous fîmes le lit et j’allai à la salle de

bains pour enfiler mon pyjama et me préparer pour la

nuit. A mon retour, Bud, assis sur une chaise, regardait

la télévision. Comme je n’étais pas en robe, je me

sentis gênée et me glissai vite dans le lit, tirant les

couvertures sur moi. Bud me sourit et se retourna vers

l’appareil.

Quand le programme fut terminé, il me demanda si

je préférais garder la lumière ou non.

— Eteins ! lui dis-je faiblement.

Il éteignit, me fit un bref signe d’adieu et alla dans

sa chambre, dont il ferma la porte.

Toutes sortes de pensées traversaient mon esprit,

tandis que j’étais étendue dans l’obscurité. Pouvais-je

avoir confiance en Bud ? La police viendrait-elle parce

qu’il était distributeur de drogue ? L’arrêterait-on ? Et

moi avec ? Pourquoi a vais-je menti ? La culpabilité, le

remords et la crainte bataillaient au-dedans de moi

tandis que je m’agitais en quête de sommeil.

Un moment plus tard, Bud ouvrit la porte sans

bruit. Il chuchota :

— Carmen ! Est-ce que tu dors ? Excuse-moi, il

faut que je boive un peu d’eau.

Comme je ne répondais pas, il traversa la chambre

sur la pointe des pieds et alla à la cuisine. Les yeux

mi-clos, je l’observai quand il revint, un verre à moitié

63

plein à la main. Il s’approcha de mon lit et se pencha

vers moi en murmurant :

— Comment est-ce que ça va, Carmen ?

— Bien ! dis-je d’une voix tremblante. J’étais à la

fois effrayée et contente.

— Je veux seulement te dire que tu peux rester ici

aussi longtemps que tu le désires. Et il me tapota la

joue.

— Oh, Bud ! Il n’y a personne comme toi ! Je ne

sais pas ce que je ferais sans toi !

Il posa son verre au coin de la table et s’assit au

bord du lit.

— Dors maintenant !

Et il se mit à me caresser le dos. Des sensations

délicieuses s’éveillaient en moi ; j’étais plus calme et,

en même temps, plus excitée. Puis il se pencha encore

et m’embrassa. Je lui répondis. J’avais enfin trouvé

quelqu’un qui m’aimait et que je pouvais aimer. Il

était doux et bon, il ne me ferait jamais de mal et il

veillerait sur moi.

Bud prit grand soin de ma personne. Il m’acheta

des vêtements, m’emmena dîner au restaurant, fut

plein de petites attentions. Il y eut des moments, au

cours des quatre mois que nous passâmes ensemble,

où j’étais accablée par un sentiment de culpabilité.

Mais j’arrivais toujours à justifier, d’une manière ou

d’une autre, mes actes répréhensibles. Après tout, il

me gardait près de lui et je lui devais bien quelque

chose de plus que lui faire la cuisine et tenir son

ménage.

Un soir, quand Bud partit comme d’habitude pour

aller chercher de l’héroïne, le remords m’écrasa com­

plètement. J’étais tellement abattue que je ne savais

que faire. Puis je pensai soudain à la drogue que Bud

cachait dans son appartement. Il en gardait toujours

une certaine provision pour ne pas être à court. Ah !

64

comme j’en avais besoin ! D’abord, je luttai contre ce

désir parce que Bud, lui, ne s’en injectait jamais, mais

je pensais sans cesse au jeu d’instruments qu’il mettait

à la disposition de ses clients.

N’y tenant plus, j’allai prendre un sachet dans la

cachette, derrière un tableau, courus à la salle de bains

et sortis les ustensiles. J’eus de la peine à me piquer

pour la première fois. Mais, à la fin, la seringue fonc­

tionna. Ah ! quelle extraordinaire sensation !

Je lavai soigneusement les outils et les remis à

leur place. Quand Bud rentra, j’étais encore sous

l’effet de la piqûre et je crus bien faire de lui confes­

ser mon acte. Il se mit à hurler :

— Espèce de petite folle ! Tu ne sais pas ce que tu

fais. Tu vas devenir une droguée, une bonne à rien !

J’avais bien pensé qu’il pourrait se fâcher, mais je

ne m’étais pas attendue à ce qu’il soit furieux à ce

point. J’eus peur et me mis à pleurer. Puis je lui

demandai de me pardonner et il finit par s’apaiser

quelque peu. Je m’étais imaginé que, puisque Bud ven­

dait la marchandise, il comprendrait le besoin que

j’en avais moi-même.

— Ecoute, Carmen ! dit-il. Je te pardonne pour cette

fois, mais que cela ne se renouvelle jamais plus ! Je

ne plaisante pas. Aucune droguée ne vivra jamais

avec moi !

Pendant plusieurs jours, Bud se montra assez froid,

mais je mis tout en œuvre pour lui faire oublier. Je lui

préparai ses plats favoris et nettoyai à fond tout l’ap­

partement. A la fin de la semaine, nos rapports étaient

redevenus ce qu’ils étaient auparavant.

Puis, un soir, Bud rentra de sa course habituelle ;

il s’assit près de moi et me raconta qu’il risquait d’être

arrêté. Il ouvrit le journal et me lut l’histoire d’un

distributeur qui avait été pris. Bud rencontrait habi­

tuellement cet individu dans une salle réservée aux

hommes, dans un restaurant tout proche. Le journal

disait également que ce type recevait la drogue de la

65

mafia. Bud me parla d’une autre de ses connaissances,

un Cubain.

— On reçoit beaucoup de marchandise de Cuba, ces

temps. Eh bien, lui, la police l’a cueilli aujourd’hui.

Carmen, j’ai le sentiment que je vais être envoyé de

nouveau à l’Ile de Riker. Je ne pense pas que je pour­

rais endurer cela encore une fois, j’y ai passé déjà

trois ans.

Je fis ce qui était en mon pouvoir pour le rassurer.

J’étais moi-même épouvantée, ce qui ne m’aida guère.

Déprimé, Bud alla se coucher.

Quelques soirs plus tard, il arriva hors d’haleine et

m’annonça :

— Les flics me font la chasse !

Nous étions assis, attendant qu’on sonne ou qu’on

frappe à la porte. Rien ne se passa. Rien cette nuit-là,

ni celles qui suivirent. Mais Bud était toujours plus

nerveux et inquiet et il se préoccupait de moins en

moins de moi. Nous nous disputions continuellement.

Je me faisais du souci pour lui. Je ne désirais pas

qu’on le mît en prison, je l’aimais. Mais je ne pouvais

m’empêcher de m’inquiéter aussi de mon propre sort.

Qu’adviendrait-il de moi si l’on arrêtait Bud ?

Un soir qu’il était de nouveau sorti, je succombai

une fois de plus à mon désir de drogue. Je ne lui en

parlai pas et il ne devina rien. Il était bien trop

occupé de ses propres ennuis pour faire attention à

moi.

Après cela, presque chaque soir, dès qu’il était parti,

j’allais vers le tableau et dans la salle de bains. J’eus

de la chance jusqu’au jour où je trouvai cinq sachets

dans la cachette. L’avidité triompha de moi, je mis le

contenu des cinq enveloppes à la fois et je me piquai.

Quelle réussite ! Toutes mes peines, toutes mes frus­

trations et tous mes maux de tête disparurent ! Je

naviguais au sommet des nuages quand Bud rentra,

assez tard ce soir-là.

Il jeta un regard à ma tête dodelinante et à mes

66

sourires figés. Et puis, je sentis que j’étais soulevée

de ma chaise. Il me lança littéralement contre le mur.

Je ne pus résister et retombai à terre en le regardant

stupidement. Tout m’était égal.

— Sale droguée, ricana-t-il, va-t’en et ne reviens

jamais plus ici !

— Bud, Bud ! s’il te plaît, laisse-moi t’expliquer.

— Pas de mensonges ! Je t’ai avertie une fois, et je

parlais sérieusement. Dehors, dehors, dehors ! répéta-

t-il en me poussant vers la porte et en la faisant cla­

quer derrière moi.

— Bud, Bud ! Laisse-moi rentrer.

Je suppliais en frappant la surface unie. La porte

se rouvrit à peine et j’entendis la voix menaçante de

Bud :

— Carmen ! Va-t’en maintenant, et vite, avant que

nous regrettions tous deux que tu ne l’aies pas fait !

Alors que j’allais l’implorer encore, mon regard

glissa jusqu’à la serrure : un couteau à cran d’arrêt

était dirigé vers moi. Je ne pouvais le croire. Je restai

là, muette, horrifiée. J’entendis encore les mots :

— Va-t’en ! et je sentis la pointe de la lame. Je me

tournai et descendis l’escalier, puis je partis dans la

nuit. Où irais-je ? Que ferais-je ? Je n’avais pas de

foyer, pas de Lulu, et maintenant plus de Bud. Je

n’avais personne !

67

CHAPITRE V

Je pris le métro et y restai pendant quelques heures.

Puis je sortis à l’intersection de la Quatrième avenue

et de l’avenue Atlantic, là où j’avais observé Lulu

sollicitant les passants, il y avait longtemps de cela.

J’étais malade, lasse, désorientée. La seule chose

dont je fusse convaincue, c’était qu’il me fallait une

dose d’héroïne pour me remettre d’aplomb. Comment ?

Dans mon esprit fatigué, une idée s’imposait : en cet

endroit même, Lulu avait réuni de l’argent très rapide­

ment.

Je me tins près du mur, regardant passer les gens.

Plusieurs fois, je réussis un demi-sourire engageant ;

mais les hommes, pressés, ne me jetèrent pas un

second coup d’œil.

— Hé ! Que fais-tu ici ?

Je pivotai pour identifier la voix. Le visage me

parut vaguement familier. La fille avait environ vingt-

cinq ans et je savais que je l’avais rencontrée quel­

que part, mais je ne me rappelais pas où. Elle me dit.

— Tu ne te souviens pas de moi ? Nous nous som­

mes vues chez Bud.

— Ah oui ! Tu es Nancy.

C’était une de celles qui venaient à l’appartement

pour acheter de la drogue.

68

— Excuse-moi, j’ai oublié ton nom, mais cela n’a

pas d’importance. Que fais-tu ici ?

Je répondis :

— Je m’appelle Carmen. C’est une longue histoire...

Nous nous sommes disputés, Bud et moi, et finalement

nous avons compris que nous ne sommes pas faits

l’un pour l’autre. Ce soir, il est sorti, et j’en ai profité

pour faire ma valise et partir. Cela m’ennuie beau­

coup, mais je pense que, pour les deux, c’est mieux

ainsi.

Je baissai la tête et quelques larmes coulèrent le

long de mes joues. Une partie de mon être s’étonnait

de la comédie que je jouais ; j’étais dégoûtée de men­

tir et de tromper ainsi. Mais j’avais bien trop honte

pour dire la vérité à Nancy.

Quand elle mit son bras autour de mes épaules, la

comédie cessa et ce furent de vrais sanglots, causés

par la frayeur et la solitude, qui se donnèrent libre

cours.

— Nancy ! Je suis malade, je suis terrorisée, et il

faut que je me drogue ! La seule solution qui me

vienne à l’esprit est de cueillir un homme. Mais vrai­

ment, je ne sais pas comment. Et si je réussis à en

avoir un, qu’est-ce que je ferai ? Où irai-je avec lui ?

— Allons, allons ! Et elle me tapotait l’épaule.

Nancy va prendre soin de toi. Ne t’en fais pas ! Tu es

jolie, tu auras du succès. Viens ! Je vais te dire com­

ment il faut faire et te montrer où tu pourras aller

avec un type.

Nous parcourûmes la rue Dean et nous arrêtâmes

au milieu du bloc. Une forte odeur d’urine imprégnait

l’allée et, comme nous montions l’escalier, je remar­

quai des jurons gribouillés partout sur les murs. Les

marches craquaient et tremblaient sous notre poids et

je fus heureuse de m’arrêter au deuxième étage. Un

homme répondit au coup de Nancy.

— Hugh ! Voici Carmen, une de mes amies. Elle

est nouvelle dans le quartier et je lui ai dit que vous

69

auriez une chambre pour elle quand elle en aurait

besoin. D’accord ?

— Entendu ! répondit Hugh.

Comme j’allais le remercier, il ferma brusquement

la porte et ce fut tout.

Etonnée, je regardai Nancy, mais elle se mit à rire.

— Ne t’en fais pas ! Tout est strictement commer­

cial avec Hugh. Et n’oublie pas qu’il veut deux dollars

avant que tu utilises la chambre.

Je pris note du numéro de la maison — 932 —

quand nous fûmes dans la rue. Alors que nous retour­

nions vers l’avenue, j’essayai de me faire à l’idée

d’amener un homme, n’importe quel homme, dans

cet endroit immonde. Je me sentais déjà malpropre.

Comment pourrais-je le faire ? J’éclatai :

— Nancy, comment peux-tu faire ça ? Ne te sens-

tu pas coupable et honteuse ?

— Au début, ça a été affreux. Je n’avais pas été

élevée ainsi. Mais j’ai trouvé le seul bon moyen de

surmonter ce sentiment de culpabilité...

— Comment ?

— Il te faut toujours prendre une dose d’héroïne

avant de descendre dans la rue. Cela te permettra de

faire n’importe quoi, avec quelque homme que ce soit,

Ecoute ! ajouta-t-elle, j’habite de l’autre côté et j’ai

encore un peu de marchandise cachée chez moi. Je

vois que tu es malade et que tu en as aussi besoin ;

viens avec moi !

Nous traversâmes la chaussée et entrâmes dans une

maison attenante à celle où habitait Hugh. La même

odeur, les mêmes mots sur les murs. Nous eûmes à

gravir, cette fois, trois étages de marches branlantes.

Passant dans la salle de bains de l’allée, Nancy se mit

à extraire un jeu d’ustensiles de son soutien-gorge,

puis elle retira avec soin trois sachets d’héroïne de

l’ourlet de sa jupe.

Pendant qu’elle préparait la dose, je lui demandai :

70

— Tu portes toujours tes instruments dans ton sou­

tien-gorge ?

— Ça dépend ! Parfois je les cache chez moi. Mais

les flics viennent de temps en temps et, s’ils trouvaient

ça, ils me conduiraient au violon.

Tout en parlant, Nancy avait enlevé un de ses bas

et l’avait noué autour de son bras. Quand elle eut ter­

miné l’injection, elle me le tendit. La pratique que

j’avais déjà acquise me permettait de sentir rapide­

ment les effets de l’héroïne ; j’étais plutôt fière de

réussir si bien à l’injecter devant quelqu’un.

Mes craintes s’évanouirent. C’était bien ce qu’avait

dit Nancy ; je n’avais plus du tout peur de descendre

dans la rue, j’avais le courage d’accrocher n’importe

quoi ou n’importe qui !

Nancy rinça méthodiquement les instruments et les

remit dans leur cachette, puis nous descendîmes. Elle

s’arrêta devant une autre porte et sortit une clé de

son soutien-gorge. Je m’exclamai :

— Eh bien, alors ! C’est là que tu gardes tout ?

— Pas tout à fait ! Et elle ouvrit une porte. C’est

chez moi ici. Il n’y a pas grand-chose, mais, au moins,

il y a un lit. J’habite avec un type qui s’appelle Gene.

Je regardai autour de moi. Elle avait raison, il n’y

avait pas grand-chose : une petite cuisine et une pièce

un peu plus grande qui contenait un divan et un lit

en désordre.

— Si tu veux loger quelque temps ici, tu peux avoir

le divan.

Mes pensées volèrent vers l’appartement de Bud, le

sol recouvert de moquette, les meubles soigneusement

protégés par des housses, la chambre à coucher déco­

rée avec goût, la télévision en couleur. J’eus la nau­

sée en examinant le linoléum usé jusqu’à la corde,

orné de nids de poule où pouvait s’accrocher un talon

imprudent, les ressorts fatigués du lit qui touchaient

presque le plancher, le divan graisseux dont le rem­

bourrage s’échappait çà et là. Le pire de tout, c’était

71

que nous serions trois à partager cette chambre misé­

rable ! Je dis :

— Je te remercie, ça me fait plaisir.

C’était tout de même préférable à un banc de parc.

Elle fit un signe d’assentiment et se dirigea rapi­

dement vers la porte.

— Prête pour ton premier client ?

Nancy faisait mon éducation. J’étais suspendue à

chacune de ses paroles, alors que nous nous rendions

vers l’avenue. Elle ajouta :

— Ecoute bien ! Tout ce que tu as à faire, c’est

de te tenir là comme quelqu’un qui a quelque chose à

vendre. Et comme c’est le cas pour toi, ne te fais pas

de souci. Donne-leur seulement un coup d’œil, un

sourire, et tu verras, ils viendront en foule. Tu es pro­

pre, jeune, jolie. C’est ce qu’ils veulent. Va de l’avant !

Je serai de l’autre côté de la rue et je veillerai au

grain.

Je respirai profondément en la regardant traverser.

Ensuite, je m’appuyai contre un stand de saucisses

chaudes et j’arborai un sourire qui se voulait enga­

geant.

L’attente ne fut pas longue, cinq minutes peut-être,

et un homme s’arrêta. Il était gros et chauve et pou­

vait avoir cinquante ans.

— Vous travaillez ce soir ? me demanda-t-il.

— Bien sûr !

— Peut-on aller chez vous ?

— Mais oui ! C’est à deux blocs d’ici.

Intérieurement, je pensais avec une satisfaction

méchante : c’est vraiment trop facile ! L’héroïne

m’avait libérée de tout sentiment de honte et de mal.

Tout paraissait si simple. En marchant, j’engageai la

conversation avec l’homme mais, après m’avoir donné

son nom dans un grognement, il ne parla guère. Il me

regardait du haut en bas.

Pendant quelques secondes, je ne me souvins plus

du numéro de la maison, puis je reconnus la façade

72

délabrée du numéro 932. J’entrai avec assurance.

Alors que l’homme me suivait, je m’arrêtai pour lui

dire :

— Mon prix est de quinze dollars, Bob. Les affaires

avant le plaisir !

Il sortit un paquet de billets, en choisit un de dix

dollars et un autre de cinq et me les tendit en silence.

J’essayai d’être naturelle en faisant disparaître l’ar­

gent dans mon soutien-gorge, mais on entendait le

froissement et, d’autre part, ce n’était pas très con­

fortable. C’était tout de même rassurant de l’avoir

reçu.

Je frappai à la porte de Hugh et, quand il l’ouvrit,

je mis le billet de cinq dollars dans sa main. Il m’en

rendit trois, nous fit entrer et nous montra du doigt

la chambre du fond. Alors que je m’avançais en tré­

buchant, je fus épouvantée par la saleté de la pièce

malodorante et peu éclairée. C’était encore pire que

chez Nancy.

\* \* \*

Hugh se leva et m’ouvrit la porte quand je m’en

allai. Comme je passais dans le hall, il me toucha

familièrement. Je me retournai et lui dis sèchement :

— Ne posez pas vos sales mains sur moi et ne me

touchez jamais plus !

Hugh éclata de rire.

— Un jour, ma petite, vous pourriez bien devoir

mendier. Attendons et nous verrons !

Il ferma la porte et je descendis dans la rue, me

sentant honteuse et coupable. Seul le bruissement des

billets dans mon soutien-gorge me consolait. Il me

fallait une autre dose d’héroïne.

Quand je me retrouvai dans l’avenue, je cherchai

Nancy, mais elle n’était pas là. Elle avait probable­

ment trouvé elle-même un client. Quelques instants

plus tard, elle s’approchait de moi.

— Ça va bien ! dit-elle. Combien as-tu fait ?

73

— Quinze dollars !

J’allais apprendre bien vite que *combien as-tu fait ?*

était toujours la première question. Il est évident que

la prostitution est un moyen d’obtenir de l’argent ;

l’argent ne sert qu’à entretenir l’impérieux besoin

de drogue ; pour avoir de l’argent, il faut se prostituer

et l’argent permet d’acheter de la drogue. C’est un

cercle vicieux et il n’y a pas moyen d’en sortir.

— Bravo ! Reprenons de l’héroïne.

— De nouveau ? Mais nous en avons pris il y a

moins d’une heure.

— Rappelle-toi ce que je t’ai dit. C’est infiniment

plus facile de faire ça quand on est drogué. Tu te

souviens ? C’est une longue nuit et si tu veux vrai­

ment te débrouiller, tu dois prendre quelque chose

qui t’excite.

Elle rit de sa propre remarque.

— Oui ! répondis-je.

Je me souvenais. Je savais que je ne pourrais

jamais retourner chez Hugh à moins d’être sous l’effet

d’une piqûre d’héroïne.

— Allons-y !

Nancy avait un distributeur tout près de son appar­

tement et nous nous procurâmes quelques sachets.

Chez elle, elle eut encore quelques paroles de sagesse

à mon intention :

— Cette fois, nous n’emploierons que deux sachets.

Nous en garderons un pour plus tard, pour le matin

peut-être. Tu n’iras pas dormir avant cinq ou six heu­

res, probablement, et quand tu te réveilleras, tu te

sentiras sans doute malade. Tu auras besoin de quel­

que chose pour te remettre d’aplomb. Ainsi, garde tou­

jours une petite réserve. Un sachet n’est pas vraiment

suffisant, mais n’oublie pas que plus tu gagneras d’ar­

gent, plus aussi tu obtiendras de marchandise. Mets-

en chaque fois un de côté. A la fin de la nuit, tu en

auras au moins trois en réserve.

C’était une toxicomane pleine de sagesse ! Nancy

74

continua de parler, tout en préparant les instruments

et l’héroïne.

— Quand j’ai commencé, je me comportais comme

un porc avec la drogue. Je m’injectais tout ce qui me

tombait sous la main, et tout à la fois. Mais, après

avoir été malade à plusieurs reprises en faisant le trot­

toir, j’ai compris.

Les piqûres faites, les outils nettoyés et remis à leur

place sur sa poitrine, Nancy me conseilla de cacher

mon sachet derrière le soubassement. Je m’agenouillai,

écartai légèrement la plinthe et glissai le sachet dans

l’ouverture.

Nous retournâmes à nos affaires. Nancy traversa

la rue tandis que je reprenais mon poste auprès du

stand de saucisses. Quelques minutes plus tard, un

homme s’arrêta. Nous fîmes exactement comme avec

Bob : d’abord l’argent, puis la part de Hugh, et le

retour dans la rue.

A cinq heures du matin, Nancy vint vers moi.

— Viens, partons ! Ça suffit. Pour la première nuit,

tu as fort bien réussi. Il est temps de rentrer.

Gene était à la maison. Je lui trouvai quelque chose

de déplaisant. Un type qui passait son temps dans un

bar près de la gare et ne faisait jamais le moindre

travail, sauf quand, de temps en temps, il servait de

souteneur à Nancy ! Je demandai à celle-ci pourquoi

elle le laissait vivre chez'elle.

— Un jour, tu comprendras l’importance d’avoir

chez soi un type comme Gene, m’expliqua-t-elle. Il

me protège. Chaque fois que j’amène un client dans

l’appartement, Gene est là, à disposition. Quelques-

uns de ces hommes sont des pervertis, ils seraient

même capables de nous tuer. Avec Gene dans les

parages, je n’ai qu’à appeler au secours et il est là !

Et puis, quand les affaires sont en baisse, il me fait

un peu de publicité en battant le rappel.

La nuit suivante, je retournai à l’avenue. Au cours

de la soirée, je rencontrai quelques autres filles enga­

75

gées dans le même commerce. Elles étaient fort diffé­

rentes de taille, d’allure et de personnalité. Plusieurs

avaient de si mauvaises habitudes qu’elles étaient

prêtes à faire tout ce qu’un homme leur demanderait,

dans le domaine de la perversion. J’étais bien contente

de ne pas avoir à me soumettre à de telles choses et

je me jurai de ne jamais me laisser aller aussi loin.

Un soir, Hugh me donna un petit conseil :

— Carmen ! Vous êtes nouvelle à ce jeu. Il se

pourrait qu’une nuit, vous ayez besoin de moi. Il vous

suffira de crier. Je suis ici tout près, et le vieux Jack

aussi.

Hugh souleva sa chemise et me montra le revolver

enfilé dans sa ceinture. Je regardai l’arme, puis le

visage de Hugh. Il était très sérieux. Je ne fus pas

peu effrayée, mais, en même temps, c’était réconfor­

tant de savoir que j’avais un protecteur.

— Eh bien, merci, Hugh ! Merci beaucoup pour

votre aide, dis-je, sans me douter qu’avant longtemps,

j’aurais besoin de l’appeler.

J’eus bientôt plusieurs clients réguliers, mais, bien

sûr, j’en avais aussi de nouveaux. Je devais saisir la

chance quand elle se présentait. J’étais jeune et jolie,

comme me l’avait dit Nancy, et c’est cela qui intéres­

sait les hommes. J’en avais de toutes les sortes, des

types comme Bob, des divorcés, des veufs, des céli­

bataires, et même quelques adolescents qui fréquen­

taient le collège ou l’école supérieure.

Une nuit, je me trouvai aux prises avec un étranger

qui chercha à me malmener. Je luttai en criant en

même temps :

— Otez vos pattes, dégoûtant personnage !

Il était fort et je n’aurais guère pu m’en tirer seule.

Aussi appelai-je Hugh une seule fois. Cela suffit, la

porte s’ouvrit brusquement, et sur le seuil, il apparut,

mains aux hanches.

— Qu’est-ce qui se passe, Carmen ?

76

L’homme regarda Hugh comme pour évaluer sa

force. Il répondit :

— Oh ! rien, Monsieur. Nous avions simplement

un petit différend. Mais j’allais partir.

Il sortit en effet.

— Ouf ! Je respirai de soulagement. C’était le mo­

ment ! Mille fois merci, Hugh !

Tandis que les semaines devenaient des mois, une

seule chose me tracassait. Il me fallait de plus en plus

de sachets pour me droguer. J’étais arrivée à me faire

soixante-quinze dollars par nuit, mais cela suffisait à

peine à entretenir mon habitude. Chaque nuit, en

allant me coucher, je luttais contre l’obsédant désir

de m’injecter la réserve dont j’aurais besoin, je le

savais, le lendemain matin.

Un soir que j’amenais mon premier client chez

Hugh, je frappai à la porte, mais personne ne répondit.

Je continuai à frapper sans plus de succès. Que se

passait-il ? Je fus prise de panique et martelai la porte

avec mes poings en hurlant :

— Hugh, Hugh, ouvrez-moi !

Une porte s’ouvrit dans l’allée et une voix cria :

— Taisez-vous donc ! Hugh n’habite plus ici. La

police est venue le chercher. Décampez !

Le client descendit l’escalier comme une flèche en

disant :

— Je m’en vais !

J’allais le suivre, mais je m’arrêtai pour me péné­

trer de l’idée que Hugh ne reviendrait pas. Et moi, où

devrais-je aller maintenant ? Que devrais-je faire ?

77

CHAPITRE VI

Affolée, je me mis à la recherche de Nancy. Il

fallait qu’elle me dise ce que je devais faire. Je la

trouvai enfin au restaurant de la gare. Gene y était

aussi, comme toujours. Je criai :

— Nancy, Hugh a été arrêté !

— Eh oui, je sais. Tootsie me l’a dit. Elle était là

quand ils l’ont emmené. Ils ont aussi pris Donna.

— Mais qu’est-il arrivé ?

— Je n’en sais vraiment rien. Peut-être que le type

que Donna a amené chez Hugh était un flic. En tout

cas, Donna a été coffrée pour prostitution et Hugh

pour commerce illicite.

La voix de Nancy était calme quand elle ajouta :

— C’est la deuxième fois qu’ils prennent Hugh sur

le fait. J’espère qu’il s’en sortira.

Je me lamentai :

— Mais moi, que vais-je faire maintenant ? Quel

endroit puis-je utiliser ?

— Ne te fais pas de souci ! Bemie a un pied-à-terre

dans la même maison, mais c’est au quatrième étage

et parfois les clients n’aiment pas monter si haut.

Comme j’étais heureuse d’avoir Nancy ! Elle se

droguait et se prostituait depuis dix ans. Elle connais­

78

sait toutes les ficelles, savait où aller et que faire dans

n’importe quelle circonstance.

— Va te présenter à Bemie avant d’amener quel­

qu’un chez lui, me conseilla-t-elle. Sans cela, il pour­

rait ne pas te laisser entrer. C’est l’appartement 4 C.

Je retournai au numéro 932 et grimpai l’escalier.

En arrivant au deuxième étage, je pensai à Hugh. Que

faisait-il maintenant ? Où était-il ? Je me le repré­

sentais assis dans une cellule, d’humeur noire et se

demandant ce qui allait lui arriver. Pauvre Hugh !

Quel dommage qu’il eût été arrêté !

Quand j’atteignis enfin le quatrième, j’étais à bout

de souffle. Pourvu que je n’aie jamais à conduire un

homme jusque là-haut en étant malade ! J’en serais

incapable.

Je frappai à la porte du 4 C. Un homme tanné de

très haute taille, d’environ trente-cinq ans, ouvrit. Il

me demanda avec un large sourire :

— Bonjour ! Puis-je faire quelque chose pour vous ?

Je soupirai de soulagement ; il était au moins aima­

ble.

— Je m’appelle Carmen. Nancy m’a dit que vous

pourriez peut-être m’aider. J’avais un ami, Hugh, là

en bas, au deuxième étage. Mais il n’est plus dispo­

nible.

— Oui, je connais Hugh. Bien sûr, vous pouvez

vous servir de ma chambre quand vous le désirez !

Il ne m’invita pas à entrer, mais il était bavard et

parla avec moi sur le seuil pendant quelques minutes.

Dans la conversation, il me posa beaucoup de ques­

tions. Il admit ouvertement qu’il se droguait, mais

moi je mentis effrontément à ce sujet. Puis, je le

remerciai et retournai à l’avenue.

Je traînai les clients chez Bemie. Sa chambre était

bien plus propre que celle de Hugh. Mais j’eus de

temps en temps des ennuis. Parfois, Bemie n’était pas

chez lui et, après cette grimpée inutile, je devais mener

le bonhomme dans un hôtel, ce qui était beaucoup plus

79

onéreux. Et puis, si je tombais sur un type perverti,

je n’avais personne qui pût me porter secours.

Les mois s’écoulaient. Chaque nuit, j’étais dans la

rue. Chaque matin, malade, j’employais ma réserve

d’héroïne. Dans ce cercle infernal, les jours n’avaient

aucun sens pour moi. La plupart du temps, je ne

savais pas quel quantième nous avions. J’avais assi­

milé tout ce que Nancy et les autres filles m’avaient

raconté et j’y avais ajouté quelques raffinements per­

sonnels. J’étais allée aussi loin qu’il m’était possible

dans la pratique du trottoir.

Ensuite, j’eus l’occasion d’acheter un annuaire de

téléphone qui me coûta cent cinquante dollars. Il

n’était plus nécessaire de me tenir au coin de la rue,

par tous les temps. Il suffisait d’appeler un de mes

clients et d’aller chez lui. Aucun d’eux n’était pervers

et je me sentais en sécurité dans leur appartement.

La liste avait été triée sur le volet.

Je travaillai avec cette liste pendant près de six

mois. Mais ces hommes désiraient une adolescente

jeune et jolie. Mon habitude de droguée empirait et

affectait mon apparence. J’essayais d’y remédier, pour­

tant sans beaucoup de succès. Après une ou deux

rencontres, ces messieurs ne voulaient plus me voir.

Je décidai de retourner dans les rues de Brooklyn.

Là, il y avait du changement ; deux agents s’y tenaient

en permanence. Je parcourus l’avenue une fois, mais

j’eus peur de m’arrêter. Où que se portât mon regard,

je voyais des flics. Pour finir, j’entrai dans un restau­

rant et j’y trouvai Floyd, une vieille toxicomane que

je connaissais. Je lui demandai :

— Je ne vois personne ici. Où sont-elles donc ?

— Et toi, où es-tu allée ? Ils sont en train de brûler

tout le quartier. Partout, tu trouveras la police.

,— Alors ça ! Et que vais-je faire maintenant? Il

n’y a vraiment personne dans les parages ?

— Elles sont allées au Bronx, me dit Floyd, jusqu’à

80

ce que les choses se calment par ici. J’y vais moi-

même, tu viens aussi ?

— Bien sûr ! Peut-être *y* a-t-il quelque chose à faire

là-bas.

Nous prîmes ensemble le métro, puis nous dirigeâ­

mes vers l’avenue Westchester. J’étais surprise de

voir tant de drogués dans les alentours. De nombreuses

filles se promenaient en essayant d’arrêter des hom­

mes et semblaient y arriver facilement. L’endroit

paraissait bon.

Floyd me présenta à quelques garçons et filles, et

il ne me fallut pas longtemps pour trouver où emme­

ner un client. Il y avait de nombreuses possibilités à

la rue Simpson.

Je demeurai chez diverses droguées pendant deux

mois. La plupart des filles vivaient avec un homme.

Quelques-unes étaient légalement mariées, mais la

majorité n’avait pas passé à l’état civil. Presque inva­

riablement, l’homme était un toxicomane ; aussi la

fille devait-elle payer la drogue pour les deux.

Parfois, je l’échappais belle et je souhaitais avoir

aussi quelqu’un. Il faut bien dire que, depuis que

j’avais vécu avec Bud, je soupirais après plus d’inti­

mité, de chaleur et de sécurité.

Un soir, de bonne heure, je marchais dans l’avenue

Westchester lorsqu’un jeune homme m’appela :

— Hé ! Votre blouse n’est pas en place.

Cela me fâcha, je crus qu’il se moquait de moi.

Mais, automatiquement, je tâtai mes vêtements et

sentis qu’effectivement, le pan de ma blouse était sorti

de ma jupe. Je me retournai et le regardai. Il souriait

largement, aussi m’approchai-je de lui.

— Merci de m’avoir avertie !

— Il n’y a pas de quoi, vraiment ! Une cigarette ?

— Merci encore !

J’en pris une et continuai mon chemin. Il m’avait

paru intéressé, aussi jetai-je un coup d’œil par-dessus

mon épaule pour voir s’il me suivait. Mais, au lieu du

81

jeune homme, je vis un agent de police se dirigeant

vers moi. Prise de panique, je me mis à courir à l’aveu­

glette le long de l’avenue, tournai un coin de rue, puis

traversai un bâtiment pour sortir sur une rue secon­

daire. Essoufflée, je m’arrêtai et regardai derrière moi.

Pas d’agent en vue. Marchant lentement, je vis mon

client approcher sur l’autre trottoir. Se trouvait-il là

pour voir si j’avais été arrêtée ? Il fallait que je le

sache.

— Eh bien, il s’en est fallu de peu ! lui dis-je quand

il se trouva devant moi.

— En effet, ils vous ont presque eue.

— Il y en avait plus d’un ?

— Deux derrière le premier ! J’ai commencé à vous

suivre, mais le flic du coin s’est mis à mes trousses,

alors j’ai pensé préférable de prendre un autre chemin.

Avez-vous un endroit où nous pourrions aller ?

— Avez-vous de l’argent ?

— Ne vous faites pas de souci pour ça !

Je le conduisis alors dans la petite chambre que

j’avais louée. Quand j’ouvris la porte, j’eus honte.

C’était aussi horrible, même pire, que chez Nancy. Je

ne trouvais jamais ni le temps, ni l’énergie de faire

le lit ou de nettoyer un peu la pièce.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il. Mon

nom est Vinnie.

— Carmen, dis-je brièvement, et je tendis la main

pour recevoir l’argent. Il me remit vingt dollars.

Après, nous nous assîmes et conversâmes un instant.

Ce garçon m’intéressait vraiment ; il ne partait pas

tout de suite comme les autres. Il me faisait penser

à Bud. Il me confia qu’il était chef cuisinier dans un

hôtel à Manhattan. Avec quelque regret, je me levai

en disant :

— Il faut que je retourne là-bas.

— Bien ! Je vous reverrai.

Et nous descendîmes ensemble.

Vers quatre heures du matin, quelques jours plus

tard, je vis Vinnie dans la rue. Il m’invita à prendre

une tasse de café dans un restaurant ouvert toute la

nuit, et nous restâmes là une heure. Il me parla de

lui et, quand nous nous levâmes, il me tendit un

billet de vingt dollars.

— Allons-y ! dis-je, prête à l’emmener dans ma

chambre.

— Ecoute, Carmen, je viens de terminer mon tra­

vail. Je vais chez moi pour dormir un peu. Garde cet

argent.

Il mit son bras autour de mon épaule et me donna

un baiser sur le front en disant :

— Tu me fais vraiment de la peine.

Puis il partit.

Cela devint une sorte d’habitude, cette rencontre à

quatre heures du matin avec Vinnie et cette tasse de

café. La plupart du temps, il me donnait un billet de

vingt dollars et me quittait, mais une nuit, il m’invita

à aller chez lui.

Je fus émerveillée de la propreté de son apparte­

ment, qui n’était pas luxueux comme celui de Bud,

mais joli et immaculé. Avant que je parte, il m’invita

à passer dans sa chambre à coucher et, une fois de

plus, me remit un billet.

Au moment où je m’en allais, Vinnie me regarda et

dit :

— Carmen... pourquoi ne restes-tu pas un peu ici ?

Tu ne tiens plus sur tes pieds !

Je répondis :

— En effet, j’aurais besoin de dormir quelques heu­

res. Es-tu sûr que cela ne t’ennuie pas ?

Le billet de vingt dollars bruissait sous ma robe

d’une manière rassurante et le lit propre me paraissait

tellement accueillant que j’acceptai. Je m’y laissai

tomber.

Vinnie ne s’approcha pas de moi et, quelques ins­

tants plus tard, je dormais profondément. Etait-ce les

draps propres ? Le lit confortable ? Ou le consolant

83

Vinnie ? Je ne le savais pas. Pendant un moment, je

me livrai à ce luxe avec délice, puis j’eus mal au

cœur. Je devais absolument aller chercher de la dro­

gue.

Vinnie était invisible et je m’habillai en hâte. Une

odeur agréable de jambon et de café se répandait

dans la pièce. J’allais atteindre la porte quand il parut :

— Hé ! Attends une minute ! Tu vas déjeuner.

— Je regrette, ce n’est pas nécessaire. Il faut que

je m’en aille, dis-je en filant comme une flèche.

Je pus aller jusqu’à Westchester trouver mon distri­

buteur et me piquer avant de m’effondrer.

La nuit suivante, vers quatre heures, Vinnie était

de nouveau là. Je pris l’habitude d’aller chez lui pour

y dormir quatre ou cinq fois par semaine. C’était vrai­

ment agréable. Son appartement était tellement net,

comparé à mon vieux trou sale, et il me traitait avec

tant de respect et de gentillesse. Finalement, j’en

arrivai à cesser les affaires de bonne heure, traînant

jusqu’à ce qu’il eût fini sa besogne, dans l’espoir qu’il

m’inviterait à l’accompagner chez lui.

Sans que Vinnie le sût, j’employais sa salle de bains

pour me droguer. D’habitude, j’attendais qu’il dorme,

mais une ou deux fois, je réussis à m’y glisser quand

il était encore debout. Chaque fois que je repartais,

il me donnait vingt dollars. Je lui avais dit souvent

que cela n’était pas nécessaire, mais il insistait et

j’étais si avide d’argent pour entretenir mon vice que

je ne discutais pas trop sur ce point.

Une certaine nuit, tout avait si bien marché que je

décidai de rentrer de bonne heure. Je me rendis dans

ma chambre vers deux heures du matin et me piquai.

Je me traînai jusqu’à mon lit et je venais de m’en-

donnir quand on frappa à la porte.

— C’est la police, me dis-je tout de suite.

Prudemment, je demandai :

— Qui est là ?

84

Pas de réponse. On frappa encore, avec plus d’in­

sistance. Effrayée, je criai :

— Qui est-ce ?

— Vinnie !

Je sautai hors du lit, regardai le réveil et vis qu’il

était presque cinq heures. J’ouvris la porte avec, sur

les lèvres, des mots d’excuse que Vinnie ne me laissa

pas prononcer.

— Je t’ai cherchée partout ! Pour finir, j’ai décidé

d’essayer ici.

Il regarda avec dégoût la chambre sale, puis il plon­

gea ses yeux embarrassés dans les miens.

— Carmen ! Je suis venu pour t’emmener à la mai­

son. Je désire que tu viennes vivre avec moi ! Je crois

que tu as besoin de moi, dit-il tout simplement.

J’avais la nausée et j’étais gênée qu’il m’eût sur­

prise dans cette chambre immonde.

— Ecoute, Vinnie, je ne suis pas en quête d’un

mari, d’un ami, d’un souteneur, ni de quiconque à qui

je serais liée. Si quelqu’un a de l’argent, je suis d’ac­

cord ! A part ça, je suis une toxicomane et tu ne veux

certainement pas vivre avec une droguée invétérée.

— Ah ! ne te soucie pas de ça ! Carmen, c’est sé­

rieux. Tu as besoin de moi et j’ai découvert que j’ai

besoin de toi, moi aussi. J’ai quelques amis qui s’amu­

sent avec de la marijuana, et ils ne sont pas si mal

que ça !

Vinnie croyait évidemment que j’étais novice. Il me

fallait une dose, et très vite. Je décidai que le meil­

leur moyen de me débarrasser de lui et de me déchar­

ger de la honte de mes fautes était de le scandaliser.

Je retroussai ma manche.

— Regarde ce bras. Tu vois ces marques ? Je suis

une vraie droguée ; je m’injecte de l’héroïne dans les

veines. Sors d’ici ! Tu n’as rien à faire avec des gens

comme moi.

Il se mit à plaider :

Carmen, je te connais ! Tu n’es pas du tout si

85

mauvaise. Tu es une trop gentille fille pour être une

vraie toxicomane.

Et ce garçon était bien trop bon pour avoir une

femme qui se drogue, décidai-je. Il fallait que je le

lui prouve.

— Bon ! Assieds-toi sur cette chaise et je vais te

faire voir quelque chose que tu n’oublieras jamais.

Obéissant, Vinnie prit place sur la seule chaise de

la chambre. J’allai à la salle de bains,.pris les instru­

ments, un peu d’héroïne et retournai vers lui. J’étais

résolue à lui montrer tous les répugnants détails de

l’opération et je me piquai tandis qu’il était assis,

m’observant en silence. Il ne prononça pas un mot

pendant tout ce temps.

— Maintenant, tu sais que je suis une accrochée.

Va-t’en et ne reviens plus ! Je ne suis pas la fille qu’il

te faut.

— Tu m’as convaincu plus que jamais que tu as

besoin de moi, insista Vinnie. Carmen ! s’il te plaît,

viens !

Je lui présentai encore deux ou trois faibles argu­

ments,. puis il m’aida à réunir mes quelques effets

dans un sac et je le suivis chez lui.

Je continuai à sortir la nuit. Vinnie n’aimait pas

beaucoup ça, mais n’en parlait guère. Chaque fois

que je me piquais, il m’observait, comme hypnotisé.

Au moment où j’enfonçais l’aiguille, il faisait une

grimace.

Un jour, je posai la seringue sur la table où nous

prenions le café et j’allai à la salle de bains. Il m’avait

semblé qu’il commençait de s’intéresser à la drogue.

Je laissai donc la porte entrouverte et, effectivement,

je le vis prendre l’aiguille. D’abord, il se borna à l’exa­

miner, puis il fit un essai en se donnant un coup sec

sur le dos de la main. Je criai en lui enlevant brus­

quement la seringue :

— Qu’est-ce que tu fais ? Je te défends de toucher

à mes instruments !

86

Il répondit :

— Ça paraît te faire tant de bien ! Chaque fois que

je t’observe, je pense que je devrais essayer.

— Ah ! Toi aussi, tu veux devenir un harponné ?

Bien ! Je vais te montrer comment ça fait. Reste ici et

je vais te préparer une dose, ainsi tu sauras exacte­

ment ce qu’on ressent après !

Je pris les ustensiles et j’allai à la salle de bains.

Le seul moyen de le dissuader, pensais-je, était de le

tromper.

Tout à coup, je me souvins de Bud. Maintenant, je

comprenais ce qu’il avait dû éprouver quand il m’avait

surprise avec la seringue. Il ne fallait pas que Vinnie

finît ainsi ! Il était un garçon bien trop bon. Je savais

qu’il avait peur des aiguilles. Peut-être que si je l’ef­

frayais assez brutalement, il laisserait définitivement

de côté cette infâme marchandise.

Sous les yeux de Vinnie, je pris un sachet derrière

le lavabo et fis semblant de le vider dans la casserole,

tout en faisant autant de bruit que possible pour don­

ner de l’importance à ces préparatifs. Puis je fis couler

un peu d’eau du robinet dans la seringue.

Vinnie, fasciné, était toujours assis, les yeux fixés

sur la porte de la salle de bains. Je brandis devant

lui la seringue qu’il croyait contenir de l’héroïne et

lui ordonnai : '

— Voilà, Vinnie ! Tu l’auras voulu. Enlève ta cein­

ture et gonfle tes veines.

Il pâlit, mais obéit.

— Très bien ! Tends ton bras. C’est une injection

intraveineuse.

J’enfonçai l’aiguille au hasard. Il frémit. Cela avait

dû lui faire horriblement mal car, involontairement,

son bras se retira et il eut un bref gémissement de

douleur.

— Tais-toi et reste tranquille ! Tu veux que je

casse l’aiguille dans ton bras ?

Vinnie avait de bonnes veines. Je tirai un peu de

87

sang et sentis son bras se raidir. Il observait l’aiguille,

son visage avait la couleur de la cendre.

— Voilà, ça vient ! Tout ce bon sang !

Vinnie regarda son bras, puis me regarda. Je crus

qu’il allait s’évanouir. Mais il serra les dents et tint

bon.

— Vinnie ! le suppliai-je. Tu es insensé. Tu n’as

pas besoin de ça. Crois ce que je te dis ; tu n’es plus

qu’à un pas d’une vie d’enfer.

Il ne dit pas un mot, faisant un simple signe de

tête. J’injectai l’eau et le sang dans son bras, retirai

l’aiguille d’un geste brusque et allai la rincer à la salle

de bains. Quand je revins, Vinnie était toujours sur

sa chaise, la ceinture autour de son bras. Il ne dit pas

un mot. Moi non plus, d’ailleurs.

Je franchis la porte et repartis travailler. Pour la

première fois depuis longtemps, je me sentais assez

bien. J’étais sûre d’avoir chassé le diable du corps de

Vinnie ; il ne désirerait plus jamais une injection

d’héroïne.

Vers trois heures du matin, je rentrai et fus stu­

péfaite de trouver Vinnie à la maison.

— Que fais-tu ici de si bonne heure ? lui deman­

dai-je.

— Oh ! je n’avais pas envie d’aller au travail.

Sa voix était pâteuse. Je le regardai attentivement.

O mon Dieu ! Vinnie s’était piqué !

— Où as-tu trouvé de la drogue ? As-tu pensé à ce

que tu es en train de faire ? Es-tu fou ?

J’étais hors de moi. J’avais cru accomplir la meil­

leure action de ma vie et qu’est-ce que je trouvais ?

— C’est à cause de toi ! dit encore Vinnie, la tête

branlante. Son visage arborait un sourire stupide.

— Ça fait du bien, Carmen !

— Du bien ? criai-je. Espèce d’idiot, ne me répète

jamais cette stupidité. Un jour, il te faudra te traîner

sur le ventre pour te sentir bien. Cela te plaira ?

Mais Vinnie était allé trop loin pour s’en soucier.

88

Il avait découvert ma réserve de sachets et mes usten­

siles, et en avait pris assez pour rester là, dodelinant

de la tête, souriant et se sentant heureux. J’étais si

furieuse et bouleversée que j’en oubliai ma propre

dose et j’allai au lit pour pleurer. En le voyant, je me

rappelais le jour où Bonnie m’avait donné ma pre­

mière cigarette de marijuana, la première fois que je

m’étais droguée. Comme j’aurais souhaité être assez

propre pour connaître à nouveau le sentiment d’inno­

cence que j’avais perdu alors ! J’avais tant pris d’hé­

roïne qu’elle ne me faisait plus guère d’effet. J’étais

tout juste assez d’aplomb pour faire le trottoir afin de

me procurer encore de la poudre. Et maintenant, le

seul être au monde auquel je tenais, j’en avais fait

un esclave de l’héroïne !

Le lendemain soir, Vinnie alla travailler. Je fus

soulagée à la pensée qu’il n’allait pas quitter son

emploi. Il continua pendant trois semaines et, comme

je ne le retrouvai pas sous l’influence de la drogue,

je repris ma vieille habitude d’amener de temps à

autre une ou deux amies à la maison. Nous nous

piquions ensemble, puis nous restions assises et par­

lions. Comme Nancy était ma plus ancienne copine,

elle était habituellement de la partie. En général, elles

me quittaient avant l’arrivée de Vinnie.

Une nuit, j’arrivai avec Sara et Nancy. Vinnie était

là, regardant la télévision, la tête branlante et les

yeux vitreux. Il avait de nouveau pris de la drogue.

Je lui demandai :

— Que fais-tu à la maison à cette heure ?

— Oh ! le patron m’a donné congé pour ce soir.

Je ne me sentais pas très bien, dit-il en dévisageant

Nancy et Sara.

Je savais qu’il mentait. Je ne pouvais faire qu’une

chose : espérer qu’il n’avait pas été renvoyé !

J’hésitais à emmener les filles à la salle de bains

pour nous piquer. Depuis que Vinnie avait commencé,

j’avais toujours pris la précaution de ne pas le faire

89

en sa présence. Mais j’étais fatiguée et les filles

n’étaient venues que pour cette dose. J’ouvris donc la

marche.

Lorsque nous eûmes terminé, nous nous assîmes

dans la salle de séjour avec Vinnie. Il n’était pas très

communicatif ; il me lança seulement un regard mé­

chant et continua de suivre le programme de la télé­

vision.

Mal à l’aise, Nancy finit par dire :

— Je crois qu’il nous faut partir !

Sara approuva.

Dès que la porte d’entrée se referma, Vinnie sauta

de sa chaise. Il hurla :

— A quoi penses-tu de faire entrer cette clocharde

ici ?

Puis il bondit sur moi, le bras levé. Voyant qu’il

tenait une chaîne de chien à la main, je tentai de

l’éviter. Mais la chaîne me frappa à la hanche.

— Vinnie, Vinnie ! Je poussais des cris perçants.

Je ne suis pas ce que tu crois. Je déteste ces femmes

autant que toi. Mais Nancy n’en est pas...

La chaîne siffla de nouveau et atteignit mon dos.

Je m’accroupis sur le plancher, protégeant mon visage

avec mes mains aussi bien que possible, tandis que la

chaîne me frappait encore. Je criais de douleur et de

peur et, à la fin, Vinnie s’arrêta, haletant.

Prudemment, j’écartai mes doigts. Sa main tenait

toujours la chaîne. Je m’approchai de lui, entourant

ses jambes de mon bras :

— Vinnie, crois-moi ! Je n’aime pas ces filles. Je

suis ta femme et rien d’autre ! dis-je pour le rassurer.

Je fis un effort pour me relever et Vinnie se baissa

pour m’aider.

— Je regrette, Carmen. Je n’aurais jamais dû te

battre ainsi. Mais je suis jaloux de toi à la folie, et la

pensée que tu puisses être à quelqu’un d’autre, ne

serait-ce qu’une fille, me fait perdre la tête.

90

Apparemment, le fait que j’étais une prostituée ne

comptait pas !

Je restai à la maison la fin de la nuit. Je devais

convaincre Vinnie que je lui appartenais, que j’étais

sa femme. Je savais que je ne pouvais pas le quitter

comme j’avais quitté ma famille et Bud. Je ne voulais

pas me trouver à la rue.

Nous nous levâmes tard dans l’après-midi. J’atten­

dais que Vinnie allât travailler, mais il essayait, sem­

blait-il, de gagner du temps. J’avais terriblement

besoin de drogue ; j’étais cependant décidée à ne pas

en prendre tant qu’il était encore là. Il était déjà assez

accroché sans que je l’encourage moi-même.

— Vinnie ! Tu devrais partir, tu vas être en retard !

lui dis-je avec insistance.

J’étais de plus en plus malade. Il continuait à traî­

ner. Je finis par lui crier :

— Vas-tu sortir, à la fin ?

Puis je retins mon souffle ; je ne désirais pas une

nouvelle rouée de coups. Je savais qu’à l’avenir, je

ne serais jamais vraiment certaine de ce qui m’atten­

dait.

— J’ai été congédié !

— Eh bien... ne penses-tu pas que tu devrais cher­

cher un autre emploi ? demandai-je aussi calmement

que possible.

— Non ! Ce fut sa seule réponse.

Il m’était impossible d’attendre davantage. Je cou­

rus à la salle de bains pour me préparer une dose

d’héroïne. Au moment où j’allais planter l’aiguille

dans mon bras, Vinnie entra. Il regarda la seringue.

— J’en veux aussi !

— Vinnie ! ne touche pas à ça ! Ça te tuera, plai­

dai-je, mais je savais d’avance que la partie était per­

due. .

Il m’arracha la seringue.

— Donne-moi ça !

91

— Très bien. A ton aise ! Nous nous droguerons

ensemble. Rends-moi l’aiguille !

Il me la passa, je me piquai d’abord et, ensuite,

je m’occupai de Vinnie. Il sentit immédiatement l’effet

et se mit à dodeliner de la tête. J’étais trop habituée

pour être affectée à ce point et je repartis vers la rue.

Quand je revins à l’appartement après avoir eu un

ou deux clients, Vinnie m’attendait. Il n’y avait aucune

réserve de drogue chez nous et il savait que j’avais été

chez un distributeur. Nous nous disputâmes violem­

ment ; une fois de plus, je cédai et nous reprîmes

ensemble de l’héroïne, puis je retournai à mes affai­

res.

Quelques heures plus tard, je rentrai au moment où

Vinnie sortait de la chambre à coucher. Il commença

à parler, puis jugea sans doute préférable de se taire

et se laissa tomber sur le canapé.

Un peu après, Sara sortit à son tour de la chambre !

Je criai, en les regardant l’un après l’autre :

— Qu’est-ce qui se passe ici ?

Sara balbutia :

— J’étais un peu fatiguée et Vinnie... Vinnie m’a

dit que je pouvais me reposer un moment.

J’essayais de la croire, je *voulais* la croire, mais

quand je vis Vinnie, la tête basse, les yeux rivés au

plancher, je sus qu’elle mentait

— Sors de ma maison, petite menteuse, et surtout

n’y reviens jamais plus !

Sara partit et Vinnie se dirigea vers la cuisine, où

je le suivis.

— Peut-on savoir ce qui se passe ici ?

— Rien qui te regarde !

Son ton était tranchant. Je voulus lui donner une

gifle, mais il me prit le bras, me fit pirouetter et me

frappa au visage à plusieurs reprises.

— Ecoute, femme ! dit-il en me giflant de nouveau.

Personne ne touche à Vinnie sans en subir les consé­

quences. Personne ! Compris ?

92

Il aurait été stupide de lui rendre les coups. Je

serais sortie du combat pleine de bleus et de meurtris­

sures. Quelle ironie ! Il m’accusait d’homosexualité, et

il me battait parce qu’il s’amusait avec une de mes

amies !

Je ne dis rien, lui tournai le dos et entrai à la salle

de bains. Vinnie m’y suivit immédiatement. Il m’or­

donna :

— Donne-moi cette seringue !

Et cette fois, il se piqua le premier. Dès lors, Vinnie

se drogua toujours avant moi. Que je fusse malade,

quelle que fût la somme que j’avais gagnée, et sans

penser que c’était moi qui lui donnais les moyens de

satisfaire sa passion, il se piquait toujours le premier.

Vinnie fut bientôt complètement harponné. Il ne

chercha même pas du travail ; rôdant dans les rues,

il me *protégeait,* disait-il. Certes, il n’aurait pas voulu

qu’une balle quelconque mît un terme à mes jours.

Qui alors l’aurait entretenu, lui et son vice ?

Une nuit, les affaires marchèrent particulièrement

bien et, quand je remis mes gains à Vinnie, comme je

le faisais toujours, il rayonna. Il était sous l’effet de

la drogue, branlait la tête et gesticulait d’une manière

ridicule. Il me prit dans ses bras et me serra contre

lui :

— Carmen, chérie, je t’aime ! dit-il si fort que les

passants purent l’entendre.

Je regardai fixement ce toxicomane idiot, qui avait

l’air d’un clown. L’amour ? Je ne savais vraiment pas

ce qu’était l’amour !

93

CHAPITRE VII

Un certain soir, j’avais été assez longtemps dans la

rue, mais pas un seul client n’avait paru. Une pluie

diluvienne retenait la plupart des gens chez eux, et

seules quelques voitures roulaient encore. Mon nez

coulait et la peau me démangeait, en partie parce que

j’allais vomir d’un instant à l’autre, et en partie à

cause de l’averse et du vent.

Parfois, une auto s’arrêtait et le chauffeur m’invi­

tait à monter, mais je refusais. Trop de filles avaient

été blessées ou assassinées par des sadiques qui leur

avaient offert une course gratuite. D’ailleurs, les hom­

mes de la brigade des stupéfiants, en civil, usaient de

cette tactique pour nous attraper.

A chaque auto qui stoppait, je me sentais un peu

plus nerveuse. J’étais certaine que quelque chose allait

m’arriver. J’aperçus deux hommes installés dans un

coupé brun venant en sens inverse. Soudain, ils firent

demi-tour et se rangèrent près de moi. L’un d’eux

descendit la vitre et m’interpella :

— Hé ! Que faites-vous sous cette pluie, arrêtant

toutes les voitures ?

J’étais indignée.

— Arrêtant toutes les voitures ?

94

— Ah ! vous avez un rhume ? me dit-il avec sym­

pathie, alors que j’essuyais mon nez dégoulinant.

— Oui !

Il me demanda rapidement :

— Vous prenez de la drogue ?

— Moi ? Me droguer ? Vous êtes fou ! Je ne suis

pas une toxicomane, monsieur. Allez-vous-en avant

que j’appelle les flics !

— C’est nous, les flics !

Et il sauta de la voiture, me saisit par un bras et

fouilla mes poches. Il commanda :

— Eh bien, petite, montez !

• Il me poussa sur le siège arrière.

— Ainsi vous dites que vous ne vous droguez pas.

Cela se peut, en effet. Mais personne ne se tient dehors,

par une nuit comme celle-ci, sans une bonne raison.

Donc, c’est la prostitution. Nous allons vous conduire

au poste pour plus de sûreté. S’il n’y a rien d’autre,

nous pouvons vous arrêter pour vagabondage.

Celui qui était assis derrière me demanda, tandis

que le chauffeur démarrait :

— Comment vous appelez-vous ?

— Carmen.

J’avais souvent entendu d’autres accrochés parler

de leurs arrestations. C’était un de leurs sujets de

conversation favoris. J’avais eu peur de donner un

faux nom.

— Où habitez-vous ?

— A la rue Longfellow.

— Votre âge ?

— Vingt et un ans.

En chemin, il me posa plusieurs fois les mêmes

questions, dans l’espoir de me prendre en défaut.

J’étais terrorisée. La pensée d’être mise en prison

me terrassait. La tension fut trop forte, je me mis a

pleurer et, tout en sanglotant, je m’écriai :

— Je vais vous dire la vérité. Je me drogue, c’est

vrai, mais j’essaie de m’en débarrasser moi-même.

95

Vous voyez comme je suis malade ? Honnêtement, je

vous assure que je veux cesser de mener cette vie.

J’implorai leur pitié, leur parlant de mes horribles

parents, de Vinnie qui m’envoyait dans la rue pour

me prostituer. Je leur dis :

— Si je reste en liberté, je me réformerai.

Le conducteur dit d’une voix traînante :

— Je regrette, ma jolie ! C’est au juge qu’il vous

faudra raconter tout ça.

— S’il vous plaît ! Laissez-moi partir. Je ne ferai

jamais plus le trottoir.

Les deux agents haussèrent tout simplement les

épaules.

Pour finir, je renonçai. En m’adossant au siège, je

commençai à trouver que le trajet jusqu’au poste était

bien long. Nous aurions dû être arrivés depuis un bon

moment. Alors que j’ouvrais la bouche pour demander

ce qui se passait, le conducteur quitta la grande artère

pour entrer dans une ruelle et arrêta l’auto sous un

arbre. Que se passait-il ? Aucun poste de police, en

tout cas, dans cette rue noire, où l’on ne voyait même

pas un réverbère.

— Que faisons-nous ici ? dis-je.

— Eh bien, Joe ! — c’était le flic assis à l’arrière

qui parlait — l’embarquons-nous ou la laissons-nous

partir ?

L’espoir jaillit en moi. Peut-être, après tout, me

laisseraient-ils rentrer chez moi ? Je saisis le revers

de sa veste.

— Je vous en prie ! Laissez-moi aller. Je jure que

je ne ferai plus jamais rien de mal.

— D’accord, chérie ! Et il me regarda dans les yeux.

Mais ça va vous coûter quelque chose !

— Mais... mais je n’ai pas d’argent.

Je m’étais mise à protester, puis je compris que ce

n’était pas de l’argent qu’ils voulaient.

— Très bien ! Promettez-moi seulement de ne pas

m’arrêter.

96

Il rit.

— Nous promettons, n’est-ce pas, Joe ?

Un peu plus tard, je sortais de l’auto et chancelais

sur la chaussée mouillée. La voiture de la police

démarra et je restai là... Où étais-je ? Je n’en avais

pas la moindre idée ; à l’extrême limite du Bronx,

sans doute.

Je marchai quelques minutes, puis débouchai sur

une rue éclairée. Quelques autos passèrent et j’agitai

les bras frénétiquement, essayant de faire du stop.

J’étais trop épuisée et épouvantée pour penser aux

sadiques. Rien ne pouvait être pire que ce que je venais

de vivre. Mais personne ne s’arrêtait.

A la fin, j’arrivai à des feux. Un véhicule attendait

le vert et je frappai à sa vitre :

— Monsieur, ma voiture a calé à trois blocs d’ici.

Il faut absolument que je rentre chez moi. Allez-vous

dans la direction du Bronx ? Ou pouvez-vous m’em­

mener un bout de chemin ?

L’homme examina un instant le désordre de ma

tenue et fronça le sourcil. Il secoua d’abord la tête,

puis sourit et ouvrit la portière.

— Bien, madame, montez ! Vous avez l’air d’un

rat noyé. Mais qui, par une nuit pareille, ressemblerait

à autre chose ?

— Merci ! Merci un million de fois !

Je me laissai tomber sur le siège à côté de lui.

— Je sais que je suis dans un bel état ! Mais la

pluie et le vent sont terribles cette nuit.

Il ne semblait pas disposé à parler, et je n’en fus

pas malheureuse. J’étais meurtrie, malade et dégoûtée.

La loi et l’ordre ? La prochaine fois que j’en entendrais

parler, j’aurais quelque chose à raconter. J’avais

besoin d’héroïne comme jamais auparavant.

Il me déposa au coin des rues Westchester et Simp­

son. Vinnie m’aperçut comme je descendais de la voi­

ture. Il vint pour m’en arracher. Interrompant mes

remerciements à l’aimable automobiliste, il me dit :

97

— Carmen ! Où as-tu été ? Son ton était soupçon­

neux. J’ai vu les deux flics te cueillir et je suis allé

au poste, mais tu n’y étais pas.

— Ne me pose pas de questions ! dis-je sèchement.

J’ai besoin d’une dose immédiatement.

— Viens donc ! répondit-il, rassurant. J’en ai à

l’appartement.

— D’où l’as-tu eue ?

— Peu importe. Viens !

Puis il ajouta :

— Comment t’en es-tu sortie ? Où es-tu allée ?

Brièvement, je répondis :

— J’ai acheté ma liberté et j’ai fait de l’auto-stop

pour revenir de l’endroit perdu où les flics m’avaient

emmenée.

De retour à la maison, Vinnie sortit cinq sachets

de sa chaussette ; cela suffirait pour me rendre des

forces.

— Oh ! Où as-tu trouvé tout ça ?

— Il m’a fallu donner un bon coup sur la tête d’un

type pour l’avoir.

— Tu veux dire que tu as attaqué quelqu’un ? lui

demandai-je, incrédule.

Je ne pouvais pas imaginer Vinnie dur à ce point,

sauf avec moi.

— Oui, Walt m’a montré. Ce n’est pas bien diffi­

cile.

Tout en préparant l’héroïne, Vinnie racontait :

— Tout ce qu’il y a à faire, c’est lui mettre un cou­

teau à la gorge. Tu n’as aucune idée comme c’est

facile ! Comme dit Walt, ou ils se taisent, ou on leur

coupe la tête ! Nous avons eu cinquante dollars de

ce vieux bonhomme et Walt m’en a donné la moitié.

Comme de coutume, Vinnie se drogua le premier, et

moi après lui. A ce moment, je ne me souciais plus

de savoir d’où était venu l’argent, puisque nous avions

la poudre. Vinnie continuait de parler, il était évi­

demment très fier de son nouvel exploit.

98

— Tu aurais dû entendre cette vieille buse implo­

rer notre pitié, Carmen ! C’était vraiment drôle. Pen­

dant quelques secondes, j’ai pensé à le blesser seule­

ment. Mais il s’est mis à crier, alors Walt l’a tapé

sur la tête et nous sommes partis. Nous avons partagé

et je suis allé chercher les cinq sachets.

Avant qu’il eût terminé son histoire, ma tête dode­

linait et nous nous couchâmes.

A notre réveil, le lendemain, Vinnie dit :

— Je connais un autre endroit où nous pourrons

trouver de l’argent. Allons-y !

Dans la rue, il m’expliqua :

— C’est Paul qui m’a appris ce truc-là. On lit les

annonces nécrologiques chaque soir. D’habitude,

l’heure de l’enterrement est indiquée, ainsi que le nom

et l’adresse du défunt. Une fois qu’on a ces renseigne­

ments, c’est tout ce qu’il y a de plus facile. On se

rend à l’adresse pendant les obsèques et on ramasse

tout ce qu’on peut.

Je protestai :

— Mais, Vinnie, j’ai presque été arrêtée cette nuit !

On pourrait nous enfermer pour une affaire pareille.

— Ah ! mais ça, c’est simple. Paul dit que les gens

n’aiment pas rester dans l’appartement ou la maison

quand quelqu’un est mort. Ça se comprend, n’est-ce

pas ? Si c’est le vieux monsieur qui s’en va, la dame

va habiter chez son fils ou sa fille pendant quelque

temps, et vice-versa.

C’était peut-être vrai, et puis cela paraissait facile.

Mais voler ! Quand je pris le métro avec Vinnie, j’étais

encore dans le doute. Pourtant, en descendant à la

station qu’il avait choisie, je décidai qu’il valait la

peine de tenter le coup. Vinnie me dit :

— C’est après cette rangée d’immeubles. Regarde

les numéros.

99

Il avait l’annonce mortuaire dans la main.

— Tiens, c’est ici ! C’est le numéro du journal.

C’était une grande maison locative assez bien entre­

tenue. La crainte m’assaillit de nouveau lorsque nous

pénétrâmes dans l’allée. Je lui demandai :

— Et maintenant, que fait-on ?

— Il faut voir s’il y a quelqu’un dans l’apparte­

ment.

— Comment ?

— Tu es stupide ! On frappe à la porte. Si quel­

qu’un répondait, je demanderais si les Bames sont là.

Nous les cherchons, ce sont des amis qui ont emmé­

nagé dans la maison. J’ai cru que c’était leur appar­

tement. Et je m’excuserais : nous regrettons beaucoup,

et caetera, et nous sortirions tranquillement de l’im­

meuble.

Je m’en remis à Vinnie. Il avait examiné la chose

sous tous ses aspects. Si cela marchait, je n’aurais

peut-être plus à retourner dans la rue. Vinnie lut les

noms. Il murmura :

— Deuxième étage.

Mon cœur battait très fort tandis que je montais

l’escalier. Vinnie regarda à droite, puis alla vers la

porte à gauche.

— C’est ici !

Je retins mon souffle pendant que Vinnie frappait.

Pas de réponse. Il frappa de nouveau, puis, plus fort,

une troisième fois. Toujours pas de réponse. Il sourit :

— Exactement ce que je t’ai dit, il n’y a personne.

Il redescendit l’escalier.

— Où vas-tu ? lui demandai-je, en me hâtant der­

rière lui.

— Dehors ! Nous monterons par l’échelle de se­

cours.

Vinnie poussa une poubelle, sauta dessus, puis saisit

l’échelle et l’abaissa. Il me tendit la main et me hissa

vers lui.

100

— Chut ! dit-il, alors que nous grimpions sur la

pointe des pieds.

Nous atteignîmes la fenêtre. Je remarquai qu’il

tenait à la main un long levier de métal noir, qu’il

glissa sous le châssis en poussant très fort ; un petit

bruit sourd, et celui-ci fut soulevé de quelques centi­

mètres. Vinnie remit l’outil dans la poche de son pan­

talon, fit monter la fenêtre jusqu’en haut et se faufila

à l’intérieur. Je le suivis. Il me donna alors ses ordres :

— Première chose : tu cherches l’argent et les

bijoux.

J’avais peur d’avancer toute seule, aussi entrai-je

à sa suite dans la chambre à coucher. Il y avait de la

joaillerie sur une commode et Vinnie l’enfouit dans

sa poche. Puis il ouvrit les tiroirs et retourna le lit,

le matelas et le sommier. Dans les tiroirs, je ne trouvai

que des vêtements. J’allai dans le cabinet de toilette.

Je n’y vis rien d’intéressant non plus, mais quand

Vinnie me rejoignit, il découvrit trente dollars dans un

vieux carton à chaussures.

Comme il n’y avait plus de bijoux ni d’argent, Vin­

nie s’empara d’un petit téléviseur portatif, et il allait

entreprendre la descente de l’échelle quand il jeta

un dernier coup d’œil à la chambre et prit encore une

radio en murmurant :

— Viens, maintenant ! Il vaut mieux partir.

Il avait déjà une jambe sur le rebord de la fenêtre

et j’étais tout près de lui quand nous entendîmes quel­

qu’un derrière l’entrée de l’appartement. On donna

un grand coup et la porte s’ouvrit.

— Ne bougez pas ou nous tirons ! aboya une voix.

J’étais glacée quand Vinnie se retourna. Deux hom­

mes en civil se tenaient là, revolver au point. Ils pa­

raissaient durs. Je levai les mains et Vinnie fit de

même.

— Debout, la face contre le mur !

Nous obéîmes. Je n’obtempérai sans doute pas assez

vite à leur gré et un flic me poussa brutalement contre

101

la paroi. Ils nous fouillèrent à fond et trouvèrent, bien

sûr, les bijoux, l’argent et l’outil sur Vinnie. Les deux

hommes avaient l’habitude de ce jeu. L’un d’eux retira

un couteau du soulier de Vinnie, tandis que l’autre

plongea sa main dans mon soutien-gorge, où j’avais

glissé mon matériel de droguée en quittant la maison,

dans l’espoir que nous pourrions nous piquer avant de

rentrer.

J’étais épouvantée. Ils allaient certainement m’ar­

rêter.

— Ça va, fermez le robinet, ma petite, dit l’un des

agents. Nous vous emmenons tous les deux. Gardez

vos larmes pour le juge !

Il tira mes bras derrière moi et je sentis qu’il me

passait les menottes. Le cliquetis résonna très fort

dans la chambre silencieuse. Mes poignets étaient ser­

rés et me faisaient mal. Je me sentais déjà une con­

damnée.

Un autre déclic. Les bras de Vinnie furent attachés

de la même manière. Ils nous poussèrent hors de

l’appartement, le long de l’escalier et dans la voiture

de police.

Au poste, l’agent fit son rapport.

— Nous avons cueilli ces deux gosses dans un

appartement ; ils sont coupables de cambriolage, d’ef­

fraction, de possession d’instruments de drogués.

Il me semblait que la liste n’en finissait pas et qu’il

y avait de quoi nous condamner chacun à cent ans !

Le sergent prit note, puis nous questionna, Vinnie

et moi : nom, adresse, téléphone, parents. Je ne pus

que dire la vérité.

Après une attente sans fin, un agent m’emmena

dans une salle sur laquelle donnait une rangée de cel­

lules. Il en ouvrit une et me poussa à l’intérieur, puis

verrouilla la porte en s’en allant.

J’examinai la cellule. C’était bien pire que la Mai­

son de Jeunesse : une sorte de planche en guise de lit,

des murs de faïence, pas de toilettes. Et soudain, je

102

m’aperçus qu’il n’y avait pas de fenêtre non plus. Tout

au fond du couloir, quelques rayons de lumière en­

traient par la fenêtre la plus proche. C’était une vraie

cage et je me sentais aussi impuissante qu’un oiseau

prisonnier.

Mes pensées pleines d’effroi tournaient en rond. Il

était certain que, si je ne partais pas bientôt d’ici,

j’allais être terriblement malade. Je n’étais pas sûre

de pouvoir supporter l’enfer du *poulet froid. \**

Peut-être le gardien me laisserait-il sortir. Je frap­

pai contre la porte en criant. Pas de réponse ! Je la

secouai de toutes mes forces et braillai :

— Au secours ! Laissez-moi sortir !

La porte tout au bout de la rangée s’ouvrit. L’agent

qui m’avait enfermée marcha délibérément vers ma

cellule et me regarda fixement.

— Fermez cette grande bouche, sinon je serai obligé

d’arracher ces jolies dents ! me dit-il tranquillement.

Je plaidai ma cause :

— S’il vous plaît, monsieur. Tout ce que j’aimerais

savoir, c’est quand je partirai d’ici.

Il continua à me toiser, mais ne répondit pas.

— S’il vous plaît ! Dites-moi quelque chose.

— Ma petite, ce n’est pas mon rayon. Je suis un

flic, pas le juge. C’est à lui de vous le dire, pas à

moi.

Puis il s’éloigna. En ouvrant la porte de l’autre salle,

il me lança quelques mots par-dessus son épaule :

— Il est probable qu’ils viendront vous chercher

demain matin pour vous conduire à la rue du Centre.

Mais cessez ces cris ; sans ça, je devrai faire venir

un corbillard pour emporter votre cadavre !

La porte claqua.

J’étais assise sur le lit dur, regardant la paroi. J’avais

toujours plus envie de vomir, je ressentais des verti­

\* Processus douloureux de désintoxication soudaine par man­

que de drogue, qui donne à la peau l'aspect d’une volaille déplu­

mée.

103

ges, et il me semblait que mon estomac était plein

de gravier. Oh ! si seulement j’avais une dose de dro­

gue ! Je tâchai de dormir, mais je me tournais et

retournais, sursautant et me tordant de douleur. Fina­

lement, je me levai et, par la fenêtre du bout du cor­

ridor, je vis que le jour pointait.

J’entendis des voitures dehors. Il devait être envi­

ron six heures du matin. J’espérais que quelqu’un

viendrait me faire sortir, mais personne ne se pré­

senta. Un murmure de voix me parvenait du fond de

la salle, mais c’était tout.

A la fin, alors que je pensais ne pas pouvoir suppor­

ter plus longtemps, la porte s’ouvrit et un agent s’ap­

procha de ma cellule.

— Bon ! Venez ! Nous vous emmenons à la rue du

Centre, où vous serez mise en accusation.

Il me conduisit le long des corridors et, par une

porte de derrière, vers un camion vert. Vinnie mon­

tait justement à l’arrière. Je lui criai :

— Vinnie ! Tu vas bien ?

Le flic m’interrompit :

— Taisez-vous ! Les prisonniers ne sont pas auto­

risés à se parler.

Puis il me fit entrer dans le véhicule par le côté.

J’étais très loin de Vinnie. La porte claqua et nous

partîmes. Au quartier général, nous entrâmes dans

une sorte d’impasse, le camion s’arrêta et l’agent ouvrit

les portières.

J’observai Vinnie et les autres prisonniers descen­

dant et disparaissant bientôt. Un agent me conduisit

dans le bâtiment principal, où l’on me photographia.

Puis nous montâmes quatre étages en ascenseur, tra­

versâmes une salle, puis une porte derrière laquelle

se trouvaient encore des cellules. De nouveau, on

m’en ouvrit une, on me poussa à l’intérieur et on la

ferma à clé.

Je n’eus pas à rester là très longtemps, mais suffi­

samment pour être vraiment malade. Je me mis à

104

vomir terriblement. Personne ne vint nettoyer, mais

j’étais si mal que cela m’était égal. Au moment où je

me traînais vers le lit, un autre flic vint me chercher

pour me conduire en bas dans une vaste cellule. Dès

que je la vis, je reconnus *V enclos à bestiaux* dont

j’avais si souvent entendu parler. C’est là que l’on

garde toutes les filles qui doivent être jugées. Cette

pièce se trouve derrière une salle de tribunal et c’est

là qu’on attend d’être appelée devant le juge.

Quand je dus comparaître, je me sentais si mal que

je me rendis à peine compte de ce qui se passait.

Beaucoup de gens parlaient, mais cela n’avait aucun

sens pour moi. Tout ce que je désirais, c’était sortir

de là.

Durant l’après-midi, je fus emmenée avec un groupe

de filles à la maison de détention pour femmes. Quel

endroit ! Nous défilâmes une à une par un portail à

l’appel de notre nom. Puis, nous passâmes dans une

autre salle pour y prendre une douche et être-exa­

minées par une très gentille doctoresse. Elle vit com­

bien je souffrais, s’excusa de me faire mal et me dit :

— Je regrette beaucoup, mais je suis obligée de

vous examiner à fond. Vous vous droguez, n’est-ce

pas ?

— Oui.

— Attendez quelques minutes encore et je vous

ferai une injection de méthadone. Cela vous aidera

à vous remettre.

— Ce n’est pas possible, pensai-je. Je suis ici pri­

sonnière, j’ai fait du mal. Je mérite réellement un

châtiment, et voilà que je rencontre une aimable doc­

toresse prête à me donner quelque chose pour que je

me sente mieux ! La vie n’est pas si mauvaise, après

tout.

— Je vous en suis bien reconnaissante ! lui dis-je,

et je me cramponnai jusqu’à ce qu’elle eût terminé

son examen.

Elle écrivit quelques notes sur un bloc, puis rem­

105

plit une seringue d’une solution qu’elle prit dans une

armoire et revint vers moi. Je tendis mon bras comme

pour une injection intraveineuse. Elle rit.

— Je regrette, mais on injecte ceci à un autre

endroit. Tournez-vous, s’il vous plaît.

Je fis ce qu’elle me demandait et sentis l’aiguille

au bas de mon dos. Quelques minutes plus tard, j’étais

déjà mieux.

— Tenez, dit la doctoresse, voici des vêtements,

enfilez-les et asseyez-vous là-bas jusqu’à ce que j’aie

examiné encore quelques filles, après quoi vous par­

tirez toutes ensemble vous reposer un peu.

Je m’habillai et attendis sur un banc que mes com­

pagnes fussent prêtes à leur tour. Nous traversâmes

la salle et l’on nous conduisit au deuxième étage. Nous

eûmes à franchir plusieurs portes fermées à clé, que

la directrice ouvrit et referma chaque fois, jusqu’à

une longue lignée dé cellules. On me fit passer dans

un box vide ; une autre fille me suivit. La porte se

referma et fut verrouillée.

— Je m’appelle Bessie. Et toi ?

— Carmen.

Nous regardâmes prudemment autour de nous. Je

remarquai que c’était bien mieux qu’au poste de

police ; nous avions des couchettes et des toilettes.

Nous nous observions avec circonspection, puis Bessie

parla de nouveau :

— Pourquoi as-tu été arrêtée ?

— Pour cambriolage, possession d’instruments à

drogue, et... je ne sais plus ! Et toi ?

— Pour chèques sans provision. C’est la troisième

fois ! dit Bessie, résignée.

Assises sur la couchette du bas, nous parlâmes de

nos familles, de nos amis, et d’autres choses encore.

Je demandai à Bessie si elle avait quelque idée de ce

qui m’attendait. Elle me répondit :

— Ils vont probablement te faire passer en tribu­

106

nal dans quelques jours. Et alors, ou bien ils te con­

damneront, ou bien ils te libéreront.

*Ils te condamneront !* D’abord les menottes, ensuite

ça ! Je savais que je finirais par être déclarée coupa­

ble. Je me voyais portant l’habit rayé noir et blanc

et faisant partie d’une équipe de détenues.

— De combien de temps crois-tu que j’écoperai ?

— Difficile à dire. Peut-être quinze jours, peut-être

trente, peut-être quatre-vingt-dix. Tout dépend du

juge. S’il se lève du mauvais pied ou se dispute avec

sa femme avant le déjeuner, il t’en donnera pour ton

compte. S’il est de bonne humeur, il pourra te relâ­

cher. C’est une question de chance.

J’étais épuisée et découragée. Grimpant sur la cou­

chette supérieure, je m’étendis et m’endormis pres­

que immédiatement. Un cri me réveilla. Oubliant que

j’étais en haut, je sautai du lit au risque de me rompre

la nuque, mais je réussis à me retourner et à atterrir

sur mes pieds. Bessie était devant la porte de la cel­

lule et observait ce qui provoquait le tumulte. De la

fumée épaisse sortait de l’une des cellules. J’étais en­

core tout endormie ; ma première pensée fut de m’en­

fuir, mais je me rappelai que c’était impossible ; aussi

restai-je près de ma compagne, regardant les gar­

diennes occupées à éteindre le feu. L’une d’elles ouvrit

le box et en sortit une fille qui étouffait et criait.

Je demandai à Bessie :

— Qu’est-ce qui se passe ?

— Cette fille est vraiment malade. A son arrivée,

elle pouvait à peine marcher. Depuis qu’elle est ici,

elle se plaint et hurle qu’on ne lui donne pas assez de

méthadone. Pauvre gosse ! Elle prétend qu’elle va

mourir. Je suppose qu’elle a surtout peur de faire

l’expérience du poulet froid. Très peu des filles qui

viennent ici ont déjà passé par là. Il se pourrait qu’elle

ait mis le feu à son matelas pour attirer l’attention et

tâcher d’obtenir une piqûre supplémentaire de métha­

done.

107

Les deux surveillantes emmenaient la jeune fille.

J’interrogeai encore Bessie :

— Où vont-elles la conduire ? Au secret ?

— A l’hôpital, pour un traitement intensif.

Le lendemain, je me sentais beaucoup mieux. On

me donnait régulièrement de la méthadone et c’était

bien plus facile d’avaler cette pilule que d’avoir une

injection. Et puis, cela agissait aussi bien. J’étais sou­

lagée de ne pas avoir à passer par le poulet froid.

Le jour suivant, je fus jugée. L’acte d’accusation était

impressionnant, tellement que j’estimai avoir vraiment

beaucoup de chance de m’en sortir avec quatre-vingt-

dix jours.

Je fus autorisée à rester à la Maison de D. au lieu

d’aller à Bedford Village. J’avais entendu dire que

Bedford Village était beaucoup mieux, mais je m’habi­

tuais si bien à l’endroit où j’étais que je me sentais

heureuse de ne pas avoir à changer encore.

Chaque jour, je jurais que je ne toucherais jamais

plus à la drogue, et chaque jour, je me sentais mieux.

Je décidai de quitter Vinnie et même, peut-être, de

retourner à Jersey pour vivre avec mes parents et

prendre un emploi régulier de secrétaire ou d’esthéti­

cienne.

Mon séjour dans la maison ne fut pas trop mauvais.

Le côté le plus désagréable de l'emprisonnement est

surtout le fait de n’avoir plus aucun privilège. Il n’y

a pas grand-chose à faire et les jours se traînent si

lentement ! Chacun d’eux semble en durer trois.

J’avais entendu dire que des filles étaient mises au

cachot et que quelques-unes étaient battues, mais je

ne vis jamais rien de ce genre. Nous avions des cor­

vées de nettoyage et des cours de couture et de céra­

mique. Dans une grande salle, nous pouvions passer

des disques et nous asseoir pour bavarder. Mais se

trouver dans un endroit avec des gens que l’on pré­

férerait ne pas connaître et faire des choses que l’on

n’a pas envie de faire, ce n’était certes pas ce que

108

j’appelais du bon temps. Bien des filles ne venaient

pas au salon.

Tant bien que mal, les quatre-vingt-dix jours s’écou­

lèrent cependant, puis on me dit que j’avais l’autori­

sation de sortir le lendemain et, cette nuit-là, je dormis

à peine. Je me levai avant la cloche du déjeuner, qui

sonnait à six heures. J’étais tellement excitée que je

ne pus manger.

A dix heures, enfin, la directrice vint me chercher

dans ma cellule. Nous descendîmes en ascenseur —

c’était la première fois que je l’utilisais — et elle enre­

gistra ma sortie. Une autre personne responsable me

fit passer par la dernière porte fermée à clé. Quand

elle l’ouvrit, je respirai profondément. J’étais libre !

Alors que je sortais et aspirais l’air frais, j’entendis

la directrice dire en raillant :

— A bientôt !

Je me retournai brusquement, n’en croyant pas mes

oreilles, et lui répondis avec assurance :

— Vous ne me reverrez jamais !

Ces quatre-vingt-dix jours m’avaient guérie de la

drogue et je n’étais pas prête à recommencer.

La responsable me fit un petit salut et sourit. Elle

avait raison de sourire, je le découvris plus tard. Qua­

tre-vingts fois sur cent, on revenait.

109

CHAPITRE VIII

En arrivant dans le quartier, je découvris que Vin-

nie avait aussi été condamné à quatre-vingt-dix jours.

Je le cherchai dans les environs pour lui dire que j’en

avais fini avec la drogue, que j’en étais libérée et que

je ne désirais pas recommencer. J’allais me procurer

du travail, peut-être que lui aussi retrouverait un em­

ploi et nous commencerions une vie nouvelle.

Je l’aperçus enfin au coin de la rue, criai : « Vin-

nie ! », courus vers lui et l’entourai de mes bras.

— Bonjour, chérie ! Ça n’a pas été drôle, n’est-ce

pas ?

Et il se mit à se gratter le nez. Je reculai et le regar­

dai attentivement. Ses yeux étaient vitreux et son nez

se contractait nerveusement. Il était drogué !

— Oh ! Vinnie, lui dis-je en pleurant. Est-ce pos­

sible que tu aies déjà repris de la poudre ? J’avais

tellement de projets pour nous deux...

Il m’interrompit :

— C’est vrai, ma chère. Mais cela fait tant de bien !

Je peux t’en donner tout de suite. Viens !

— Attends, Vinnie, attends ! Je n’ai pas l’intention

de recommencer. J’en ai assez. Je veux marcher droit !

J’espérais que tu... mais voilà c’est trop tard mainte­

nant. Tant pis !

110

— Allons, viens ! Ne parle pas comme ça ! N’es-tu

pas contente de revoir ton vieux mari ?

Il s’approcha pour m’embrasser.

— Va-t’en, sale drogué ! Ne me touche pas. Je ne

veux plus d’héroïne, ni avoir affaire avec ceux qui en

prennent.

Il fit encore un geste vers moi, mais je le frappai

de toutes mes forces au visage. Puis je reculai, atten­

dant qu’il me rende mon soufflet. Il se borna à porter

la main à sa joue, me sourit à sa manière idiote et

répéta :

— Ah ! comme je me sens bien !

Au-dedans de moi, l’enfer faisait rage. Je savais que

je devais m’éloigner, mais je savais aussi ce que Vin-

nie ressentait et je l’enviais. Après une privation de

trois mois, cette première dose était vraiment une mer­

veille. On me l’avait dit souvent et je sentis le besoin

renaître en moi. Je partis, puis me retournai et regar­

dai encore Vinnie.

Il me tendit la main et sourit. Inopinément, son

stupide sourire de coin fit sauter jusqu’au ciel mes

bonnes intentions. Je mis ma main dans la sienne et

lui dis :

— Allons-y !

Nous n’étions pas bien loin quand nous croisâmes

Fred et Jerry, deux accrochés. Jerry dit :

— Cela fait plaisir de vous savoir de retour. Nous

sommes en route pour aller nous piquer. Nous avons

quelques sachets en réserve, venez avec nous !

Les toxicomanes sont généralement sadiques. Cha­

cun cherche à entraîner les autres dans son enfer

particulier. Aussi n’est-ce jamais un problème pour

un amateur sortant de prison de trouver une dose

d’héroïne. Selon la loi de la jungle, la première dose

est gratuite. Vous payez les autres — et à quel prix

exorbitant !

Je laissai Vinnie au coin de la rue et les suivis. A

111

mon retour, il était toujours à la même place, souriant

et dodelinant de la tête. Il suggéra :

— Viens ! Allons à l’appartement.

— Comment as-tu pu le garder ? C’est toujours le

même dépotoir ?

— Oui ! Ma mère a payé le loyer. Son frère y a

habité un mois environ. Il a déménagé ce matin.

Quand Vinnie eut ouvert la porte, j’entrai et regar­

dai autour de moi avec curiosité. Trois mois, c’est

long. Le taudis que j’avais connu n’existait plus. L’ap­

partement étincelait de propreté. Les murs avaient été

repeints, les planchers récurés et cirés. J’interrogeai

Vinnie :

— Qu’est-ce qui s’est passé ? Je ne me souviens

pas de *ça /*

— Mon oncle est maniaque, expliqua Vinnie, em­

barrassé. Je pense que c’est lui qui a peint et net­

toyé.

C’était agréable de pouvoir se détendre dans ce logis

net et attrayant au lieu de se retrouver dans le désor­

dre et la saleté d’antan. Nous passâmes l’après-midi

là, nous racontant nos expériences de prison. Quand la

nuit vint, je sortis — nous étions tous deux sans le

sou.

Les affaires marchèrent mieux que trois mois aupa­

ravant. Je me demandai si le fait d’être propre, d’avoir

les cheveux et les vêtements en ordre, en était cause.

Il y avait beaucoup de nouvelles filles dans le quartier,

des adolescentes. Plusieurs ne paraissaient pas avoir

plus de quatorze ou quinze ans. Mes anciens clients

semblaient les rechercher pour leur jeunesse.

Debout au coin de la rue, j’observais ces gamines.

Elles étaient harponnées, et la plupart d’entre elles

très gravement. Seraient-elles intoxiquées jusqu’à la

fin de leur vie ? me demandais-je. Je n’étais guère

plus âgée qu’elles, quatre ans plus tôt, quand j’avais

commencé à faire le trottoir ; et j’étais de nouveau là,

après avoir été libérée des stupéfiants pendant trois

112

mois, redevenue esclave de la prostitution pour avoir

de quoi entretenir mon habitude.

Je priai silencieusement :

— Oh Dieu ! Est-ce que c’est cela, la vie ? Rien

qu’un carrousel vicieux ? Sûrement, il doit y avoir

quelque part autre chose pour moi et pour ces gosses !

Une voix interrompit le cours de mes pensées :

— Hé, toi ! va-t’en d’ici ! C’est mon coin.

Je me ressaisis :

— Pardon ? C’est à moi que tu parles ?

— Bien sûr que c’est à toi !

La fille qui m’interpellait était l’une des adoles­

centes, une grande et jolie blonde.

— Quitte ma place et va faire ton commerce ail­

leurs !

— Gamine ! lui répliquai-je.. Je suis ici depuis

longtemps, et personne n’a de droits permanents sur

un endroit quelconque.

La fille ironisa :

— Les temps changent. Tu n’as pas été ici derniè­

rement.

Elle s’approcha de moi jusqu’à une distance de vingt

centimètres.

— Maintenant, décampe, clocharde !

Je ne voulais accepter aucun ordre de cette effron­

tée. Hors de moi, je lui criai :

— Essaie de me toucher !

Elle leva la main. Je cherchai à parer le coup, mais

ne fus pas assez leste. Une vive douleur me brûla le

visage. Elle m’avait tailladé la joue. Je trébuchai et

m’écrasai contre le mur, et alors, je vis une lame de

rasoir dans sa main. Mes doigts palpèrent la balafre.

Le sang et la souffrance m’aveuglaient.

La fille me regarda, le bras dressé, prête à recom­

mencer. Malgré la douleur, je me lançai contre elle,

folle furieuse. Mon attaque la surprit Elle tomba ; lui

arrachant la lame, je me mis à mon tour à la taillader

atrocement. Elle essayait de se protéger la figure,

113

mais je hachais ses doigts, qu’elle retira. Tout en moi

visait à mutiler la fille. Il me semblait que, si je

pouvais la tuer, tout s’arrangerait pour moi. Je conti­

nuai à la déchiqueter, inconsciente de ses cris et de

ceux des passants rassemblés.

A la fin, une main ferme me saisit l’épaule. La rage

céda assez pour que j’entende une voix criant :

— Carmen, Carmen ! Arrête ! Tu vas la tuer !

C’était Ed, l’un de mes clients. Je répondis sauva­

gement, alors qu’il me redressait sur mes pieds :

— Mais c’est ce que je veux. Regarde ! Regarde ce

qu’elle m’a fait.

Il y avait du sang partout. La coupure de mon visage

coulait encore et mes vêtements en étaient trempés.

Une flaque rouge s’étalait sur le trottoir : son sang

mêlé au mien.

On entendit le beuglement lointain d’une sirène.

— Allons, Carmen, vite, partons d’ici ! me dit Ed,

qui me traîna après lui à travers la foule.

Alors que je me frayais un passage entre les gens,

on me tapa sur l’épaule et quelqu’un me cria :

— Bon travail, Carmen ! Elle ne valait rien, cette

fille. Elle l’a voulu !

J’étais encore en colère. Je voulais la tuer. Il était

évident que je n’étais pas la seule à qui elle avait causé

des ennuis. J’avais l’approbation de la foule. C’était

un sentiment réconfortant. Si je la tuais, me couronne­

raient-ils ? J’essayai de me libérer, mais Ed me tenait

fermement. Il me poussa dans sa voiture à l’instant où

trois autos de police, phares allumés et sirènes hur­

lantes, freinèrent au coin de la rue.

Ed me dit en démarrant :

— Il faut que je te conduise à l’hôpital avant que

tu te saignes complètement. Tiens, dit-il en me tendant

son mouchoir, essaie d’arrêter ce sang.

J’épongeai la coupure, mais sans succès. Elle conti­

nuait à couler.

En arrivant à l’hôpital, je me sentais très faible.

114

Nous entrâmes par la porte des urgences. Un infirmier

aida Ed à me sortir de la voiture et à me conduire

dans la salle des premiers soins. Une infirmière me

jeta un coup d’œil et courut chercher un médecin.

Celui-ci, tout en recousant ma joue, me dit :

— Eh bien, vous avez de la chance de ne pas avoir

été coupée cinq centimètres plus bas ! Vous auriez été

décapitée !

Une autre infirmière entrebâilla la porte'et dit au

médecin :

— Deux agents de police veulent parler à la jeune

fille quand vous aurez terminé.

Lorsque, soutenue par une assistante, j’entrai dans

l’antichambre, un des agents me demanda :

— Que vous est-il arrivé ? Un chien vous a mor­

due ?

Je lui lançai sèchement :

— Très drôle, ce que vous dites là !

— Mais, sérieusement, que vous est-il arrivé ?

Je leur racontai tout ce qui s’était passé, sauf la

raison pour laquelle je me trouvais au coin de la rue.

Je n’avais aucun désir de retourner à ce trou infernal.

Les agents prirent note de tout ce que je leur avais

dit. L’un d’eux m’interrogea :

— Quel est le nom de la fille en question ?

— Je ne le sais même pas.

— Allons, maintenant.

Une infirmière l’interrompit :

— L’ambulance amène une autre fille qui a été

aussi tailladée.

L’un des hommes la suivit, tandis que le second et

moi-même restions assis, regardant le mur en face de

nous. Il ne dit pas grand-chose, et moi, j’avais trop

mal pour parler. A la fin, le premier agent revint, se

grattant le menton. Il me fit un signe de tête :

— Il semble que vous étiez furieuses l’une et l’au­

tre, hein ?

— Vous le dites. J’étais folle de rage ! Ne le senez-

115

vous pas vous-même si quelqu’un vous sautait dessus

sans raison ?

Il dit pensivement :

— Oui, j’imagine. Cette autre gosse — elle s’appelle

Lynn Wilson — est très mal en point. Le médecin est

en train de lui recoudre tout le visage.

Il continua :

— Pourtant, vous avez de la chance. Elle n’a pas

l’intention de porter plainte contre vous. Vous pouvez

partir.

Ed, qui m’avait attendue, me ramena chez moi.

Vinnie était là, désirant connaître tous les détails du

combat. Mais je l’arrêtai. La douleur était insupporta­

ble et j’avais grand besoin d’héroïne. Grâce au ciel,

il avait eu le bon sens de s’en procurer pendant que

j’étais à l’hôpital. Après la piqûre, la souffrance

s’apaisa et je lui racontai tout.

Le lendemain soir, j’étais de nouveau au coin de la

rue. Je cherchais Lynn. Si elle me provoquait encore,

je pouvais me défendre. Vinnie m’avait donné un de

ses poignards. Il m’avait conseillé de le garder dans

ma botte et avait ajouté :

— Si tu dois l’employer, il faut le faire vite !

Je glissai le couteau ouvert dans ma chaussure. Si

j’en avais un urgent besoin, il fallait que je sois prête.

Pourtant, Lynn ne parut pas cette nuit-là et le poi­

gnard resta dans ma botte jusqu’au matin.

Peu après, cependant, il me fut utile. Un client

m’emmena à Hunts Point. Quand il parqua la voi­

ture, je tendis la main pour recevoir mon argent.

— Je ne paie rien ! grogna-t-il en me saisissant.

Je m’agrippai à la poignée de la porte et réussis à

l’ouvrir ; de ma main libre, je pris le poignard.

L’homme me tenait par le pan de ma veste, mais dès

qu’il vit le couteau sortir de ma chaussure, il me lâcha.

Je sautai de la voiture et m’enfuis en courant.

J’étais enthousiasmée de ma victoire. Enfin, on

avait peur de moi ! Lynn certainement, et maintenant

116

ce type n’avait pas attendu son reste. Si je pouvais

terroriser les flics et Vinnie, pensais-je sournoisement,

je réussirais vraiment !

Le pansement sur mon visage ne semblait pas faire

beaucoup de tort à mes affaires. En découvrant que

j’étais sortie de prison, certains de mes anciens clients

revinrent, et j’en fis de nouveaux. Depuis ma libéra­

tion,, j’avais essayé de rester propre et soignée et cela

paraissait accomplir des miracles. Ça ne dura pas

longtemps.

Tandis que les semaines se changeaient lentement

en mois, je me sentais de nouveau de plus en plus

dépendante de la drogue. Certains jours, j’étais si mal

que je souhaitais être arrêtée, ou même tuée. La mort

paraissait être le seul moyen d’en finir. Il me fallait

des doses massives pour n’obtenir qu’un très faible

effet. • |V|

Un soir, alors que j’allais chez mon distributeur, une

fille me dit qu’il avait été arrêté. Je me rendis chez

une vendeuse que je connaissais dans la 169e rue,

pour apprendre là qu’elle était aussi en prison. C’était

décourageant, mais je décidai d’essayer encore à un

autre endroit. Le type était en train de purger une

peine. C’était presque plus que je ne pouvais suppor­

ter.

Mon esprit était las, mon corps réclamait à grands

cris sa piqûre. Que devais-je faire ? Découragée, je

regardais autour de moi. Peut-être qu’un agent vien­

drait me cueillir, et ce serait la solution ! Mais il n’y

avait pas d’agent dans les parages. Je savais que je

ne pouvais pas continuer ainsi, mais je ne connaissais

rien ni personne qui pût me venir en aide. Puis, sou­

dain, je pensai à Bud. Me vendrait-il un peu d’héroïne

en souvenir du passé ? Peut-être... C’était mon unique

chance. Je me dirigeai vers Brooklyn.

En route, mes pensées tournoyaient dans ma tête.

Arrivée à l’arrêt près de chez lui, je m’étais à moitié

convaincue que Bud pourrait me reprendre. J’en avais

117

assez d’être la chose de Vinnie, et le souvenir de l’ap­

partement propre et coquet de Bud et du soin qu’il

avait pris de moi me faisait oublier le reste.

En sonnant chez Bud, je passai mes doigts dans ma

chevelure en désordre.

Quand il ouvrit la porte, je m’exclamai :

— Bud ! Comme cela me fait plaisir de te revoir !

Je voulus mettre les bras autour de son cou, mais

il me bloqua avec son corps et me repoussa.

Les lèvres serrées, il réussit à dire :

— Que veux-tu ?

J’hésitai.

— Bud... N’es-tu pas content de me voir... en sou­

venir du temps passé ?

Il ne me laissa pas finir. Il recula, me regarda atten­

tivement, puis sourit d’un méchant sourire.

— En souvenir du temps passé ? Est-ce que tu as

pris la peine de t’examiner dernièrement ? Quel temps

passé ? Tout ce que je vois, c’est une vieille clocharde,

maigre, sale et hagarde, avec une grande balafre à

la figure.

Je tressaillis sous ses sarcasmes, mais j’étais déses­

pérée. Il me fallait à tout prix de la drogue. J’implo­

rai :

— S’il te plaît, Bud. Voici dix dollars. Je t’en sup­

plie, donne-moi deux sachets, sinon je deviens folle.

' Je n’ai pas l’air de grand-chose maintenant, mais

j’étais ton amie, autrefois.

-— Garde ton sale argent et sors d’ici ! Oui, tu as

été mon amie dans le temps, une jeune fille fraîche,

jolie et propre. Il semble impossible que tu en sois

venue là. Va-t’en et ne reviens jamais plus !

Ce fut son dernier mot et il referma la porte. Je

n’osai pas frapper encore une fois. Je me souvenais

du couteau qu’il avait exhibé quand je l’avais quitté,

il y avait si longtemps de cela.

Je descendis péniblement les escaliers, puis j’allai.

prendre le métro. Tout le long du chemin jusqu’au

118

Bronx, les paroles de Bud résonnaient à mes oreilles :

*une jeune fille fraîche, jolie et propre.* Si seulement

les choses avaient tourné autrement ! Si seulement...

Je regardai les marques à mon bras ; machinalement,

je touchai l’abcès douloureux de mon pouce et tâtai

la cicatrice de ma joue. Bud avait raison !

Je ne savais où aller et je n’avais rien devant moi,

sinon la perspective d’être arrêtée par la police, ou

peut-être assassinée, ou encore une dose exagérée

d’héroïne pour en finir. Y avait-il quelque puissance

plus forte que les stupéfiants ? Une puissance capable

de briser les chaînes de ma passion et de m’en déli­

vrer ?

119

CHAPITRE IX

En fin d’après-midi, j’allais en hâte chez mon dis­

tributeur quand j’entendis une voix m’appelant par

mon nom. Je me retournai et vis une femme mince,

d’âge moyen, sortant d’un magasin. Elle répéta :

— Carmen ! Tu ne me reconnais pas ? Nancy !

Nancy ! Que de temps avait passé depuis la nuit

où elle m’avait enseigné la pratique de la prostitution,

où elle m’avait emmenée chez elle et avait partagé

avec moi sa chambre et ses *instruments /*

Il y avait des années que je ne l’avais revue. C’est

ce qui arrive quand on *travaille* dans la rue. Un jour,

elles sont là ; le lendemain, elles n’y sont plus. On

pense à elles quelque temps, on demande de leurs nou­

velles. Et puis, on est trop occupée à chercher des

clients pour pouvoir se droguer, et quand on est sous

l’effet des stupéfiants, on ne se soucie plus de per­

sonne !

Son apparence me donna un choc — elle avait l’air

si vieille ! — mais je m’efforçai de ne pas le lui mon­

trer.

— Nancy ! Bien sûr que je me souviens de toi !

Où as-tu été ? Tu m’as manqué.

— Oh ! ici et là, répondit-elle avec son gentil sou­

rire. Si on prenait un café ?

120

J’hésitai. J’avais besoin d’héroïne avant de retourner

travailler. Elle me dit, comme j’avais dit moi-même

à Bud :

— En souvenir du bon vieux temps !

— Entendu !

Et nous entrâmes dans un bar.

Lorsque nous eûmes pris place et que l’on nous

eut apporté le café, elle m’interrogea :

— Comment cela va-t-il pour toi ?

Je lui mentis :

— Oh ! bien, très bien ! Et toi ? Qu’as-tu fait jus­

qu’à maintenant ?

— Ce que j’ai fait ?

Nancy sourit de nouveau, mais faiblement.

— Un peu de tout, pas grand-chose de bon. J’ai

été envoyée à la campagne. J’en ai vu de toutes les

couleurs, crois-moi, mais je ne veux pas t’ennuyer

avec ça.

Je sentis qu’elle désirait parler, qu’elle avait un

urgent besoin de raconter. Aussi lui dis-jê :

— M’ennuyer ? Ne sois pas stupide ! Il y a des

années que nous ne nous sommes vues. Dis-moi

tout ce que tu as fait pendant ce temps. Cela doit

être intéressant.

— Eh bien... — elle hésitait encore — ça commence

plutôt mal. J’ai été arrêtée pour prostitution et expé­

diée hors de la ville. Je suis revenue ensuite vers

Gene, et tu sais ce que c’était. Finalement, nous nous

sommes séparés. Puis j’ai été cueillie pour usage de

stupéfiants et, pendant quelque temps, j’ai marché

droit. Je suis même retournée chez ma mère. Mais

j’ai été de nouveau harponnée et maintenant... Eh

bien ! maintenant, j’ai un petit garçon, Tommy, qui

a deux ans. Il est mignon comme tout ! Je ne sais pas

qui est le père et ça m’est égal. J’en ai fini avec la

drogue, je suis en traitement dans une clinique pour

patients externes et... est-ce que tu voudrais... ? Oh

non, peu importe !

121

— Peu importe quoi ?

Nancy ne s’était pas amusée, en effet, elle avait

fait beaucoup de choses. Elle avait un enfant ! Je ne

pouvais pas le croire. La clinique pour patients exter­

nes m’intéressait aussi. Je voulais savoir comment ça

marchait. Je lui dis :

— Continue ! Dis-moi tout. Que veut dire ce *peu*

*importe ?* Quand as-tu lâché la drogue ? Qu’est-ce

que c’est que cette clinique pour les malades vivant

au-dehors. Est-ce que ça vaut la peine ?

Les questions affluaient tandis que l’espoir s’éveil­

lait en moi. Si Nancy pouvait suivre ce traitement,

pourquoi pas moi ?

— Voilà ! dit Nancy prudemment. Il y a un bon

bout de temps que je n’en ai plus pris. Tu en connais

quelque chose, on ne peut jamais être tout à fait sûr.

Mais cette fois, je le désire vraiment. Je dois penser

à Tommy. Si je ne fais pas attention, l’assistance me

l’enlèvera, et ça serait la fin de tout pour moi. Je te

le dis, Carmen, c’est merveilleux d’avoir un enfant !

dit-elle avec enthousiasme.

— Mais ils donnent beaucoup à faire, les gosses,

n’est-ce pas ?

— Oh oui ! Mais ils sont si amusants et ils comp­

tent tellement sur nous. Je n’ai jamais eu quelqu’un

qui m’admire jusqu’ici. Tommy croit que je sais tout !

— J’aimerais beaucoup le voir une fois, dis-je, pas

très sincèrement. Mais parle-moi de la clinique.

— La clinique ? Eh bien ! j’y vais tous les jours.

On me donne de la méthadone et cela m’aide à m’en

tirer. J’espère être tout à fait bien sous peu. Alors je

partirai d’ici avec Tommy. Je chercherai un emploi

et...

Elle se tut.

— Et quoi ?

— Bien sûr, je ne peux rien faire avant d’avoir

terminé mon traitement et je ne peux pas déménager

maintenant. Ce serait compliqué de recommencer

122

dans un autre hôpital. D’autre part, quand nous irons

ailleurs, je ne veux pas que les gens sachent que la

mère de Tommy s’adonnait à la drogue. Dis-moi,

voudrais-tu ?... dit-elle encore une fois.

— C’est la deuxième fois que tu dis ça. Je voudrais

quoi ?xBien sûr que je voudrai, affirmai-je sans réflé­

chir.

— Ça m’ennuie tellement de te le demander ! Habi­

tuellement, maman garde Tommy quand je vais à

l’hôpital. Mais sa sœur est malade et elle a dû se

rendre à Brooklyn aujourd’hui. Resterais-tu vraiment

avec lui pendant que je vais à la consultation ?

Moi, garder un enfant ? L’idée me renversa. Je ne

m’étais jamais approchée d’un bébé de ma vie. Et,

par-dessus le marché, il était grand temps que je me

pique. Nancy remarqua mon désarroi.

— Oh ! laisse tomber ! Je savais que c’était stupide

de te le demander. Seulement, si je ne me présente

pas à l’hôpital, j’aurai des ennuis.

Elle se leva.

— Eh bien, j’ai été heureuse de te revoir, Carmen.

Passe chez moi à l’occasion. J’habite toujours mon vieil

appartement.

Je la retins :

— Attends une minute, attends une minute !

Je ne pouvais pas la laisser partir comme cela après

tout ce qu’elle avait fait pour moi. Je devais être capa­

ble de garder un petit enfant quelques instants ; je

n’étais pas idiote, après tout !

— A quelle heure est ton rendez-vous ?

J’espérais avoir le temps de me piquer avant de

m’organiser.

— Ah ! c’est justement là la difficulté. Je dois être

là-bas dans une demi-heure. Je vais y passer pour

essayer de leur expliquer mon empêchement. Ma

logeuse garde Tommy pour l’instant. Mais elle doit

elle-même sortir.

— D’accord ! lui dis-je. Je garderai Tommy. J’aurai

123

du- plaisir à faire la connaissance de ce petit bon­

homme.

— Oh ! Carmen, mille fois merci ! Je ne peux pas

te dire comme je te suis reconnaissante. Tu n’auras

pas de peine avec lui, je te le promets. D’ailleurs, c’est

l’heure de sa sieste ; tu n’auras qu’à rester assise.

C’était déjà un soulagement ! Ma tête me faisait

mal et mon nez commençait à couler, mais je pensai

que je pourrais bien supporter une heure, si l’enfant

le pouvait. Nous marchâmes rapidement pour prendre

Tommy et monter à l’appartement familier.

Mais il ne me parut pas du tout familier. Nancy —

comme l’oncle de Vinnie — l’avait récuré et peint.

C’était toujours un petit logis, mais il était gai et

propre. Elle avait fait poser un nouveau lino sur le

plancher, il n’y avait donc plus de trous où s’accro­

chaient les talons, et le divan avait été remplacé par

un berceau.

Nancy y glissa adroitement Tommy, lui caressa le

front et se dirigea vers la porte.

— Ce ne sera pas long ! Je serai de retour dans une

demi-heure, tout au plus une heure. Merci... merci

beaucoup !

— Il n’y a pas de quoi ! Va seulement.

Nous nous regardâmes fixement, Tommy et moi.

Puis il me sourit et dit :

— Hé !

Je lui répondis : bonjour ! Je me sentais impuis­

sante. Et si l’enfant me demandait quelque chose ?

Je ne saurais que faire ! Je lui dis fermement :

— Tu as meilleur temps de dormir. Ta maman va

se fâcher si tu ne t’endors pas tout de suite !

Je me sentis bien ridicule. On ne peut pas faire dor­

mir un enfant en lui faisant peur. Mais Tommy obéit

et se coucha ; quelques minutes plus tard, il dormait.

Je me penchai sur le berceau pour l’examiner.

C’était un charmant bébé, avec des cheveux foncés

et bouclés et une fossette à la joue. Il paraissait tout

124

paisible quand, soudain, il se retourna sur ses mains

et ses genoux et se mit à se frapper la tête contre la

paroi du berceau. Il était pourtant profondément en­

dormi.

— Tommy ! lui dis-je doucement, car je ne voulais

pas le réveiller. Arrête ça ! Tu vas te faire sauter la

cervelle.

Presque miraculeusement, il cessa de se donner

des coups à la tête, mais il resta accroupi, en balan­

çant le corps à un rythme régulier. Je fus soulagée

qu’il ne se cogne plus la tête. Au moins, il ne se fai­

sait pas de mal. J’allai vers la fenêtre pour le laisser

tranquille ; peut-être que, inconsciemment, ma pré­

sence le rendait nerveux ?

Alors que je m’agitais et me mouchais, j’entendis

de nouveau des coups. Il recommençait à se frapper la

tête contre son berceau !

Je retournai pour lui parler. Il s’arrêta, mais ne

changea pas de position. Avant la rentrée de Nancy,

je fis plusieurs voyages de la fenêtre au petit lit ;

et chaque fois, je me demandais pourquoi l’enfant

agissait ainsi. Tous les bébés se cognaient-ils la tête

en dormant ? Je me sentais de plus en plus mal et les

coups me donnaient sur les nerfs. Je souhaitais que

Nancy revînt bientôt.

Elle arriva en hâte.

— Je regrette d’avoir tellement tardé. Tout est bien

allé ?

— Oui, j’ai l’impression, répondis-je.

Mais, en enfilant mon manteau, je ne pus résister

au désir de lui demander :

— Pourquoi donne-t-il des coups de tête contre les

barreaux de son lit ?

Le visage de Nancy s’assombrit.

— Il l’a fait de nouveau ? Je croyais que c’était

fini.

J’avais une envie mortelle d’une dose d’héroïne.

Mais je mourais aussi de curiosité ; je voulais savoir

125

pourquoi ce petit était tellement résolu à se heurter

le crâne.

— Est-ce que tous les bébés font ça ? Ou bien est-ce

seulement Tommy ?

Nancy me répondit doucement :

— Tous les bébés de drogués le font. Du moins, la

plupart d’entre eux. J’étais joliment intoxiquée quand

Tommy est né et les docteurs m’ont dit qu’il était

né lui-même drogué. T’étonnes-tu maintenant que je

désire changer et marcher droit ?

Non, je ne m’étonnais pas ! Que des adolescents

soient des accrochés, peut-être, mais un bébé de deux

ans ? Non ! je ne m’étonnais pas du tout que Nancy

désirât être délivrée ! Elle me dit :

— Je ne peux assez te remercier...

Mais je l’interrompis. Il fallait que je parte pour

acheter de l’héroïne, et aussi pour réfléchir.

— Merci à toi !

Je me piquai, puis retournai dans la rue. Je n’eus

guère le temps de penser, sinon après mon retour à

la maison, mais quand on est sous l’influence de la

drogue, ce que l’on pense ne vaut pas grand-chose.

Mon esprit était brouillé. Je me souvins de mes

parents. Ils n’étaient peut-être pas très affectueux,

mais, du moins, mon départ dans la vie n’avait pas

été pareil à celui de Tommy. J’étais devenue une dro­

guée par moi-même, je n’étais pas née comme ça. Ils

n’étaient pas si mauvais, peut-être. Tommy me han­

tait, et cela dura assez longtemps.

Le jour des Actions de grâce arriva. Nous étions,

comme d’habitude ce jour-là, chez la mère de Vinnie.

C’est là aussi que nous fêtions Noël. Ces deux dates

ne signifiaient pas grand-chose pour Vinnie et sa

126

famille. Mais nous allions chez elle, nous droguant

avant de la rejoindre.

Les fêtes et le souvenir de Tommy me firent penser

aux Noëls à la maison. Je savais que je ne pourrais

jamais y amener Vinnie ; père et lui auraient été

capables de se tuer. Mais j’avais envie de revoir les

miens, maman surtout, et je me rappelais nos arbres

de Noël. Nous nous battions peut-être, mais à Noël,

nous avions des cadeaux, des décorations et de la joie.

Les affaires étaient devenues si mauvaises, dernière­

ment, que Vinnie avait organisé une sorte d’escroque­

rie pour soutirer de l’argent à mes clients. Je pense

que la cicatrice de mon visage et ma tension étaient

la cause de mes difficultés.

Une nuit, je remarquai un jeune homme parlant

avec un groupe de filles. Je voulus savoir s’il s’agis­

sait d’un agent de police. Après l’avoir observé un

moment, je conclus qu’il n’en était pas un et décidai

de badiner avec lui. Je passai tout près en lui sou­

riant. A son tour, il me fit un grand sourire et m’of­

frit une brochure. Je lus le titre à haute voix : *Un*

*remède efficace contre V emprise de la drogue.*

— Vous êtes fou ! Il n’y a aucun remède efficace

contre la drogue.

— Avez-vous entendu parler du Teen Challenge ? \*

— Non !

Je devins soupçonneuse. Serait-il tout de même un

flic ?

— Je suis Jack Bingham du Teen Challenge. Nous

proposons quelque chose qui pourrait vous aider. Nous

avons un bureau à Brooklyn et un foyer pour jeunes

filles à Garrison, le Foyer Walter Hoving.

— Est-ce que j’ai l’air d’une adolescente ?

— Pas tout à fait, c’est difficile à dire ! Mais la

moyenne d’âge de nos filles est de vingt-cinq ans.

Nous avons commencé ce travail parmi les gangs

d’adolescents et nous avons simplement conservé

\* Défi aux adolescents.

127

l’appellation. N’avez-vous jamais pensé à donner votre

vie à Christ, lui demandant de la transformer ?

Je le regardai fixement ; il parlait comme Cathy,

Cathy d’autrefois, il y avait si longtemps de cela.

Peut-être était-il sincère ? Peut-être serait-ce mieux

que je le sois aussi avec lui ?

— Oui ! Il y a quatre ans environ. Une amie m’a

intéressée en me parlant du Christ, mais depuis lors...

j’ai commencé avec la drogue et je n’ai plus pensé à

tout ça. Mais lorsque Cathy m’a parlé du Christ et

qu’elle a prié avec moi, cela m’a aidée sur le moment.

Pensez-vous vraiment que cela pourrait m’aider en­

core ?

Le pasteur me dit :

— Donnez au Christ une occasion de le faire ! Il

désire changer réellement votre vie. Il peut vous en

donner la force.

J’avais envie d’en entendre davantage, mais Vinnie

me faisait de grands signes de lui amener le client

pour qu’il puisse le dévaliser. Je ne pouvais pas tolé­

rer qu’il fasse cela à un pasteur. Je décidai de l’en

avertir ouvertement.

— Vous m’excuserez, monsieur, mais mon ami, là-

bas au bout de la rue, croit que vous êtes un client

et il vous attend pour vous frapper sur la tête. Il

vaut mieux que j’aille lui dire qui vous êtes.

Le pasteur tressaillit, mais son visage s’épanouit

bientôt d’un large sourire.

— Eh bien, merci. Merci bien ! C’est très gentil de

votre part. Si jamais vous avez besoin de nous, notre

adresse se trouve au verso de la brochure. Ça m’a fait

plaisir de vous parler. Nous nous souviendrons de vous

dans nos prières.

Quand j’arrivai vers lui, Vinnie était furieux.

— Pourquoi n’as-tu pas amené ce type ici ?

— C’était un pasteur !

— Oh, oh ! Ce fut tout ce que Vinnie put dire.

Nous restâmes là quelques minutes. Vinnie regar­

128

dait le haut de la rue, puis le bas, partout sauf moi.

Soudain, il dit :

— Vite ! Cache-toi là-derrière.

Je disparus dans une allée proche et j’observai. Je

ne pouvais apercevoir qu’une vieille personne chemi­

nant dans notre direction. Vinnie m’expliqua :

— Quand elle passera devant nous, j’attraperai le

sac à main qui se balance à son bras. Toi, fiche le

camp, je te retrouverai à la maison, après le coup.

Et puis, nous nous piquerons.

Vinnie se rapprocha de moi et nous étions tous deux

plaqués contre le mur quand la vieille dame arriva.

Il fit un saut et lui arracha le sac. Elle le tenait fer­

mement, et cela la fit pirouetter. Le sac tomba ;

Vinnie s’en saisit comme un joueur de football qui

va marquer son but.

La dame s’affala sur le trottoir avec un bruit sourd.

Je m’éloignais, craignant qu’elle n’appelât la police,

quand quelque chose m’incita à retourner sur mes pas.

Elle était sans connaissance. Un mince filet de sang

coulait sur ses lèvres. Ses yeux aveugles étaient fixes.

Je savais que j’aurais dû partir rapidement. Mais elle

paraissait tellement abandonnée que je restai. Cela

n’avait d’ailleurs1 pas beaucoup d’importance, parce

que, très vite, une foule s’assembla autour de son corps

sans vie. Finalement, quelqu’un appela la police.

Quelque chose chez cette femme m’attirait et je ne

pouvais en détacher mon regard. C’était, sans doute,

la grand-maman de quelqu’un. Ses cheveux étaient

gris, son visage ridé, elle était assez coipulente. Je

n’avais jamais connu de grand-mère, mais... je pou­

vais m’imaginer maman lui ressemblant, un jour.

Je me maudis intérieurement. Son argent devait

payer ma drogue. Vivrait-elle ? Et si elle vivait ?

Je me frayai un chemin à travers la foule au mo­

ment où un agent y pénétrait. Quelle vie je menais !

J’aurais dévalisé ma propre mère !

Quand j’arrivai à l’appartement, Vinnie était là ;

129

il avait rapporté de l’héroïne. J’en avais un urgent

besoin. Cette affaire m’avait secouée.

Mes pensées continuaient à se diriger vers maman.

Noël était proche et j’imagine que tout le monde

pense aux siens à cette époque. Je ne désirais pas

aller chez la mère de Vinnie ; ce n’était pas vraiment

Noël chez elle. Je ne pouvais oublier ni Tommy, ni

la vieille dame. J’avais un besoin désespéré de ma

mère, même si elle n’était pas parfaite.

J’avais des doutes quant à mon père, mais j’étais à

peu près certaine que maman m’accueillerait pour

Noël, ou à n’importe quel autre moment, d’ailleurs.

Un jour, je pris le téléphone et composai le numéro

de chez nous. Il sonna trois fois, et j’allais renoncer

quand une voix connue répondit :

— Allô !

— Maman, c’est Carmen !

J’attendis. Il me sembla qu’un siècle s’écoulait

avant de l’entendre de nouveau.

— Carmen !

Il y eut encore une longue pause, puis la voix de

maman vint jusqu’à moi, claire et forte.

— Oh ! chérie. Où es-tu ? Nous t’avons attendue !

Comment vas-tu ?

— Je vais bien, très bien ! dis-je, tandis que les

larmes ruisselaient sur mes joues. Et toi ?

— Eh bien, en ce moment, ton père est en prison...

— En prison ?

Je ne pouvais le croire et commençais à regretter

d’avoir téléphoné. Si elle allait de nouveau se plain­

dre...

— En réalité, ce n’est pas trop grave, je crois. Il

roulait et ne s’est pas arrêté aux feux, on l’a pris sur

le fait. Cela va vraiment mieux pour la boisson, mais

quant aux fêtes... La voix de maman s’éteignit.

130

Père en prison ! C’était quelque chose d’inattendu.

J’avais envie de rire, mais je savais que cela n’aide­

rait pas ma mère.

— Oui, je comprends, lui dis-je ; j’avais pensé que

je pourrais peut-être passer Noël avec vous ?

— Noël ? Ah I c’est bien, très bien. Je ne sais pas

exactement quand ton père sortira, mais je suis sûre

qu’il sera à la maison à ce moment. Tu sais que c’est

lui qui achète toujours le sapin et le reste...

Papa au clou, maman toujours aussi incertaine !

Ça, c’était évidemment la maison. Ce ne serait pas

le plus joyeux des Noëls !

— Bien, entendu ! J’arriverai dans l’après-midi. Et

je raccrochai.

Je passai la veille de Noël dans la rue. Mes affaires

ne marchaient guère et les quelques clients que je

cueillis rentraient chez eux ivres d’avoir fait la fête

dans leur bureau. A l’appartement, Vinnie se montra

sentimental. Il venait d’ouvrir une bouteille de vin.

— Pour fêter Noël ! m’expliqua-t-il.

Mais le vin et l’héroïne s’associent mal ; aussi pas-

sa-t-il la plus grande partie de la nuit à vomir.

Je m’éveillai de bonne heure, le matin de Noël.

Vinnie dormait encore. Je regardai autour de moi le

triste logement : pas d’arbre, pas de cadeaux, abso­

lument rien ! Je m’habillai sans bruit et me glissai

dehors.

Mon moral remonta pendant le voyage à New Jersey.

Je chantais tout bas en passant les derniers blocs

avant la maison : *Je serai chez nous à Noël.* L’amour

et l’affection manqueraient peut-être, mais papa et

maman auraient un sapin, des cadeaux dessous, et,

pour le repas, une dinde farcie.

Devant la maison, j’hésitai à ouvrir la porte. Fallait-

il sonner ? Après tout, j’étais presque une étrangère.

Je sonnai et, immédiatement, maman répondit. J ou­

vris mes bras tout grands en criant : *Joyeux Noël,*

131

*maman !* et la serrai contre moi dans une chaude

étreinte.

Elle m’embrassa à son tour et recula un peu pour me

regarder longuement.

— Entre, entre vite ! Nous n’allons pas rester sur

le seuil de la porte toute la journée.

Nous pénétrâmes dans la salle de séjour, où se trou­

vait l’arbre. Il était à moitié garni. Papa n’était pas

dans les parages. J’étais déçue, mais je tâchai de ne

pas le laisser voir. Je mis mon manteau dans l’ar­

moire du corridor et rejoignis maman, qui regardait

l’arbre, un peu découragée.

Résolue à avoir une belle journée, malgré le sapin,

je dis gaiement :

— Eh bien ! Est-ce que je termine la décoration ?

Maman répondit :

— Tu ne peux pas ! Il faut attendre que papa

revienne. La plupart des ampoules étaient mauvaises.

Il est allé voir s’il trouvait un magasin ouvert. Il

n’est rentré qu’hier et nous n’avons pas eu beaucoup

de temps. Je vais retourner à la cuisine.

Je la suivis ; le dîner était à peu près aussi avancé

que le sapin. Je me dis : Tu es arrivée trop tôt ! Que

puis-je faire pour me rendre utile ?

Maman paraissait désespérée et regardait le chaos

autour d’elle. Je commençais à m’énerver, mais rava­

lai une méchanceté et nouai un tablier.

— Est-ce que je dois m’occuper de la farce ou peler

les pommes de terre ?

— Occupe-toi de la dinde, je pense. Il vaut mieux

la mettre au four à temps.

Père rentra au moment où nous glissions la volaille

dans le four. Maman avait mis un peu d’ordre et les

choses se faisaient bon train. Je ne savais pas si je

devais embrasser père ou non. J’avais encore peur de

lui ; j’avais même apporté mon couteau, pour le cas

où il aurait commencé une bagarre. Mais il avait bien

changé. Il avait vieilli, certes, et ses manières étaient

132

différentes ; il paraissait plus calme, plus abordable.

— Salut, Carmen ! me dit-il en me tapotant mala­

droitement l’épaule.

Apparemment, pas plus que moi, il ne savait que

dire ou que faire. J’avais la gorge serrée, mais j’ava­

lai et lui dis :

— Tu veux que je t’aide à finir l’arbre ?

— Ce serait gentil, très gentil ! J’ai commencé

tard, tu sais. Je pense que ta mère t’a dit ?

— Oui, en effet ! Je suis désolée. Mais à deux...

Et nous nous mîmes au travail. Une fois garni, le

sapin était très beau. Nous reculâmes pour admirer

notre œuvre, puis père alla vers l’armoire et en retira

quelques paquets.

Malheur ! J’avais tout à fait oublié de leur apporter

quelque chose ! Que faire ? Mon désir d’être gaie dis­

parut rapidement. Il fallait que je me pique, et main­

tenant mon stupide oubli n’arrangeait pas les affaires.

Pourrais-je m’échapper pour acheter quelques ca­

deaux ? Peut-être maman connaissait-elle un méde­

cin ou un pharmacien qui me glisserait une dose de

méthadone pour me tirer d’affaire ? Je décidai qu’il

valait la peine d’essayer. Je me dirigeai vers la cui­

sine et demandai à maman :

— Quand dînons-nous ?

— Oh ! dans trois heures environ. Pourquoi ne

vas-tu pas t’asseoir auprès de papa pendant que je

prépare ici ?

— Je pensais que je pourrais aller en ville pour

acheter une ou deux choses. Tu ne connais pas, dans

les parages, un docteur qui pourrait me faire une

ordonnance ?

— Une ordonnance ? Pour quoi faire ? Qu’est-ce

qui t’arrive ?

— Oh ! c’est pour un sédatif, dis-je faiblement. Mes

nerfs m’ont joué des tours dernièrement. Mon médecin

me donne quelque chose qui s’appelle méthadone.

— Méthadone ? Non ! je ne connais personne.

133

Elle me regarda d’une façon bizarre, comme si elle

allait en dire davantage, puis se détourna. Devinait-

elle ?

Je commençais à avoir mal au cœur et je savais que

je ne tiendrais jamais trois heures, pas même une,

sans une drogue quelconque. Je me souvins tout à

coup que Fred m’avait parlé d’un médecin, à Newark,

qui donnait une ordonnance, sans poser de questions,

pour quinze dollars.

— Hé, j’y pense ! Il y a un médecin à Newark, je

sais. Ce n’est pas loin. Peut-être que père m’y con­

duirait ?

Elle ne répondit pas ; aussi entrai-je dans la salle

de séjour et posai-je la question à papa.

— Bien sûr, je vais t’y conduire. Cela ne prendra

que vingt minutes.

En route, je me tournai vers père un peu nerveuse­

ment :

— Dis, papa, puis-je t’emprunter vingt-cinq dollars ?

J’en ai besoin pour le médecin ; il est un peu cher.

Je regrette de ne pas avoir pris assez d’argent, mais

je ne pensais pas me sentir mal.

Je me sentais surtout un peu coupable de lui deman­

der dix dollars de plus, mais, après tout, il était en

partie responsable de ce que j’étais devenue. Et, en

ajoutant ce que j’avais sur moi, je pourrais acheter

quelques petits cadeaux.

— Oui, dit-il brièvement, quand nous serons là-

bas. Dis-moi où je dois tourner.

Je lui indiquai un coin de rue près du cabinet de

consultation du docteur Lamb. Il parqua et sortit un

portefeuille bien gonflé. Je me sentis plus à l’aise en

le voyant. Il me tendit un billet de vingt dollars et un

de cinq. Je lui dis encore :

— Je serai de retour dans quelques minutes. Il y a

tout près une pharmacie où je pourrai porter l’ordon­

nance.

Je sautai de la voiture, courus chez le médecin et

134

lui dis que je venais de la part de Fred Longman. Le

médecin me scruta et tendit la main. Je lui remis les

vingt dollars et il m’en rendit cinq, qu’il prit dans son

bureau. Puis il écrivit l’ordonnance.

Je traversai la rue pour aller à la pharmacie, où

je donnai le papier. L’employé me regarda à peine et

dit :

— Cela prendra quelques minutes.

Tandis qu’il préparait mon remède, j’achetai pour

maman une bouteille de parfum bon marché et une

papeterie, pour papa quelques cigares et un tube de

crème à raser. La vendeuse emballa le tout dans du

papier de fête et me tendit un sac où elle avait glissé

les cadeaux. L’ordonnance était prête, je payai et mis

la méthadone dans le sac, puis je retournai vers la

voiture.

En chemin, je pris une pilule, car je me sentais très

mal.

A la maison, tout en plaçant les cadeaux sous le

sapin, je dis :

— Merci, papa, de m’avoir conduite là-bas. Je me

sens bien mieux.

J’allai ensuite à la cuisine pour offrir mes services.

Mes yeux sortirent presque de leurs orbites lorsque

je vis maman. Elle était couverte de bijoux : quatre

bracelets à chaque bras, des boucles d’oreilles, des

broches à foison et plusieurs colliers. Son porte-mon­

naie était sur la table. Elle tressaillit quand j’entrai et

me jeta un étrange coup d’œil.

— Qu’est-ce qui se passe ?

Mais elle m’interrompit :

— Le dîner est presque prêt. Pourquoi ne mets-tu

pas la table ?

— Bon !

Si elle ne veut pas parler de toute la pacotille qu’elle

porte sur elle, tant pis, pensai-je. Mais est-ce qu’elle

perd la tête ? Je mis la table et retournai à la salle de

séjour. Il semblait que cette journée n’allait pas don­

135

ner ce que j’en avais attendu. Enfin, le sapin était

beau ! Père regardait la télévision et buvait un verre

de bière. Je m’assis sur le divan, un peu craintive.

Allait-il s’enivrer ? Il me fit un petit signe et, tandis

que j’écoutais les chants de Noël, je me détendis et

me mis à fredonner avec les artistes.

Le dîner fut excellent. Nous conversâmes un peu.

Au dessert, peut-être parce que j’en avais assez et que

mes parents s’efforçaient tellement d’être gentils, je

décidai de leur dire que je m’adonnais à la drogue.

Quand je laissai échapper la vérité, tous deux me

regardèrent fixement. Père dit :

— Je ne peux pas le croire !

Retroussant ma manche, je leur montrai les mar­

ques. Il secoua la tête et dit :

— Carmen ! qu’est-il arrivé ? Qu’est-ce qui n’a pas

marché ?

Maman, elle, resta silencieuse.

— Eh bien, je pense que nous sommes tous à blâ­

mer. Les bagarres qui se produisaient constamment ici

me déprimaient, sans doute à cause de mon manque

de maturité. Et un jour, j’ai trouvé la réponse — la

drogue. J’ai fait presque tout ce que vous pouvez ima­

giner pour entretenir mon habitude : prostitution,

cambriolages, vols.

Père commença à s’accuser. Maman ne disait tou­

jours rien. Elle me dévisageait. Finalement, elle parla

nerveusement.

— Je le savais. J’ai lu un article dans une revue, il

n’y a pas longtemps, au sujet d’une droguée. Elle pre­

nait de l’héroïne, dit-elle d’un ton accusateur, et elle

vola tous les bijoux de sa mère, ainsi que son argent

et un appareil de télévision.

Elle s’arrêta et son visage devint écarlate quand

elle vit que je regardais ses bijoux.

— Ainsi tu penses que je ne suis qu’une sale toxi­

comane venue à la maison pour te voler ! hurlai-je.

Je suis peut-être une clocharde, une prostituée, une

136

harponnée de la drogue, mais je ne suis pas encore

descendue assez bas pour te voler, toi !

Elle se mit à pleurer, arracha ses bijoux et les posa

sur la table.

— Oh, Carmen ! J’ai eu si peur quand tu as parlé

de méthadone. Je ne savais plus ce que je faisais.

Elle courut à sa chambre, emportant sa bourse dans

son agitation. Nous restâmes à table quelques minutes

encore, père et moi. Puis en soupirant, je me levai et

la suivis lentement. Mon esprit chavirait. Peut-être

qu’après tout, maman n’avait pas tort. Quand on est

esclave de la drogue, rien ne compte plus sinon de

trouver l’argent nécessaire pour s’en procurer.

Sur le seuil de la porte, devant ma mère effrayée,

je compris que j’aurais bien pu faire ce qu’elle crai­

gnait. Quel tableau navrant s’offrait à ma vue ! Le

sapin, les cadeaux non déballés et, à côté, une femme

qui avait peur de sa propre fille. *C’est un jour de joie,*

pensai-je.

— Oh, maman !

J’éclatai en pleurs, allai vers elle et l’entourai de

mes bras. Lentement, elle m’embrassa et nous mêlâ­

mes nos larmes. Père apparut sur le seuil et nous

regarda. Gêné, il demanda :

— Quelqu’un veut-il une tasse de café ?

Je m’assis, me mouchai et offris mon mouchoir à

maman. Elle sourit faiblement et répondit :

— Je pense que nous en avons tous besoin !

Pendant des heures, nous restâmes là, buvant du

café et parlant de mes problèmes. Maman suggéra

que nous déménagions.

— Au Colorado ou ailleurs, loin de la métropole,

là où il n’y a pas de drogués !

— Maman, j’en trouverais même si nous allions à

Tombouctou.

Père suggéra que nous partions en vacances. Tout

au fond de moi, j’étais convaincue qu’il n’y avait pas

de solution. Cette méthadone ne m’avait apporté qu un

137

secours momentané. Je savais que je pouvais aller

dans un hôpital pour être désintoxiquée, mais chaque

fille de ma connaissance ayant passé par là avait

recommencé à se piquer dès sa sortie. J’écoutais leurs

propositions, et j’essayais de leur présenter les mien­

nes, mais mon cœur n’y était pas.

Soudain, maman déclara :

— Je pourrais te livrer à la police ! C’est ce qu’on

a fait pour la jeune fille de l’histoire.

Ma propre mère me livrant pour être mise en pri­

son ? Comment pourrait-elle faire ça ?

— Carmen, regarde-toi ! implora-t-elle encore. Tu

es en train de te tuer.

Ce n’était pas moi que je regardais, mais elle, ma

mère. J’étais en train de me détruire, certes, mais je

la tuais, elle aussi, par mon chagrin, ma souffrance,

le vide de mon cœur !

Elle se mit à prier :

— Oh Dieu ! Aide-moi, je t’en supplie ! Et viens au

secours de Carmen !

Ma mère priant ! C’était la première fois que je

l’entendais.

138

CHAPITRE X

Je retournai seule au Bronx. J’avais peur de parler

à Vinnie, mais, à mon soulagement, il n’était pas à

la maison. J’avais oublié que c’était Noël et qu’il était

chez sa mère. Je rassemblai quelques effets dans une

valise et repartis pour New Jersey.

Le lendemain, mon père alla travailler et j’eus une

très longue conversation avec ma mère. Comme

enfant, je n’avais jamais été proche de mes parents.

Je ne pouvais simplement pas m’entretenir avec eux.

Mais maintenant, en discutant de mes problèmes, je

me sentais toujours plus près de maman.

Elle me dit sérieusement :

— Je ferai tout ce que je pourrai pour toi quand

je t’aurai livrée à la police. Je te visiterai, t’apporterai

des livres et d’autres choses. Tu aimais lire autrefois.

Oui, j’avais aimé lire ! Les livres avaient été ma

première évasion. Je m’étais d’abord repliée dans le

monde irréel de la littérature, puis ensuite dans celui

de la drogue. Je lui expliquai :

— Ecoute, maman ! J’ai entendu dire qu’ils sont

beaucoup plus durs quand on a été dénoncé par quel­

qu’un que lorsqu’on se présente volontairement. Si

j’allais me livrer moi-même ? J’irai demain.

— Oui, en effet, ce serait mieux. J’irai avec toi.

139

Je pris une autre pilule avant de me coucher. Je

savais que l’on donnait de la méthadone dans la mai­

son où j’allais me rendre, et j’étais désireuse de com­

mencer tout de suite. Mais les pilules ne me soutien­

draient pas longtemps et il m’en restait très peu.

Le lendemain matin, nous quittâmes la maison de

bonne heure. Je me sentais mal et ne lus pas à fond les

formules que l’on me donna à signer. La seule chose

qui me frappa, ce fut la longueur du séjour, jusqu’à

trente-six mois.

— Combien de temps devrai-je rester ici ? deman­

dai-je à l’employé.

— Oh, trois ou quatre mois.

Je signai les papiers et deux officiers du départe­

ment de police me conduisirent au centre de réhabi­

litation. Maman me fit des signes alors que nous

démarrions.

Au centre, on me mena au dispensaire et on me

donna une pilule. Cela m’aida à signer d’autres papiers

et à écouter une sorte de leçon d’orientation sur les

règlement internes de l’institution.

Je remarquai que les fenêtres étaient peintes à

l’extérieur et qu’elles étaient toutes fermées. Il sem­

blait qu’on ne pouvait les ouvrir qu’avec une clé.

Je demandai à la directrice :

— Pourquoi les fenêtres sont-elles peintes et fermées

à clé ? Est-ce pour nous empêcher de voir dehors ?

— Pas du tout ! C’est pour éviter que les étrangers

ne regardent dedans. Nous ne voulons pas être obser­

vés par des groupes de curieux comme si c’était un

jardin zoologique. Nous verrouillons les fenêtres pour

la même raison, pour empêcher les gens d’entrer et

non pour vous garder dedans.

Je savais qu’elle me racontait des histoires, mais,

au moins, elle riait en le faisant. Elle paraissait gen­

tille et, comme je ne pouvais rien y changer, je lui

souris et la suivis à la salle de désintoxication.

140

Trois des quatre lits étaient occupés. Les filles levè­

rent la tête quand la directrice me présenta.

— Voici Carmen Petra !

Puis elle me laissa. Je m’assis sur le lit vide et les

filles me bombardèrent de questions.

— Combien de doses prends-tu par jour ?

— Dix à quinze sachets.

— D’où viens-tu ?

— Du Bronx.

— Eh ! je te connais, s’écria l’une d’entre elles. Tu

es l’amie de Vinnie, n’est-ce pas ?

Je me demandai ce que Vinnie était devenu. Dans

toute cette agitation, je l’avais complètement oublié.

Je me le représentais furieux de se trouver seul,

essayant de deviner où j’étais. Il ne penserait certai­

nement pas à cet endroit.

Les questions continuèrent à fuser :

— Qui est ton fournisseur ?

— Robert Marshall.

— Eh, ma chère, ce gars a de la bonne marchan­

dise !

Elles me racontèrent à tour de rôle où elles *travail­*

*laient,* qui était leur distributeur et combien il leur

fallait de drogue journellement. Plus elles parlaient,

plus je désirais sortir de là. J’aurais voulu me retrou­

ver dans la rue, en route pour me procurer de l’hé­

roïne.

— Dites, les filles, vous ne parlez jamais d’autre

chose ? leur demandai-je. Si nous sommes ici pour

qu’on nous aide à en sortir, ce serait plus intelligent,

n’est-ce pas ?

Les trois filles me regardèrent. Puis l’une d’elles se

mit à rire et dit :

— De quoi aimerais-tu discuter ?

Je ne trouvai rien à dire et nous restâmes silen­

cieuses quelques minutes. Une fille m’interrogea en­

core :

141

— As-tu vécu la *joyeuse vie ?* Nous la connaissons

toutes, nous ici.

Désespérée, je restai sans mot dire. Je savais que

presque toutes les institutions ont leur part d’homo­

sexuelles — hôpitaux, prisons, foyers de détention,

même les centres. Mais il ne m’était jamais venu à

l’idée que l’on me mettrait dans une chambre avec

trois d’entre elles.

Je passai une semaine ainsi, gardant mes distances

et un œil prudent sur les filles. Elles ne m’ennuyè­

rent pas, m’ignorant tout simplement. Puis, on me

donna une chambre permanente plus petite, que je

partageai avec une seule compagne, Daisy, qui était

très gentille. Nous fûmes bientôt amies.

Elle me confia qu’elle désirait sortir du centre

dans les dix jours, si elle le pouvait. J’avais vraiment

envie de partir, moi aussi.

— Pourrions-nous nous échapper ? demandai-je.

— Je n’en sais vraiment rien. Mais je pourrais

ouvrir la fenêtre.

— Comment ?

Daisy enleva une épingle de ses cheveux, grimpa et

la glissa dans la serrure. Puis elle en enfila une autre

à travers la première et s’en servit comme d’une poi­

gnée. J’entendis un déclic et elle ouvrit la fenêtre

de quelques centimètres. Je la regardai avec admi­

ration.

— Où as-tu appris à faire ça ?

— Oh ! mon père était passé maître dans ce domai­

ne. C’est lui qui m’a appris.

Daisy ouvrit un peu plus la fenêtre. Je grimpai à

côté d’elle et regardai la rue. C’était haut ; si je sau­

tais, je ne vivrais pas pour raconter mon escapade.

Je demandai à Daisy :

— Et avec des draps ?

— Rien à faire ! Nous n’en avons que quatre et ils

ne sont pas assez longs. J’y ai beaucoup réfléchi. Si

142

nous tentions la chose, nous nous briserions la tête.

Elle sourit un peu et ajouta : .

— Je ne crois pas que cela en vaille la peine. Même

si tu échappes, on te reprendra, tu sais, et on t’enverra

pour trois ans dans une prison d’Etat.

Trois ans ! Daisy avait raison, cela n’en valait pas

la peine. Vivre trois ou quatre mois enfermée, je le

pourrais peut-être, mais trois ans... jamais !

Le lendemain, j’eus ma première leçon de thérapie

en groupe. Nous étions dix filles et un thérapeute.

Au début, je ne fis qu’écouter les autres, puis on se

mit à me poser des questions :

— Pourquoi as-tu honte de ton père ?

— Pourquoi es-tu toxicomane ?

— Combien de fois as-tu couché avec un type ?

Mes réponses ne me satisfaisaient pas. Je rejetais

toujours la faute sur quelqu’un d’autre, ce n’était

jamais la mienne. A la fin de cette séance, j’avais bien

des sujets de réflexion, beaucoup de points à élucider.

Après plusieurs séances, j’avais progressé au point

de reconnaître que c’était moi qui étais responsable de

ma passion pour la drogue. J’apprenais à être hon­

nête envers moi-même. Une lueur d’espoir commen­

çait à poindre ; peut-être, après tout, y avait-il pour

moi une possibilité de guérison permanente.

Je demandai à mon conseiller combien de temps,

selon lui, je devrais encore rester au centre. Il éluda

ma question. Quand j’insistai, il me dit :

— Cela dépend des progrès que vous ferez !

— Mais n’ai-je pas fait quelques progrès ? On m’a

dit trois ou quatre mois...

— Je ne pense pas que cela ira si vite. Tout prend

du temps ! Il n’y a pas de raccourcis dans notre pro­

gramme.

Le ton de sa voix me fit peur. Je poursuivis :

— Ecoutez, monsieur I Je suis venue ici Volontaire­

ment, et j’entends sortir de même dans trois mois,

quatre au plus.

143

— Vous n’avez pas lu attentivement les formules,

n’est-ce pas ? Si vous persistez à vouloir partir si vite,

vous feriez mieux de prendre un avocat. C’est nous

qui fixons la durée de votre séjour ici, pas vous. Vous

le sauriez si vous aviez lu le règlement.

Je quittai le bureau en colère et retournai auprès

de Daisy. Après avoir entendu mon histoire, elle me

regarda, pensive.

— Tu peux écrire à l’assistance judiciaire. Peut-

être arriveront-ils à te faire sortir d’ici si tu y tiens

absolument.

J’allai m’asseoir au pupitre et, avec l’aide de Daisy,

composai ma lettre. J’expliquai que j’étais retenue

sous de faux prétextes. Lors de mon admission, j’étais

bien trop malade pour comprendre la teneur des

papiers et, d’ailleurs, le fonctionnaire m’avait dit que

je ne resterais que trois ou quatre mois. Ce temps

était bientôt échu et je désirais sortir.

Une semaine plus tard, un avocat vint me voir. Il

me questionna sur la manière dont j’étais venue au

centre et me demanda pourquoi je n’avais pas lu les

papiers et pour quelles raisons je désirais partir.

— Monsieur, je vous ai écrit tout cela. Je suis venue

volontairement. J’étais malade, j’avais besoin d’aide.

Cette maison est pleine d’homosexuelles et je n’y

reçois guère de secours. Je veux m’en aller, et tout

de suite !

L’avocat prit quelques notes, les glissa dans sa ser­

viette et dit :

— Je verrai ce que je puis faire pour vous.

Il s’en alla et ce fut la dernière fois que je le vis

ou l’entendis.

J’écrivis encore d’autres lettres, à lui et à maman.

Elle me répondit que l’avocat faisait tout ce qui était

en son pouvoir. Finalement, j’abandonnai tout espoir

et me résignai à me soumettre au programme de réha­

bilitation. Je m’habituai à l’horaire : lever à six heures,

déjeuner à sept (la nourriture était aussi mauvaise que

144

dans tous les autres établissements), corvées de net­

toyages, thérapie en groupe à dix heures, lunch à midi,

études du degré supérieur jusqu’au dîner, fixé à cinq

heures, télévision jusqu’à l’extinction des lumières, ou

simplement bagarres entre nous.

La thérapie finit par m’intéresser. Elle m’aida à me

faire une nouvelle image de ma personne. Je pus

même me représenter le moment où je n’aurais plus

jamais besoin de drogue, où je vivrais une vie paisi­

ble aux Queens ou à Staten Island dans mon propre

appartement ; où je travaillerais comme secrétaire ou

serveuse, gagnant de l’argent, menant une existence

décente, épousant quelqu’un de bien et ayant quatre

enfants à moi.

Au terme du dix-septième mois, on me laissa partir.

J’étais émue en disant adieu aux filles. Quelques-unes

se mirent à pleurer parce qu’elles ne pouvaient pas

sortir, mais toutes me firent de bons vœux et me dirent

la même chose :

— Au revoir, Carmen. Nous savons que tu réussi­

ras !

Même celles qui n’en étaient pas à leur premier

séjour me faisaient cette remarque.

Je savais que je réussirais. Je me sentais forte. Si

quelqu’un essayait de m’offrir de la drogue, je le tue­

rais. J’avais acquis des convictions.

La directrice me conduisit à la clinique qui s’occu­

pait des libérées, et une conseillère me parla pendant

une demi-heure.

— Venez me voir chaque mercredi pour une ana­

lyse d’urine et, ma petite, si le test n’est pas négatif,

vous reviendrez au centre.

Je rétorquai :

— Faites tous les tests que vous voulez. Je resterai

nette. Jamais je ne reviendrai dans cette maison !

Elle sourit et me serra la main.

— A mercredi !

Mère m’attendait. Elle répétait tout le temps que

145

j’avais si bonne mine. J’avais pris un peu de poids et

j’étais rayonnante à la pensée de commencer une nou­

velle vie.

Père n’était pas rentré du travail et je ne l’avais

pas revu depuis que j’avais quitté la maison. Maman

me dit qu’il travaillait dur parce que son accident

lui avait coûté cher. Quand il arriva enfin, il eut un

petit grognement :

— Content de te voir !

Je ne savais pas au juste si ma présence était pour

lui un ennui ou une bénédiction.

Le lendemain, je me rendis au CAD A (centre contre

l’abus de la drogue). La conseillère du centre m’avait

dit qu’il y avait dans notre voisinage un groupe dirigé

par deux anciens drogués. Elle avait ajouté que CAD A

avait aidé de nombreuses filles à se bien conduire.

On y faisait aussi des séances de thérapie pour les

anciens drogués et pour les accrochés qui cherchaient

à se libérer.

Chacun parut content de me voir. J’étais désireuse

de raconter mon histoire, si cela pouvait aider quel­

qu’un à s’engager sur la bonne voie. Je vécus prati­

quement au CAD A pendant quelque temps et j’eus

l’impression d’être utile à certains qui hésitaient en­

core. Je savais que, si je retournais au Bronx et re­

voyais Vinnie, je serais probablement de nouveau

harponnée ; aussi recommandais-je aux autres de ne

pas retourner à leurs anciens lieux de fréquentation.

Je leur dis que Vinnie était sorti de ma vie pour tou­

jours. Je ne lui écrivis pas et ne pensai plus à lui.

Au CAD A, je fis la connaissance de deux ou trois

filles très aimables. Un soir, Lil m’invita. Elle habitait

une belle maison et j’en admirai le mobilier et les

tentures. Elle me conduisit dans la salle de jeux au

146

sous-sol. C’était merveilleux ! Je regardais tout avec

admiration. Puis, le choc se produisit.

Lil me demanda :

•— En veux-tu, Carmen ?

Je la regardai, incrédule, quand elle m’offrit une

cigarette de haschisch. Avec véhémence, je lui dis

que cela ne m’intéressait pas et qu’elle ne devrait pas

fumer non plus. Mais elle m’ignora et alluma sa ciga­

rette. En respirant l’odeur et en voyant les yeux

rêveurs de Lil, l’ancien besoin m’envahit. L’instant

d’après, j’avais cédé.

Le monde s’était écroulé pour moi. J’avais passé dix-

sept mois en enfer pour me libérer de ma passion,

et maintenant ces dix-sept mois n’étaient plus que des

cendres. Je me haïssais. Combien de temps s’écoule-

rait-il avant que je recommence à me piquer ?

Cela s’était passé un samedi. Le mercredi suivant,

je retournai à la clinique. Madame Parker, la conseil­

lère, me dit que les tests étaient négatifs et que je

devais revenir la semaine suivante.

De retour à la maison, je résolus de chercher du

travail plutôt que de traîner au CAD A. Je consacrai

le reste de la journée à étudier les offres d’emploi du

journal. Le lendemain, j’allai me présenter pour un

poste de secrétaire. On me dit que je ne tapais pas

assez bien à la machine et je rentrai découragée à la

maison.

Maman s’efforça de me remonter le moral et je me

mis en route, le jour suivant, pour trouver finalement

un emploi de serveuse. C’était dans une drôle de mai--

son, sale et délabrée, et moi, j’étais une piètre ser­

veuse, ce qui fit qu’après quatre jours, je m’en allai.

Ce fut une sorte d’accord tacite ; le patron ne me con­

gédia pas positivement, et moi, je ne le laissai pas

vraiment tomber.

• \* \*

Lil vint me voir à la fin de la semaine. Je m’en­

nuyais et j’allai encore chez elle. Nous ne pûmes pas

147

fumer de haschisch parce que ses parents étaient à la

maison et elle ne voulait pas qu’ils sentent l’odeur.

Elle avait des pilules — des Cébas — et j’en pris une,

qui me fit l’effet désiré.

Cette fois, ma conscience me le reprocha plus encore

que la semaine précédente. Je redoutais ma visite du

mercredi au centre. Si le test était positif ? Cela m’in­

quiéta tout le dimanche. Pour finir, je décidai d’aller

dès le lundi au CADA et de régler cette affaire avec

Ned, le directeur.

Ned m’écouta en silence. Puis il me regarda avec

mépris.

— Je regrette, je regrette !

Il m’imitait d’une voix de fausset.

— Ne me raconte pas ça ! Je ne l’accepte pas. Un

jour, tu fais la petite sainte ici, disant aux jeunes com­

bien tu es pure ; le lendemain, tu gobes du haschich

et Dieu sait quoi encore ! Ton exemple pourrait en­

voyer ces gosses à une mort prématurée. Ne me dis

pas que tu regrettes !

Je protestai.

— Mais vraiment, je regrette. Je ne sais pas pour­

quoi j’ai cédé. Je suis prête à faire ce que vous me

direz pour réparer. N’importe quoi, honnêtement !

— Très bien ! Nous allons voir jusqu’à quel point tu

regrettes.

Ned sortit une paire de ciseaux de son bureau, em­

poigna mes cheveux et se mit à couper. Ce fut très

long ; je les avais laissés pousser depuis mon séjour

au centre et Ned savait que ma chevelure était mon

orgueil.

Mais c’était mon châtiment. Je restais immobile,

silencieuse. Quelques larmes roulaient le long de mes

joues tandis qu’il coupait, coupait et coupait encore.

Puis il déposa les ciseaux sur son bureau et je regardai

le tas de cheveux sur le plancher.

— Très bien ! dit Ned. Chaque fois que tu te ver­

ras dans une glace, souviens-toi de la raison pour la­

148

quelle tes cheveux ont été coupés. Regarde le miroir

et dis, en y pensant bien : *Je ne toucherai jamais plus*

*à la drogue.* Maintenant, va récurer les lavabos. Et

que ça soit propre ! Il y a une serpillère sous l’évier.

J’avais déjà entendu parler de cette sorte de puni­

tion. L’association de la coupe de cheveux avec les

lavabos était censée être un rappel que je ne devais

pas oublier.

Je me levai, entrai dans les lavabos et pris le tor­

chon. Je n’osais pas me tourner vers le miroir. Je

m’obligeai à mouiller la serpillère et à nettoyer le

sol, mais la glace m’attirait comme un aimant.

Lorsque je considérai mon visage, je découvris que

Ned m’avait à peine laissé une frange. Devant ma

figure tachée par les larmes, je fis le vœu de ne

jamais, jamais plus fumer de haschisch ou de mari­

juana, de ne plus prendre de pilules ni de m’injecter

d’héroïne.

Le nettoyage terminé, je m’apitoyai un peu sur

moi-même et je n’étais plus aussi repentante. Sûre­

ment Ned me dirait quelque chose pour soutenir

mon courage. Il n’en fit rien, mais jeta un coup

d’œil à ma tête tondue et se pencha sur son pupitre.

Quand je rentrai à la maison, je me tracassai de

nouveau au sujet de ce que madame Parker, la con­

seillère, me dirait le mercredi suivant. Ned ne pouvait

guère m’aider pour cela. La coupe de cheveux et le

nettoyage des toilettes n’allaient certainement pas

modifier mon analyse d’urine, et il était évident que

Ned ne dirait pas un mot en ma faveur.

Le soir, je lui en voulais encore et j’avais peur

d’aller au centre. A quoi cela servirait-il ? Je n’y arri­

verais jamais et ne voulais pas retourner dans ce trou

d’enfer.

Je pris le téléphone pour appeler Lil.

— Viens donc ! me dit-elle. Il y a deux types ici.

J’y allai et rencontrai les garçons. L’un d’eux était

149

un toxicomane et, dès qu’il me vit, il reconnut en moi

une âme sœur et me proposa :

— Si nous allions à Brooklyn ?

Nous nous entassâmes dans une voiture et partîmes.

Le gars trouva très vite un distributeur et revint

avec quatre sachets d’héroïne. Ni Lil, ni son ami ne

s’étaient injecté de la drogue jusque-là ; aussi voulus-

je la leur faire priser au lieu de la leur donner avec

la seringue, mais tous deux insistèrent pour faire

*comme moi.* Je les piquai et, naturellement, ils vomi­

rent. Je ris, cela me rappelait ma première expérience.

Cette piqûre m’entraîna de nouveau dans mon an­

cienne vie. Je ne pouvais ni ne voulais retourner à

la maison. Assise dans la voiture et dodelinant de la

tête, je pensai à Vinnie et au Bronx. Pourquoi pas,

après tout ?

150

CHAPITRE XI

J'errais le long de l’avenue Westchester et n’y voyais

que des visages inconnus ; il y avait deux ans que je

n’y étais pas retournée. Je n’aurais pas imaginé que

tout le monde serait parti. Enfin, j’aperçus Barry. Il

ne m’avait jamais vraiment attirée, mais cela me fai­

sait plaisir tout de même de revoir une ancienne con­

naissance.

— Barry ! Quelles nouvelles ?

Barry me regarda avec étonnement, puis se mit à

rire.

— Eh bien, Carmen ! Où as-tu donc été ? Voilà des

années que je ne t’ai vue dans ces parages ! Eh bien,

tu as vraiment bonne mine, me dit-il avec admiration.

Je répondis d’un ton bref :

— J’ai suivi une cure de désintoxication.

— Et que fais-tu ici, alors ? Si tu as l’intention de

ne pas retomber, tu devrais t’éloigner au plus vite !

— Je sais, je sais ! Mais je désirais voir Vinnie.

— Vinnie ? Tu ne sais rien ?

Je pressentis, d’après la voix de Barry, que quelque

chose de terrible s’était passé. Il n’était pourtant pas

mort ? Si, il l’était !

— Il y a une année environ que Vinnie est mort

151

d’une dose trop forte, me dit Barry. Quelqu’un l’a

trouvé sur le toit d’une maison.

Vinnie est mort ! Vinnie est mort ! Ces mots réson­

naient dans mon esprit. Mais je ne pouvais le croire.

Je n’aurais pas voulu retourner vivre avec lui, mais

je ne désirais pas non plus qu’il meure. C’était une

situation ridicule ; j’étais à la fois contente et mal­

heureuse. Vinnie était sorti de ma vie pour toujours ;

je ne pourrais plus lui reprocher quoi que ce soit.

— Carmen, je suis désolé.

La voix de Barry interrompit le tourbillon de mes

pensées.

— Je ne pouvais pas deviner que toi, son ancienne

amie, tu ne le savais pas. Je suis désolé... répéta-t-il.

Il faut que je parte... je te reverrai. Je veux dire...

j’espère... ne plus te revoir par ici.

Et il disparut. J’étais seule au coin des rues West-

chester et Simpson. Combien d’années s’étaient-elles

écoulées depuis la nuit où j’étais venue là pour la pre­

mière fois, seule aussi ? Beaucoup trop ! Vinnie était

parti. Mes parents étaient partis. Ned était parti, et

même madame Parker était partie. Personne ne pou­

vait venir à mon aide.

J’eus tôt fait de cueillir un client, puis un autre, et

encore un autre. Je fus sous l’effet de la drogue toute

la nuit. A partir de ce jour, je pouvais dépenser pour

moi tout l’argent que je gagnais. Plus de Vinnie pour

se piquer le premier, plus de Vinnie à entretenir !

Pendant six mois consécutifs, je vécus ainsi, pres­

que perpétuellement droguée. Je me mis aussi à boire.

En général, l’alcool et les stupéfiants ne se tolèrent pas

bien ; mais je n’eus pas trop d’ennuis. Je me 'fis la

réputation d’être leste à manier le rasoir et le couteau.

La rue me respectait et me laissait tranquille. Personne

ne se frottait à Carmen.

Une nuit, j’étais tout à fait ivre. Deux femmes, assi­

ses dans un bar, me dévisageaient, parlant à voix basse.

152

La moutarde me monta au nez et je leur demandai :

— Ma tête ne vous plaît pas ?

Ni l’une ni l’autre ne répondirent. Alors je m’appro­

chai en titubant et répétai ma question. Comme elles

se refusaient toujours à parler, j’en saisis une et la

secouai. L’autre me commanda :

— Ne la touchez pas !

Cela mit le feu aux poudres. Je la giflai.

— Personne ne s’attaque à Carmen sans qu’il lui

en cuise !

Je voulus la frapper encore, mais les deux femmes

s’étaient levées et s’acharnaient sur moi. Leurs longs

ongles pointus me griffaient la face et l’une d’elles

m’arracha une poignée de cheveux. Je ripostai de

toutes mes forces, mais j’étais bien trop ivre pour

avoir le dessus. Je tombai, et la dernière chose que je

vis fut un tabouret de bar m’atteignant en plein

visage.

Je repris connaissance dans la salle des premiers

secours de l’hôpital. Le médecin de service venait de

suturer mon front. La tête me faisait mal, non seule­

ment à cause de la blessure, mais surtout d’avoir trop

bu. Pourtant, je fis de mon mieux pour répondre aux

inévitables questions que me posaient les agents de

police. Je n’avais pas grand-chose à dire et, pour finir,

ils me laissèrent partir.

Je retournai au bar, résolue à tuer les deux femmes.

Mais elles étaient loin depuis longtemps. Je pris encore

un verre pour stabiliser ma tête et rentrai chez moi,

où je dormis jusqu’à midi.

De retour dans la rue, je me heurtai au garçon qui

connaissait le docteur Lamb, à Newark. Fred avait été

distributeur de stupéfiants autrefois. J’étais contente

de le rencontrer. Nous échangeâmes des banalités,

puis Fred me dit :

— Carmen, j’ai des nouvelles à t’apprendre !

— Vraiment ? Quelque chose d’agréable, comme,

par exemple, la drogue gratuite ?

153

— Pas du tout, répondit-il joyeusement. C’est que

je ne me drogue plus. Voilà mes nouvelles !

Je ris.

— Eh bien, tant mieux pour toi ! Mais ce sont des

paroles familières. Il me semble que, moi aussi, je

les ai déjà prononcées. Quand as-tu cessé ? Hier, peut-

être ?

— Non, je parle sérieusement ! Voilà en tout cas

deux ans déjà que je n’y ai plus touché.

— Tu as dû faire deux ans de traitement ? Eh bien,

c’est long, ça ! Où t’ont-ils envoyé ? A la campagne ?

— Au Teen Challenge !

— Le Teen Challenge ? Qu’est-ce que c’est ? Oh !

attends, je me souviens d’en avoir entendu parler. Ne

me raconte pas que ça marche !

— Eh bien, ce qui agit vraiment, c’est le Christ.

C’est lui qui a changé ma vie.

Fred avait parlé tout simplement. J’étais encore

sceptique ; j’avais subi trop de traitements. Mais je

lui dis :

— Raconte-moi !

Et voici ce qu’il m’apprit :

Il y avait deux ans qu’un pasteur nommé Arthur

James avait visité l’immeuble où Fred vivait. Ce pas­

teur avait parlé aux drogués d’une cure et avait distri­

bué une brochure dont le titre était *Un remède efficace*

*contre T emprise de la drogue.* Fred l’avait lue et en

avait conclu qu’il n’avait rien à perdre d’essayer. Il se

rendit au Teen Challenge et, quinze jours plus tard, il

était admis pour la cure. Il avait vécu dans le foyer

pour garçons à Brooklyn pendant deux mois, puis il

était allé à la ferme de Rehrersburg, en Pennsylvanie,

où il avait passé neuf mois. Maintenant, il avait du

travail et demeurait au foyer du Teen Challenge.

En terminant, Fred ajouta :

— Ce qu’il y a de plus merveilleux, Carmen, c’est

que Christ désire changer ta vie aussi !

— Je suis heureuse pour toi, Fred. Honnêtement,

154

je le suis. Mais ça ne marchera pas pour moi. J’ai tout

essayé, la prison, l’hôpital, un traitement de réhabili­

tation. Rien ne réussira pour moi.

Fred dit encore :

— C’est exactement l’état dans lequel je me trou­

vais ! J’ai même été au Kentucky. Mais je n’avais

jamais laissé Christ entrer dans ma vie. Et tout a été

si facile ! Quand je lui ai vraiment demandé d’entrer

en moi et que, sincèrement, j’ai voulu vivre pour lui,

il a transformé mon existence. Si ce n’était pas une

réalité, Carmen, je ne serais pas ici !

Je n’en revenais pas de voir Fred en si bonne forme.

Il respirait aussi une certaine paix.

— Tu crois vraiment qu’il y a de l’espoir pour moi ?

lui demandai-je, désirant presque croire ce qu’il me

disait, mais craignant aussi de courir une nouvelle

chance.

Il dit avec conviction :

— Je sais qu’il y a de l’espoir pour toi. Va au foyer

de jeunes filles. Tu en verras là qui n’ont pas pris de

drogue depuis des années.

Fred paraissait si affirmatif, si sûr. J’aurais voulu

l’être aussi, mais jusque dans mes os, je sentais que le

seul vrai changement dont je ferais l’expérience serait

la mort. Et pourtant, j’avais peur de mourir !

Fred insista :

— Viens au centre avec moi *maintenant.* Tu parle­

ras au directeur, le pasteur Bingham.

Prudemment, je l’interrogeai encore :

— Est-ce qu’on donne des remèdes là-bas ?

— Non !

— Alors je regrette, Fred. Je sais que je ne pourrai

jamais supporter le *poulet froid.*

J’aurais voulu dire oui ! Mais j’étais convaincue que

c’était mutile. Après tout, le Teen Challenge n’offrait

qu’un traitement parmi tant d’autres.

Fred fit encore une tentative.

— Te rappelles-tu comme j’étais accroché autre­

155

fois ? Eh bien ! le Christ a changé tout ça, et s’il a pu

me changer, moi, Carmen, il peut te changer, toi

aussi. Il m’a aidé quand je luttais pour me libérer, et

le personnel aussi m’a assisté. Crois-moi, il y aura

toujours, là-bas, quelqu’un disposé à prier avec toi.

Ils seront là, près de toi, quand tu souffriras du man­

que de drogue. Et puis, le meilleur de tout, c’est que

Dieu te soutiendra. Tu peux y arriver, Carmen !

— Je suis heureuse pour toi, Fred, vraiment, mais

ce n’est pas pour moi !

Et là-dessus, je m’éloignai.

Fred revint une semaine plus tard et essaya encore.

Ses paroles étaient restées gravées dans mon esprit ;

mais j’avais peur. Je refusai une fois de plus.

Ce soir-là, je m’enivrai à fond. Au moment de la

fermeture, Andy, le garçon du bar, voulut me recon­

duire chez moi. Je m’obstinai à dire que je pouvais

me débrouiller seule et partis en chancelant dans la

nuit humide et orageuse pour aller chez ma vendeuse

d’héroïne.

— Carmen, soyez prudente, me dit celle-ci en me

tendant deux sachets. Vous êtes joliment ivre. Vous

devriez garder ces deux doses pour demain matin.

Pourquoi n’allez-vous pas directement chez vous pour

dormir un peu ?

Je lui lançai un coup d’œil glacial, saisis les sachets

et rentrai. Alors que je cherchais le trou de la serrure,

Chester, mon voisin de palier, ouvrit sa porte. Chester

était un petit vieux qui, de temps à autre, buvait pas­

sablement, mais ne touchait jamais à la drogue. Occa­

sionnellement, il venait dans ma chambre et payait

sur-le-champ.

Je lui dis :

— Salut, Chester !

Puis je décidai de me piquer avant d’entrer dans

mon logement. Chester me regardait marcher en titu­

bant le long du couloir qui menait à notre salle de

bains commune.

156

— Vas-y doucement, Carmen. Pourquoi ne viens-tu

pas chez moi fumer une cigarette avant d’aller au

lit ?

— Une cigarette ? Voilà une bonne idée. Mais tu

me l’apporteras, lui dis-je, vacillante. Je ne veux pas

aller dans ta chambre.

Il mit la main sur mon bras pour me conduire chez

lui, mais je me dégageai tout en m’efforçant de l’ama­

douer.

— Allons, Chester ! donne donc une cigarette à la

bonne petite Carmen ! Sois gentil !

Il haussa les épaules, alla chez lui, revint avec la

cigarette et l’alluma pour moi.

— Ça, c’est chic, Chester. Ne te fais pas de souci.

Carmen peut se soigner ! dis-je en entrant dans la

salle de bains et en verrouillant la porte.

Je préparai la seringue, enfonçai l’aiguille dans mon

bras. Puis, soudain, je me sentis embrasée. Je brûlais,

mais sans voir de flammes...

Lentement, je me relevai malgré la souffrance.

M’appuyant contre le lavabo, je regardai le petit mi­

roir. Un hideux visage enflé, aux yeux bouffis, me

faisait face. Il semblait ne pas avoir de lèvres, rien

qu’un trou béant, et pas de cheveux non plus. Les

oreilles pendaient, informes et tordues.

Je levai les mains ; elles étaient brûlées et cou­

vertes d’ampoules comme l’image du miroir. Ce fut

alors que je compris ce qui m’était arrivé— j’avais

pris une dose excessive. Cette étrangère, c’était moi !

Je me mis à crier :

— Au secours ! Au secours !

J’entendis des pas dans l’allée et un corps se jeter

contre la porte. Puis la voix de Chester appela :

— Carmen, ouvre ! Ouvre donc ! La porte est fer­

mée.

Des lambeaux de peau brûlée se détachèrent de mes

mains alors que je luttais pour ouvrir la porte. Je

crus que mes doigts allaient sortir de leurs jointures.

157

Enfin la serrure fonctionna et Chester tomba presque

à l’intérieur. Il cria :

— Mais qu’as-tu fait ? Mon Dieu ! qu’as-tu fait ?

Je ne pouvais lui répondre. Je n’en savais rien. Je

regardai de nouveau le miroir et sentis l’âcre odeur

de cheveux roussis et d’étoffe carbonisée. D’une voix

faible, je dis :

— Je pense que la cigarette a mis le feu à mes che­

veux, qui l’ont ensuite communiqué à ma blouse.

Chester me prit délicatement.

— Il faut que je te conduise à l’hôpital avant que

tu meures !

— Non, non ! Je ne supporterais pas d’être privée

de drogue maintenant. S’il te plaît, n’appelle pas l’am­

bulance ! Donne-moi à boire, cela m’aidera plus que

tout en ce moment.

Chester m’emmena dans sa chambre et me servit à

boire. Puis il recommença d’insister pour que j’aille

à l’hôpital.

Je restai assise toute la nuit, réfléchissant à ce qu’il

fallait faire. Comment pourrais-je me piquer ? Mes

mains continuaient d’enfler. J’avais peur de me voir

dans la glace.

A la fin, la douleur fut si intense que j’acceptai

d’aller avec Chester. Il me mena dans un taxi à l’hôpi­

tal, où on me donna immédiatement un remède. Je

dormis tandis que les médecins intervenaient et je

m’éveillai complètement enveloppée de pansements.

Avec peine, je soulevai mes mains bandées jusqu’à

mon visage, pour découvrir à quoi il pouvait bien

ressembler. Mais je ne sentis que trois petits trous, un

correspondant à ma bouche, un autre à mon nez, et

le troisième à mon œil gauche.

Je tâchai de reconstituer ce qui s’était passé. Mais

j’étais trop hébétée pour cela. Pendant près d’une

semaine, je somnolai, me réveillant de temps à autre

et me rendormant presque aussitôt.

Au cours des deux mois que je passai à l’hôpital,

158

je finis par coordonner tant bien que mal les détails

de ce cauchemar. Ayant pris une trop forte dose

d’héroïne, j’étais sans doute tombée et la cigarette

avait mis le feu à mes cheveux. J’avais probablement

essayé de l’éteindre avec mes mains.

Ces deux mois furent les pires de ma vie. J’eus une

infection de l’oreille et il fallut me nourrir par des

injections intraveineuses. La souffrance que me cau­

saient les brûlures était presque intolérable malgré

les calmants. Plus terrible encore était l’agonie de la

privation d’alcool et de drogue.

Quand on m’autorisa à sortir, on me donna des

pilules contre les douleurs et elles me permirent de

me droguer pendant deux jours. Le troisième, je réus­

sis à me procurer de l’héroïne.

J’achetai une perruque de cheveux longs et retour­

nai dans la rue. Avec une écharpe artistiquement dra­

pée, je trouvai ïnoyen de couvrir mes malheureuses

oreilles et les cicatrices de mes joues, qui, d’ailleurs,

guérirent parfaitement.

Je n’eus pas trop de difficultés. Quelques-uns de

mes anciens clients avaient entendu parler de mon

accident et ils furent pleins de sympathie.

Peu après ma sortie de l’hôpital, je rencontrai de

nouveau Fred. Il avait appris mon accident et se mon­

tra très compatissant. Il me raconta qu’il allait partir

pour l’école biblique et qu’un jour, il deviendrait pas­

teur. Une fois de plus, il me supplia de me rendre au

Teen Challenge. Et de nouveau, je refusai.

Ce même été, je fus encore arrêtée et fis quinze

jours de prison pour prostitution. Dès que j’en sortis,

je me précipitai sur la seringue.

Les hivers étaient pires que tout le reste, et celui-là

fut l’un des plus froids dont je me souvienne. Je

détestais l’hiver. Quand on a mal au cœur, on est

déjà sensible au froid. On n’a pas besoin que le temps

s’en mêle. Seule une vraie dose d’héroïne suffit pour

se réchauffer.

159

Une nuit âpre et glaciale, je tombai sur Irène, une

amie d’autrefois. Elle me donna le même conseil que

Fred.

— Va au Teen Challenge. Christ a changé ma vie, il

peut aussi changer la tienne !

— Toi aussi ?

Je ne pouvais le croire. Irène s’était droguée pen­

dant quatorze ans.

Elle me répondit :

— Oui ! Moi aussi. Je suis mariée et j’habite en

Pennsylvanie, près du centre de formation du Teen

Challenge, à Rehrersburg.

Ce fut Irène qui me convainquit. Si, après quatorze

ans de toxicomanie, Christ avait transformé son exis­

tence, il fallait que je lui donne la possibilité de le

faire pour moi. Je fus d’accord d’aller voir le direc­

teur du foyer de jeunes filles le lendemain.

160

CHAPITRE XII

En regardant le bâtiment bleu et blanc à deux étages

du numéro 444 de l’avenue Clinton, je me demandais :

— Quelle sorte de gens y a-t-il dans cette maison ?

Maintenant, j’avais peur d’entrer. Je me secouai.

— Mais, Carmen, ce sont des être humains, sûre­

ment. Entre donc !

J’aspirai profondément, poussai le portail et me diri­

geai vers la porte vitrée. Une charmante personne

m’interrogea :

— Quel est votre nom, s’il vous plaît ?

— Je suis venue pour parler au pasteur Bingham.

Elle m’offrit une chaise et prit le téléphone.

— Ici Nan. Carmen Petra est là et désire un entre­

tien.

La jeune fille fit plusieurs signes de tête, raccrocha

et me dit :

— Passez cette porte, allez jusqu’au bout du couloir,

puis montez au deuxième étage. Une responsable vous

conduira au bureau de monsieur Bingham.

Je suivis ses instructions et, au moment où je posai

le pied sur l’escalier, je fus presque renversée par

quelqu’un évidemment très pressé. Je me retournai,

indignée, et restai bouche bée : c’était Vinnie ! Mais

161

c’était impossible. Vinnie était mort ! Je voulus ouvrir

la porte et sortir.

— Carmen ! cria Vinnie. Carmen ! Quel bonheur

de te voir ! Tu ne dis rien ?

Je bégayai :

— Mais Vinnie, ce ne peut pas être toi, tu es mort !

Ou bien ne l’es-tu pas ?

J’étais bouleversée et épouvantée. Vinnie éclata de

rire :

— Eh bien, oui et non !

C’était bien la manière de Vinnie, qui parlait tou­

jours par énigmes. Mais je n’étais pas d’humeur à

rire ; j’étais trop émue.

— Ecoute, lui dis-je brusquement, ce n’est pas le

moment de plaisanter. Quelqu’un m’a dit que tu étais

mort d’une dose excessive. Qu’est-il arrivé ?

— Oui, j’ai aussi eu vent de cette rumeur, mais le

fait est que je me trouvais à la ferme du Teen Chal­

lenge en Pennsylvanie. Tu sais bien comment ça va,

tu as été assez longtemps dans la rue. Quelqu’un est

arrêté, il disparaît pendant deux ou trois ans, et les

bruits commencent à courir. On ne le revoit plus,

alors on en conclut que la drogue l’a tué.

Le vieux Vinnie est bien mort, continua-t-il. Mais le

nouveau est très vivant et en pleine forme !

En effet, il paraissait fort bien. Son visage était

bronzé et il avait grossi. Nous nous assîmes sur l’es­

calier et il me raconta ce qui lui était arrivé. Son

histoire ressemblait beaucoup à celle de Fred. Il flâ­

nait dans le quartier et il s’était approché d’un groupe

de personnes, au coin de la rue. C’était une réunion

en plein air du Teen Challenge. Quelques personnes

avaient chanté des cantiques. Puis d’autres avaient

témoigné du changement que le Christ avait opéré

dans leur vie.

Comme Fred, il avait été impressionné et, comme

Fred également, il était actuellement employé au cen­

tre de Brooklyn.

162

— Le mois prochain, je vais à l’école biblique du

Teen Challenge, à Rhinebeck, ajouta Vinnie. Puis il

me prit la main et me dit encore :

— Carmen, Jésus désire changer aussi ta vie !

Il y avait un tel rayonnement sur son visage quand

il parlait du Christ ! Je baissai la tête et des larmes

roulèrent sur mes joues.

— Tu sais, Vinnie, c’est pour cela que je suis venue

ici. Crois-tu vraiment qu’il y a quelque espoir pour

moi ? Je n’ai pas le temps de tout te raconter. Mais

je suis vraiment au bout du rouleau !

— Bien sûr qu’il y a de l’espoir ! Et j’ai le temps

de t’écouter. Dis-moi, qu’as-tu fait ces dernières an­

nées ?

Je me ressaisis et réussis à lui faire un résumé de

mes dix-sept mois au centre, de l’épisode du CADA

et de l’incendie. Quand je fis mention du feu, Vinnie

regarda longuement mon visage. Je me raidis dans

l’attente de sa réaction.

— Tu es justement le genre de personne que le

Christ veut, dit-il en passant délicatement le bout de

son doigt sur la cicatrice de mon front. Et le fait que

tu as désespérément besoin de lui t’aidera. Tu réus­

siras, Carmen, je le sais.

Je m’écriai :

— Oh, je devrais être en haut pour une entrevue. Il

faut que je me dépêche.

— Je te reverrai. J’habite ici pour un mois encore,

avant mon départ pour l’école biblique. Dis à mon­

sieur Bingham que tu me connais.

Vinnie me poussa légèrement vers l’escalier et

sortit.

Son enthousiasme était contagieux. Mon courage

s’affermissait à mesure que je montais. Il y avait peut-

être de l’espoir. Je me souvenais de la voix de Vinnie

quand il disait autrefois : *Drogttons-nous, moi le pre­*

*mier* / Maintenant, il parlait du Christ. Autrefois, sa

163

voix était haineuse, maintenant elle était pleine

d’amour.

La jeune personne qui me reçut me conduisit au

bureau du directeur du foyer de filles. Quand j’ouvris

la porte, je me trouvai en présence de l’homme que

j’avais rencontré, des années auparavant, au Bronx.

— Bonjour ! Je suis le pasteur Bingham, me dit-il

en m’offrant un siège.

Il m’interrogea.

— Je suis une harponnée de la drogue et je connais

un garçon qui s’appelle Vinnie, dis-je étourdiment.

— Ah oui ! Vinnie, c’est un type formidable. Dieu

a réellement fait une grande œuvre dans sa vie. Et

maintenant, depuis combien de temps êtes-vous adon­

née à la drogue ?

— Six ans environ.

— Voulez-vous vraiment être libérée de votre habi­

tude ? Désirez-vous sincèrement changer ?

— Oui, répondis-je avec ferveur. Oui, oh oui ! Je

le veux.

— Comment avez-vous entendu parler du Teen

Challenge ?

— Mais c’est vous qui m’en avez parlé, il y a long­

temps.

Et j’ajoutai, gênée :

— Je n’y avais pas attaché beaucoup d’importance.

Mais récemment, Fred et Irène, de vieux amis à moi,

m’ont vanté votre maison.

Le pasteur rit quand je lui rappelai que c’était lui

qui, le premier, m’avait parlé du Teen Challenge.

Puis, sérieusement, il me dit :

— Carmen, notre plan d’action est centré sur la

personne du Christ. Il faut que vous compreniez ça

dès le début. Nous croyons que Christ peut vous don­

ner la force de vaincre votre passion. Nous ne sommes

pas des maniaques religieux, mais nous croyons fer­

mement que Jésus veut transformer votre vie.

Tandis qu’il parlait du Christ et de leur façon de

164

procéder, mon esprit vagabondait. Je me demandais

jusqu’à quel point *ils* étaient stricts. J’avais entendu

dire que les maisons religieuses étaient sévères. Par­

dessus tout, j’aurais voulu savoir *s\*ils* réussiraient

avec moi.

Le pasteur parlait toujours. Je me concentrai pour

l’écouter.

— Nous vous demandons de rester une année avec

nous. Mais si vous ne le désirez pas, nous ne vous y

obligeons pas. Si vous ne tenez pas vraiment à être

au foyer de jeunes filles, ce n’est pas la peine d’y

entrer. Nous cherchons à y créer une ambiance fami­

liale plutôt que celle d’un établissement. Nous y

vivons, ma femme, moi et nos trois enfants, avec le

personnel et les filles.

— Que se passe-t-il à la fin de l’année ?

— Nous encourageons nos pensionnaires à faire

l’école biblique. La plupart la font, mais, dans cer­

taines circonstances, quelques-unes y renoncent. A

propos, avez-vous des enfants ?

— Non !

— Avez-vous été mariée ?

— Non !

Comme un éclair, Vinnie traversa mon esprit. Mais

nous n’avions jamais été mariés.

— Avez-vous été en prison ?

— Oui !

— Combien de fois ?

— Quatre fois.

— Ayant vécu avec des groupes de filles, vous savez

sans aucun doute que notre foyer n’est pas un para­

dis. Nous en avons quelques-unes qui ne semblent pas

sincères. Nous patientons, au début, mais, si elles ne

changent pas et ne cherchent pas le Christ, nous les

prions de s’en aller. On ne peut pas suivre notre mé­

thode en s’agrippant aux basques de quelqu’un. Si vous

êtes déterminée à réussir, vous y parviendrez seule

avec le Christ. Vous verrez cependant que beaucoup

165

de jeunes filles y arrivent, et cela vous encouragera.

Il s’arrêta un instant, puis continua solennellement :

— Nous travaillons très sérieusement. C’est une

question de vie ou de mort pour les filles. Il y en a

que nous n’arriverons jamais à aider. Elles sont venues

de la rue et ne sont restées que peu de temps ici. Je

ne puis plus rien faire, elles sont comme mortes.

Je pensai à certaines filles de ma connaissance. En

effet, beaucoup étaient mortes, bien que vivantes.

— Je comprends ce que vous voulez dire.

Il sortit un dossier de son tiroir et me le tendit.

— J’aimerais que vous lisiez attentivement ces

papiers, Carmen. Ils vous feront connaître notre

horaire, nos règlements et ce que nous attendons de

vous, en même temps qu’ils vous expliqueront l’as­

pect spirituel de notre cure. Prenez votre temps. Lisez-

les d’un bout à l’autre. Je serai de retour dans un

instant et répondrai à vos questions, si vous en avez.

Il me fit un petit signe d’encouragement et quitta

le bureau.

J’ouvris le dossier et me mis à lire le message de

bienvenue. Il n’aurait pas eu besoin de m’inviter à

examiner cela soigneusement. Après mon expérience du

centre de réhabilitation, j’allais le lire mot à mot.

Jamais plus je ne signerais quoi que ce soit sans en

comprendre chaque terme.

Il semblait qu’il n’y avait rien dans tout cela que

je ne pusse accepter. L’interdiction de fumer et le

règlement sur le poulet froid seraient durs. Mais si

l’on venait à mon aide, je pourrais probablement m’y

soumettre. Le côté religieux ne me troublait pas ; tout

cela ressemblait beaucoup à ce que m’avait dit ma

vieille amie Cathy. C’était plutôt chaleureux et bien­

faisant.

La porte s’ouvrit et monsieur Bingham rentra. Il me

sourit et demanda :

— Eh bien ! Avez-vous des questions à poser au

166

sujet des méthodes du foyer Walter Hoving ? Qu’en

pensez-vous ? Désirez-vous toujours y vivre ?

— Bien sûr ! Quand puis-je venir ?

— Rappelez-vous, Carmen, que si vous êtes d’ac­

cord de suivre notre plan, vous aurez à signer une

déclaration que vous avez lu cette brochure et que

vous comprenez qu’il est centré sur le Christ. Si vous

y adhérez, on s’attendra à ce que vous lui remettiez

votre vie.

— Je comprends. Où dois-je signer ? répondis-je

en répétant : quand puis-je venir ?

— Pourquoi pas aujourd’hui même ?

— Aujourd’hui ?

Je fus un peu déconcertée. Je n’avais pris aucun

de mes effets.

— Il y a un lit vacant à Garrison. Vous pouvez

l’avoir. Je viens de parler avec Vinnie et il m’a dit

de vous faire savoir qu’il priait pour vous. A propos,

il vous a cherchée plusieurs fois, lors de ses congés.

Mais il n’a pas pu vous trouver. En cet instant, il est

à la chapelle, il intercède et remercie Dieu de ce que

vous êtes ici.

— Vinnie prie pour moi ?

Le pasteur sourit.

— Bien sûr ! Cela se fait beaucoup dans cette mai­

son. Nous prions sans cesse les uns pour les autres.

Nous sommes tous dans le même bateau, et chacun

de nous a besoin d’aide.

J’étais impressionnée. Vraiment, on se préoccupait

de nous, ici !

Je bégayai :

— C’est que je n’ai pas de vêtements, pas même

une brosse à dents.

— Oh ! ne vous faites pas de souci. Nous avons

des amis qui nous donnent des tas d’habits. Vous

êtes plutôt mince, je pense que nous trouverons quel­

que chose qui vous ira. Sinon, on fera une retouche.

Ma femme et plusieurs assistantes cousent fort bien.

167

— Bon ! Allons-y, dis-je en lui souriant aussi.

Nous prîmes le souper au centre, puis le pasteur

Bingham me conduisit à Garrison. Ce fut un trajet

d’une heure environ et j’étais à moitié endormie quand

nous pénétrâmes dans la grande allée de la propriété.

Cela avait été une journée très remplie.

Monsieur Bingham me signala la piscine, tandis que

nous passions sous les beaux arbres bordant l’avenue.

Je voyais, s’étendant au loin, des hectares d’herbe

verte. Il me dit en freinant :

— Nous avons aussi un cheval.

Nous étions devant une magnifique maison de trois

étages de style anglais.

— Ça, pensai-je, un foyer de filles ! Ça ressemble

plutôt à un hôtel, dans une station de villégiature.

Quel endroit merveilleux pour y vivre !

Il contourna la maison et parqua. Puis, revenant

vers la porte principale, il appela une jeune fille qui

passait.

— Wanda ! Voici Carmen qui vient d’arriver.

— Bonjour ! Nous sommes contentes que vous

soyez venue, dit-elle.

Elle nous accompagna jusqu’à la grande porte de

chêne et, quand le pasteur l’eut ouverte, elle se baissa

pour ôter ses chaussures. Je la regardai faire, ahurie !

Eh bien, c’était vraiment un endroit religieux ! Je me

penchai à mon tour pour l’imiter.

Le pasteur Bingham se mit à rire :

— Non, non ! Vous n’avez pas besoin de les enle­

ver, à moins que vous n’aimiez marcher pieds nus,

comme Wanda !

Il riait encore en me conduisant dans le hall, sur

un épais tapis vert. Je contemplais les magnifiques

meubles et les tentures, sans remarquer qu’une femme

s’approchait de nous. Le pasteur me dit :

— Carmen, je vous présente ma femme, Elaine, et

il ajouta :

— Elaine, voici Carmen Petra.

168

Elle passa un bras autour de mon épaule et me dit

cordialement :

— Bienvenue, Carmen ! Nous sommes heureuses de

vous recevoir parmi nous. Je suis sûre que vous vous

plairez ici. En tout cas, nous l’espérons !

Madame Bingham me présenta à quelques membres

du personnel et à plusieurs jeunes filles. Chacun me

salua chaleureusement. Cet endroit était certainement

différent de tous ceux que j’avais connus. Cela venait

sans doute de l’intérêt et de l’amour que l’on me témoi­

gnait.

L’adjointe de la directrice, Eileen Arnold, m’em­

mena dans son bureau, me montra la même brochure

que celle que j’avais lue à Brooklyn et me demanda

aimablement :

— Avez-vous lu ceci ?

— Oui !

— Si vous n’avez pas de question à poser et si vous

le comprenez parfaitement, veuillez signer ce papier,

qui fera partie de votre dossier.

Je signai et elle m’interrogea ensuite sur ma per­

sonne, ma manière de voir et de sentir les choses ;

elle ne me demanda pas seulement mon nom, mon

adresse, mon âge comme dans les autres institutions

où j’avais été.

Puis elle me tendit une formule d’entrée à remplir

et vint à mon aide pour les questions de santé. Après

s’être adossée à sa chaise en silence pendant un ins­

tant, elle commença :

— Une fois par mois, vous aurez l’occasion de con­

verser avec un membre du personnel au sujet de vos

progrès pendant cette période. Vous aurez des exa­

mens mensuels dans vos cours, mais ne vous faites

pas trop de souci, ni pour les épreuves, ni pour les

entrevues. Nous sommes ici pour vous aider, non pas

pour vous chicaner. C’est pour vous être utiles que

nous avons ces entretiens ; si vous avez des points

faibles, nous vous montrerons comment y remédier.

169

Rappelez-vous que nous sommes à votre disposition

pour vous rendre service.

Elle poursuivit :

— Quels sont vos antécédents religieux ?

Je fus embarrassée. En réalité, je n’en avais aucun.

En désespoir de cause, je parlai de Cathy et m’excusai

de n’avoir rien d’autre à dire.

— Oh ! n’en ayez pas honte. Nous nous intéressons

à ce que vous êtes maintenant, non pas à votre passé.

Et par-dessus tout, nous pensons à ce que vous devien­

drez. Jésus vous purifiera du péché. C’est là la mer­

veilleuse intervention de l’Evangile.

Cela faisait du bien de l’entendre, surtout au sujet

de mes péchés. Certes, je désirais qu’ils soient pardon-

nés, et ils étaient nombreux ! Avant que je quitte son

bureau, Eileen pria pour moi. Elle demanda à Jésus

de devenir une réalité dans ma vie. A mon tour, je le

priai de venir habiter dans mon cœur. J’avais un si

grand besoin de lui !

Eileen m’emmena à l’infirmerie, à l’étage principal,

près de la salle de séjour. Je dormis comme un loir,

cette nuit-là, mais vers le matin, je commençai à

avoir la nausée. A mesure que les heures passaient,

je me sentais de plus en plus mal. Si seulement j’avais

une cigarette, pensais-je, cela m’aiderait un peu ! Je

savais que je devais me libérer de la drogue, mais

une cigarette ?...

Finalement, je me levai et montai à l’étage supé­

rieur. J’espérais trouver quelque chose à fumer pour

calmer mon agitation. En arrivant en haut, je rencon­

trai Barbara, une fille dont j’avais fait la connaissance

la veille. Elle n’était là que depuis une semaine ou

deux.

— Dis-moi, Barbara, tu ne sais pas où je pourrais

trouver une cigarette ? Ce manque de drogue est ter­

rible ! Si je pouvais avoir ne serait-ce qu’une bouffée

ou deux, cela m’aiderait.

— Oui, arrêter n’est pas une joie ! J’en sais quel­

170

que chose ! Ecoute, il me reste quelques cigarettes. Va

t’habiller. Trouve une employée et dis-lui que tu es

tellement énervée que tu vas sortir pour prendre l’air.

Je te retrouverai près du petit pont, vers l’étang.

Je descendis en courant, me vêtis rapidement et,

selon les conseils de Barbara, j’avertis que j’allais au

jardin. Elle m’attendait sur le pont et sortit de son

soutien-gorge deux cigarettes, m’en tendit une, l’allu­

ma et mit l’autre aux lèvres.

J’aspirai profondément la fumée. C’était merveil­

leux, et je fumai sans en perdre une bribe. Pleine

d’espoir, je lui dis :

— Pourrais-je en avoir encore une ?

— Rien à faire ! Il ne m’en reste que trois. Viens

demain et je t’en donnerai une. Après, tu te débrouil­

leras !

— Où les trouves-tu ? lui demandai-je en rentrant

à la maison.

— C’est bien simple ! L’assistante a emmené quel­

ques-unes d’entre nous en ville, la semaine passée.

Pendant qu’une fille montait la garde, j’ai couru dans

un magasin de tabac. J’ai acheté un paquet et l’ai

glissé dans mon soutien-gorge. C’était un peu encom­

brant, mais comme je suis forte, personne n’y a rien

vu.

— Si c’est si facile de se procurer des cigarettes,

pensai-je, je n’ai pas à me faire trop de souci au sujet

de l’interdiction de fumer.

Je rentrai à l’infirmerie, me déshabillai et me remis

au lit. La cigarette m’avait un peu aidée, mais mes

nerfs étaient à fleur de peau J’avais besoin de drogue

et je savais que, bientôt, j’allais être plus malade

encore. Je me tournais et me retournais. J’eus envie

de fuir, mais où serais-je allée ? Je n’avais pas d ar­

gent, je n’avais rien !

Une employée entrouvrit la porte et me demanda

ce que je voulais pour mon souper. Manger ? A la

171

seule pensée de nourriture, mon estomac se soulevait.

Je secouai la tête et la porte se referma.

Durant la nuit, ce fut pire. Mon estomac tanguait

comme un bateau sur une mer démontée. Chaque fois

que je me retournais, cela recommençait de plus belle.

De temps en temps, quelqu’un entrebâillait la porte et

me demandait :

— Comment cela va-t-il ?

C’était une question stupide. On devait bien voir

que j’étais très mal. Je ne voulais pas qu’on vienne

prier vers moi et j’essayais toujours de répondre : *Très*

*bien !*

Pour finir, je dus faire une longue série de voyages

à la salle de bains. J’étais contente d’avoir refusé mon

souper ; au moins rien n’avait été perdu. Je vomis

tant que mes muscles en furent tout endoloris. Il

paraissait impossible de vomir encore.

De nouveau, je revins au lit, priant et espérant que

ce serait la dernière fois. La porte s’ouvrit et j’en­

tendis la question familière :

— Comment allez-vous, Carmen ?

J’étais trop faible pour répondre. Cette fois, on se

pencha sur moi. Je me retournai avec précaution et

la jeune fille me dit :

— Je suis Janet Downes, du personnel. On m’a dit

que vous n’étiez pas bien, je suis venue passer le

reste de la nuit avec vous.

— Mais ce n’est pas nécessaire. Je...

La nausée me reprit et je ne pus finir ma phrase

ni sortir du lit. Quand j’eus terminé, je retrouvai ma

voix.

— Je regrette beaucoup. Je veux...

— N’y pensez pas, dit Janet. Je vais nettoyer. C’est

pour cela que je suis venue, pour vous aider.

Elle alla à la salle de bains et revint avec des tor­

chons. Je me détournai pour ne pas la voir accomplir

sa corvée. Je murmurai :

— Merci, Janet ! Je ne suis pas sûre de réussir. Je

172

suis si malade, si faible. Il me semble que je suis dans

une trappe, dans un puits, et que je ne peux pas en

sortir.

— Voulez-vous que je prie pour vous ?

Je me sentais si misérable que j’étais prête à essayer

de tout.

— S’il vous plaît... priez pour que ça finisse cette

nuit.

Elle posa sa main sur mon épaule et demanda à

Jésus de me guérir et de me délivrer des nausées. Ce

fut une prière courte, mais sincère. Mon estomac se

calma un peu et je lui demandai :

— Janet, croyez-vous réellement que j’y arriverai ?

— Certainement ! Vous y arriverez si vous mettez

votre confiance en Christ. Les filles qui réussissent sont

celles qui laissent le Christ être le Seigneur et le Sau­

veur de leur vie. Vous le voulez, vous aussi, n’est-ce

pas ?

— Je crois que oui ! dis-je doucement.

Cela paraissait simple. Mais j’avais été trop malade

pour demander au Seigneur ou à n’importe qui d’au­

tre de m’aider.

Alors que je luttais encore, le reste de la nuit,

Janet me parla un peu d’elle. Elle avait suivi une

école biblique et était aussi infirmière diplômée. Elle

avait beaucoup de compassion. Alors que je voyais,

par la fenêtre derrière elle, le ciel s’éclairer, je lui

demandai :

— Combien de temps resterez-vous avec moi ?

— Un petit moment encore. Sally Smythe va bien­

tôt arriver. Elle restera aussi longtemps que vous le

désirerez. Nous venons à tour de rôle quand une fille

se sent très mal.

Je finis par m’endormir. Lorsque je m’éveillai, le

soleil était haut dans le ciel. Je me retournai pru­

demment, secouai la tête. Tout était tranquille. Je dis

à haute voix :

173

— Je me sens vraiment mieux. Peut-être que le

Seigneur est avec moi !

Je me levai, m’habillai et me rendis dans la salle

de séjour. Deux filles y faisaient des nettoyages.

— Quelle heure est-il ? leur demandai-je.

— Trois heures et demie, me dit l’une des filles

après avoir regardé la pendule de la cheminée.

— Eh bien ! J’ai dormi longtemps.

J’étais un peu gênée. Ces filles travaillaient, et moi,

je venais de me lever !

Celle qui m’avait indiqué l’heure s’exclama :

— Vous devez être affamée ! Pourquoi n’allez-vous

pas à la cuisine ? Maman Downes est certainement

en train de préparer le souper.

Je traversai le réfectoire et entrai à la cuisine. Une

personne vêtue de blanc était devant le fourneau, sur­

veillant de la viande. J’hésitai ; après tout, c’était le

milieu de l’après-midi, je ne pouvais pas lui demander

mon déjeuner !

Madame Downes se retourna.

— Vous avez faim ?

— Eh bien, oui !

— Alors entrez et asseyez-vous. Laissez-moi bais­

ser un peu le feu et je vais vous faire quelque chose.

Que voulez-vous boire ? Du jus d’orange, de pomme

ou de tomate ?

— De l’orange, s’il vous plaît.

Elle alla chercher dans le réfrigérateur une petite

bouteille et m’en versa le contenu dans un grand verre.

C’était délicieux !

— Et de la soupe ? Des nouilles ? Des petits pois ?

Du pot-au-feu ? Cela ne prend qu’une minute.

— Des nouilles, ça me ferait plaisir ! Eh bien, c’est

comme au restaurant ici, repas à toute heure !

Elle m’expliqua :

— Seulement pour les nouvelles ! Nous savons

qu’elles en ont besoin. Non que vous ne puissiez obte­

nir un casse-croûte entre les heures, mais une fois

174

que vous êtes installée ici, vous devez accepter ma

cuisine telle qu’elle est.

Elle rit et retourna à sa cuisinière.

— En tout cas, d’après l’odeur, ce ne sera pas trop

difficile ! lui dis-je en prenant la soupe et les biscot­

tes qu’elle avait mises devant moi.

Tout en mangeant, je m’étonnais qu’elle fût si gen­

tille. Que recevait-elle en retour ? Pourquoi tout le

monde ici était-il si aimable à mon égard ? Pourquoi

désiraient-ils tous que je m’en sorte ?

Je retournai à l’infirmerie, me recouchai tout habil­

lée et me rendormis. Il était cinq heures quand je

m’éveillai, me sentant merveilleusement bien. Je vou­

lais descendre pour le souper, mais ma robe était sale

et tachée, alors que toutes les jeunes filles étaient si

joliment vêtues. Comment pouvais-je descendre affu­

blée de ces loques ?

Je sortis pour chercher une assistante. Louise Tho­

mas ouvrait la porte de sa chambre. Elle et Joe, son

mari, avec leur petit garçon Junior, occupaient une

chambre à côté de l’infirmerie. Je me renseignai :

— Monsieur Bingham m’a dit que je pouvais avoir

des vêtements. Où dois-je m’adresser ?

— Madame Bingham est responsable de la *cham­*

*bre des bénédictions.* -Une seconde et je vous y con­

duirai.

Tout en montant dans l’appartement de monsieur

et madame Bingham, je lui demandai :

— La chambre des bénédictions ? Qu’est-ce que

c’est ?

Louise rit.

— C’est l’endroit où l’on garde les vêtements que

nous recevons. Vous savez, *Bénédictions et Cie.*

Je ne savais pas, mais je me tus et la suivis. En

attendant madame Bingham, Louise me présenta les

175

trois enfants du pasteur, Mélanie, Carol et Georges.

Je me souvenais de Carol. Elle était entrée à l’infir­

merie et m’avait dit :

— Rappelez-vous que je prierai pour vous !

Elle n’avait que treize ans. Mélanie était une jolie

adolescente de seize ans. Elle me dit combien elle était

heureuse que je sois là. Georges avait dix ans. Il me

donna une vigoureuse poignée de main. Quels enfants

bien éduqués, pleins de naturel !

— Bonjour, Carmen !

C’était madame Bingham.

— Vous vous sentez certainement mieux. Louise

dit que vous avez besoin de vêtements.

Je répondis, un peu honteuse, en montrant la blouse

et la jupe que je portais :

— En effet, ce ne serait pas du luxe !

— Je le pense aussi. Venez, nous allons voir ce

que nous pouvons trouver. Quelle est votre taille ?

— Trente-huit, je crois.

En réalité, je n’en savais rien. Il y avait des années

que je ne m’étais pas acheté d’habits. J’enfilais sim­

plement ce que je possédais. J’avais beaucoup maigri.

Nous allâmes au troisième étage. Madame Bingham

m’indiqua la chambre de Janet et celle de Suzanne.

Celle-ci sortait justement de chez elle, et madame

Bingham nous présenta l’une à l’autre. Suzanne me

dit joyeusement :

— Vous êtes sans doute la nouvelle jeune fille dont

Eileen m’a parlé. Nous sommes toutes très heureuses

que vous soyez ici et je sais que le Seigneur va vous

aider.

— Suzanne est chargée de notre département de

colis familiaux, expliqua madame Bingham. C’est une

bonne vendeuse. Les jeunes filles aiment bien l’aider.

Peut-être qu’un jour, vous le ferez aussi.

Suzanne m’encouragea.

— Regardez en haut et le Seigneur fera le reste.

A la chambre des bénédictions, se trouvaient deux

176

longues penderies pleines de manteaux et de robes.

Des caisses et des cartons de toutes formes et de toutes

grandeurs étaient empilés contre les parois.

En examinant les robes de la penderie, madame

Bingham dit :

— Je serais bien contente, moi, de porter du 38.

En voilà une ! Est-ce que vous aimez le rouge et

blanc ?

Je fus soulagée quand je vis la robe. Je me méfiais

un peu quand on parlait d’objets donnés et j’avais

eu peur que les robes soient trop usées. Celle-ci parais­

sait neuve. Je demandai :

— N’est-elle pas un peu longue ?

Dans la rue, j’avais l’habitude de porter mini-mini.

Madame Bingham me regarda comme pour me me­

surer.

— Pas trop ! Elle paraît de la bonne longueur. Ici,

on ne les porte pas plus courtes que cinq centimè­

tres au-dessus du genou.

Elle me remit trois autres robes, deux blouses, deux

jupes et de la lingerie. Puis elle me montra un rayon

où se trouvait un assortiment de brosses à dents, de

pâte dentifrice, de déodorants et d’autres choses.

— Servez-vous !

Je sortis, ployant sous le fardeau.

— Oh ! Merci infiniment !

— Ne me remerciez pas. Remerciez le Seigneur !

— Eh bien, merci, Seigneur !

Cette phrase me semblait étrange, mais je la pro­

nonçai de tout mon cœur.

J’étalai tous ces biens sur mon lit et les examinai

avec ravissement. Puis, en regardant la pendule, je

m’aperçus que je n’avais pas de temps à perdre si je

voulais être prête pour le souper. Je courus sous la

douche, m’habillai soigneusement et arrangeai mes

cheveux pour cacher mes cicatrices. Alors, je fis mon

entrée.

Tout le monde me complimenta sur mon apparence.

177

Chacun fit de son mieux pour être aimable. C’était un

sentiment merveilleux ! Je dormis comme une enfant,

cette nuit-là, huit heures d’affilée.

Le lendemain, je décidai d’aller à la chapelle.

J’étais encore assez faible, mais tout se passa bien et

je jouis du culte. Monsieur Downes, le responsable,

parla de la bonté du Seigneur. En l’écoutant, je com­

mençai à comprendre que ce foyer magnifique, ce

personnel, et même les vêtements que je portais et

la nourriture que je prenais, tout était l’expression de

l’amour de Christ.

Je retournai m’étendre sur mon lit, mais je ne pou­

vais pas dormir. De nouveau, je m’agitais. Soudain,

je me souvins de Barbara. Elle m’avait donné rendez-

vous pour ce jour-là. Peut-être qu’une cigarette me

ferait du bien.

Je savais qu’elle assistait au cours biblique ; aussi

l’attendis-je à la porte. Dès que je la vis, je courus

vers elle.

— Alors, cette cigarette ?

La jeune fille regarda nerveusement autour d’elle.

— Tu ne sais pas ce qui s’est passé ? Eileen m’a

attrapée au sujet de la fumée. Je lui ai remis les der­

nières cigarettes qui me restaient et elle me garde à

l’essai.

— Tu es nigaude ! lui dis-je. Pourquoi ne lui en

as-tu pas donné seulement une ? Pourquoi les lui as-

tu toutes remises ?

Barbara me lança un regard sérieux.

— Je désire rester ici, Carmen. C’est ça, la raison.

Nous avons prié, Eileen et moi, et elle m’a dit que,

si j’avais de nouveau envie de fumer, il fallait que

j’aille la trouver et nous prierions encore ensemble.

J’ai prié presque toute la journée et cela m’aide. Main­

tenant, je vais au sous-sol pour prier encore. Je désire

absolument en finir avec la fumée. Veux-tu venir

avec moi ?

178

Je secouai la tête. J’avais besoin d’une cigarette, et

non de prières.

Le dîner calma mes nerfs. Madame Downes était

une excellente cuisinière. Mais, après le repas, comme

je n’avais rien à faire, je descendis vers l’étang et

m’assis un instant, regardant Georges et ses amis

cabrioler dans l’eau. Puis une voix sortit de je ne sais

où :

— Hé ! On ne doit pas fumer ici !

Je tournai la tête, mal à l’aise. J’avais un tel désir

de fumer que j’étais sûre que quelqu’un le savait.

Puis je découvris qui avait crié. Une fille, Eleanor,

debout sur le plongeoir, interpellait un gosse qui se

tenait près du pont. Je criai à mon tour en galopant

vers lui :

— Je vais l’attraper !

Le pauvre gamin ne sut pas qui le tenait. Je lui

arrachai la cigarette des lèvres et lui murmurai à

l’oreille :

— Sors d’ici avant d’avoir des ennuis !

Puis je courus me cacher dans les buissons et fumai

la cigarette avec délice, jusqu’à ce qu’elle brûlât mes

doigts. Ensuite, je revins à l’infirmerie et m’endormis

profondément. Je m’éveillai au moment du souper et

mangeai comme un ogre. J'étais en pleine forme lors-

qu’Eileen m’appela à son bureau.

Je la suivis en me demandant la raison de cet entre­

tien. Je me méfiais. Elle m’interrogea :

— Carmen, pourquoi fumiez-vous près de l’étang ?

— Moi ? Vous êtes folle ! Je ne fumais pas.

Nous restâmes silencieuses quelques minutes, puis

Eileen reprit la parole.

— Pour moi, cela ne fait guère de différence que

vous fumiez ou non. Ce qui importe, c’est que nous

voulons enseigner l’honnêteté à nos filles. C’est une

des premières leçons que vous devez apprendre ici.

Comment savait-elle ? Est-ce que, peut-être, Eleanor

lui avait parlé ? Je répétai :

179

— Je ne fumais pas ! Voulez-vous que je m’en

aille ?

Elle plaida :

— S’il vous plaît, Carmen, soyez honnête !

Mon esprit était agité. Evidemment, elle savait. Je

la regardai d’un air de défi. Elle soutint mon regard.

— Entendu ! J’ai pris quelques bouffées cet après-

midi.

— Vous reste-t-il des cigarettes ?

— Non !

— Carmen, je désire vous aider. Si vous avez encore

des cigarettes, il faut vous en débarrasser. C’est ainsi

que vous éviterez la tentation.

Je dis avec entêtement :

— Je n’en ai pas !

Et ce n’était pas un mensonge. Si seulement j’en

avais eu ! Eileen insista :

— Etes-vous sûre que vous n’en avez plus ?

— Hé, ma vieille ! Je vous ai déjà dit que je n’en

avais pas, n’est-ce pas ?

Je commençais à me fâcher. Eileen me dit poli­

ment :

— Un instant ! Ici, nous n’employons pas cette

expression *Hé, ma vieille !* Nous appelons cela le lan­

gage de la rue.

— Honnêtement, je n’ai rien, Eileen. Je regrette et

je ne le ferai plus. Vous pouvez me fouiller si vous

voulez.

— Ce n’est pas nécessaire, Carmen. Tout ce que je

vous demande, c’est de ne plus fumer. Nous ne som­

mes pas ici pour vous condamner, mais pour vous

aider à abandonner vos mauvaises habitudes.

— Très bien, dis-je en me levant. Je ne recommen­

cerai pas.

— Bon ! dit Eileen en souriant. Avant que vous par­

tiez, prions ensemble que Christ vous aide.

Elle lui demanda de me rendre honnête et vraie,

180

de me délivrer de la fumée et de la remplacer par de

l’intérêt pour la Bible.

Tout cela paraît plein de bon sens, pensais-je en

me retirant, mais c’était trop irréel. Pourquoi ces gens

priaient-ils pour moi ? Ils ne me connaissaient même

pas !

Le lendemain, je commençai les cours. Il m’était dif­

ficile de me concentrer. Il y avait si longtemps que

j’avais quitté l’école. Mais les leçons de Joe étaient

faciles à comprendre, car il dessinait des diagrammes

pour tous les sujets. Quant au cours du pasteur Bing-

ham, *Conditions du succès,* il m’intéressait vivement

et j’écoutais de toute mon âme.

Le dimanche suivant, j’assistai au culte. Cela me fit

penser au temps où j’y allais avec Cathy et ses parents.

La prédication fut intéressante et convaincante, les

gens affables.

L’après-midi, je quittai l’infirmerie pour m’installer

dans une belle chambre à deux. Ellie, ma compagne,

n’avait pas été une accrochée de la drogue, mais elle

s’enfuyait constamment de la maison. Elle affirmait

être chrétienne et me reprochait sans cesse ma vie de

péché ; aussi me posais-je des questions à son sujet.

En général, nous nous entendions bien, mais, de temps

à autre, elle se mettait en colère et m’accusait de cho­

ses ridicules.

Un jour, elle m’insulta en prétendant que j’éloignais

d’elle les enfants Bingham.

— Ce sont *mes* amis et pas les tiens !

— Que veux-tu dire par *tes amis ?* Ces enfants sont

pour moi comme des petits frères et sœurs. Je n’en

ai jamais eu. J’aime beaucoup être avec eux, ils sont

si gentils. D’ailleurs, ce sont eux qui me demandent

de jouer avec eux. Ils sont aimables avec toutes les

filles.

Mais Ellie répétait obstinément que je cherchais à

les séparer d’elle. Elle s’emporta toujours plus et mon

indignation croissait.

181

— Ecoute, ma petite, lui dis-je aussi calmement que

possible. Tu dis que tu es chrétienne et tu me repro­

ches sans arrêt ma vie de péché. Eh bien, tu n’es pas

une sainte, toi !

— Oh ! tais-toi !

Elle saisit une chaise. Je me raidis, les poings ser­

rés. Je n’allais pas me laisser faire par cette petite

brailleuse. J’étais résolue à lui tomber dessus, puis

quelque chose en moi me retint. Je ne sais pas ce que

c’était, mais j’aspirai profondément et sortis.

Je me heurtai à SaÛy. Elle avait dû nous entendre

crier et remarqua sans doute mon expression.

— Que se passe-t-il ? On dirait que vous avez été

écrasée par un camion.

— Oh, rien ! marmottai-je.

Elle insista, tandis que nous descendions ensemble.

— Dites-moi ce qui est arrivé.

— Eh bien, cette Ellie me donne sur les nerfs.

— Venez dans ma chambre et racontez-moi ça.

Je suivis Sally dans sa chambre et je lâchei toute

l’histoire. Elle parut me comprendre et dit :

— Il faut penser, Carmen, qu’Ellie souffre de trou­

bles émotifs. Ce n’est pas de la folie, ou quelque chose

comme cela, mais elle a une personnalité un peu com­

plexe.

— Et comment ! J’allais la rosser, mais quelque

chose m’a retenue et j’ai conclu que cela ne valait

pas la peine.

— C’est heureux. Nous ne permettons pas de bagar­

res ici. Si vous aviez commencé, vous auriez été ren­

voyée immédiatement.

— Mais que dois-je faire ? Je ne peux pas rentrer

dans la chambre sans rien dire.

— Pourquoi ne feriez-vous pas des excuses à Ellie ?

Stupéfaite, je regardai Sally.

— Moi ? Des excuses ? Je ne lui ai rien fait.

— Je le sais, dit Sally patiemment. Vous n’expri­

merez pas des regrets à propos de ses accusations,

182

mais parce que vos relations se sont gâtées. Vous

pouvez vous excuser pour cela, n’est-ce pas ? Pas parce

que vous auriez éloigné d’elle Carol, Georges et Méla-

nie.

Je répondis, indécise :

— Je ne sais pas.

Elle me pressa :

— Essayez donc ! Je suis sûre que cela ira bien.

La Bible nous dit de présenter l’autre joue, d’aimer

nos ennemis. Faites-le et je sais que vous serez éton­

née de la manière dont votre attitude changera la

sienne.

— Oui, je vais essayer. J’espère que ça réussira.

Quand j’entrai dans la chambre, Ellie était assise

sur le lit, les yeux rivés au sol. J’étais encore terrible­

ment fâchée contre elle, mais j’avais promis et je

fonçai.

— Ellie, commençai-je, je regrette ce qui s’est

passé. Je n’ai pas envie de me fâcher avec toi et je ne

désire pas non plus que tu restes en colère contre moi.

Veux-tu me pardonner, s’il te plaît ?

Je tâchai de parler d’un ton sincère, mais je savais

que c’était un peu artificiel et qu’elle ne me croirait

pas.

Ellie sauta du lit et s’exclama :

— Oh, Carmen ! Tout est de ma faute. Je n’avais

pas le droit de t’accuser. Je crois que tu as raison, mon

christianisme n’est pas convaincant. Me pardonnes-tu ?

Je pensai :

— Eh bien, eh bien ! Il y a donc d’autres moyens

de désarmer un adversaire qu’un poignard ou un

rasoir. Cette manière-là est plus facile et évite la pri­

son...

Plus tard, je racontai à Sally que nous avions fait

la paix, Ellie et moi. Elle ne parut pas surprise. Tout

cet épisode me donna beaucoup à réfléchir. Je

n’éprouvais pas encore ce que j’avais ressenti quand

j’étais avec Cathy. Je ne savais pas réellement si je

183

désirais être chrétienne ; j’aurais à renoncer à tant de

choses !

Un jour, madame Bingham m’invita à l’accompa­

gner à la boulangerie. En chemin, elle m’expliqua

que le propriétaire nous donnait gratuitement le pain

et la pâtisserie. Elle me raconta qu’il était un homme

remarquable et qu’il avait vécu une terrible tragédie.

Sa fille avait été tuée dans un accident de voiture. Il

nous aidait en partageant avec nous ce que Dieu lui

donnait et il avait du plaisir à le faire pour les pen­

sionnaires du foyer.

Puis elle changea de sujet.

— Et comment cela va-t-il pour vous, Carmen ?

— Très bien, dis-je lentement, mais il me semble

que ce doit être terriblement difficile d’être chrétien.

— Avez-vous déjà remis votre vie entre les mains

de Christ ?

— Pas vraiment.

— Jusqu’au moment où vous vous placerez du côté

du Seigneur, vous aurez à livrer vos batailles toute

seule. Quand vous vous serez abandonnée à lui, il

vous donnera force et grâce pour résoudre vos pro­

blèmes. *Je puis tout par Christ qui me fortifie.* Cela

se trouve dans Philippiens 4. 13. Croyez-moi, c’est

bien plus dur de servir Satan ! Voyez ce qu’il a fait

dans votre vie : prostitution, drogue, prison. Mais Jésus

a dit : *Je suis venu pour que mes brebis aient la vie*

*et qu'elles l'aient en abondance,* Jean 10. 10. Et il veut

vraiment faire cela pour vous, conclut-elle.

Tout cela était juste, je le savais. Nous roulâmes

un long moment en silence tandis que je pensais à ce

qu’elle m’avait dit. Elle-même et les aides possédaient

quelque chose que je voulais avoir, moi aussi. Etait-

ce vraiment Jésus ?

En rentrant, madame Bingham continua à m’encou­

rager à livrer ma vie au Christ. Je ne discutai pas

avec elle, la bataille faisait rage au-dedans de moi.

Il faudrait soit que j’abandonne ma vie à Jésus, soit

184

que je quitte le foyer. Je devais décider, et sans tarder.

Puis, un jour, le Christ devint réel pour moi. Je

parlais avec une des filles et lui demandai directe­

ment comment elle avait accepté le Seigneur. Elle me

dit que c’était simple, qu’il suffisait de lui demander

le pardon de ses péchés, de le recevoir dans son cœur

et de vivre ensuite pour lui.

Un, deux, trois ! Cela paraissait facile. Mais, pour

moi, c’était dur. Je descendis seule vers l’étang, m’éloi­

gnant du petit pont. J’avais arrêté de fumer et je ne

désirais pas que quelque chose m’y fît penser. Assise

dans l’herbe, près de la cascade, je répétai ce que

j’avais entendu, *demande à Christ le pardon de tes*

*péchés !*

— Ou bien je lui donne ma vie, ou alors je... dis-je

à haute voix.

Je levai les yeux et me mis à prier, d’abord avec

hésitation.

— Jésus, pardonne mes péchés. Je regrette ce que

j’ai fait. Aide-moi à devenir une personne différente ;

aide-moi à oublier la drogue. Change ma vie ! Aide-

moi maintenant et viens habiter dans mon cœur. En

ton nom, amen !

Je sentis quelque chose se répandre en moi, quelque

chose de doux et de fort à la fois.

— Jésus ! criai-je encore, prends la direction de ma

vie. Seigneur, aide-moi à revivre !

J’éprouvai un sentiment de paix et murmurai :

— Jésus, tu es réel pour moi !

Je le sentais tout au fond de mon cœur. Jésus était

vivant !

Je courus jusqu’à la maison. Il fallait que je dise

à tout le monde ce que je venais d’expérimenter. J’an­

nonçai la bonne nouvelle à quelques filles qui se trou­

vaient sur le porche, puis j’entrai dans la maison pour

la raconter au personnel. Monsieur Bingham lisait le

journal et leva les yeux quand je lui déclarai avec

force :

185

I

— Christ vient d’entrer dans mon cœur !

— Loué soit le Seigneur ! N’est-il pas merveilleux ?

Ce soir-là, j’allai écouter la prédication d’Arthur

James. Arthur et sa femme, Karen, étaient invités à

parler de notre foyer dans les églises à travers tout le

pays, et le pasteur Bingham disait souvent que, sans

Arthur et Karen, nous ne pourrions jamais payer nos

factures.

Peu avant qu’il parle, Eileen me demanda de don­

ner mon témoignage. J’étais effrayée d’être debout

devant toutes les filles, mais je me ressaisis pour dire

que, jusque-là, le Christ avait été en dehors de mon

cœur, mais que, maintenant, il était devenu le roi

de ma vie et qu’il vivait en moi. Je dis qu’il m’avait

v donné la force d’abandonner la drogue et de me con­

sacrer à lui pour toujours. Mes yeux étaient pleins de

larmes quand je terminai et la plupart des auditeurs

pleuraient aussi.

Mais j’avais encore beaucoup de choses à appren­

dre. Vivre pour Christ, cela exige une complète sou­

mission, même dans les petites choses. Un jour, j’ac­

complis imparfaitement le travail d’époussetage qui

m’incombait. Eileen s’en aperçut et m’informa que

j’aurais une heure de plus à faire le samedi. Je lui

répliquai :

— Je déteste le travail. J’aimerais n’avoir jamais

rien à faire.

Ma vie chrétienne ne s’était pas encore étendue jus­

qu’à mon horaire de travaux ménagers.

' ; — Carmen, nous pourrions fort bien engager des

gens pour faire la besogne, mais ce ne serait pas ce

qu’il y aurait de mieux. Nous ne voulons pas faire de

vous des esclaves. Nous travaillons avec vous, n’est-ce

pas ? Mais le travail enseigne la discipline, et la disci­

pline conduit à la sainteté, et la sainteté construit le

■! caractère.

Je lui demandai, dans l’intention de lui tendre un

piège : |

186

I

— En quoi est-ce qu’une heure de travail supplé­

mentaire va me rendre plus sainte ?

Mais Eileen ne fit que sourire et dit :

— Cette heure supplémentaire vous rappellera que

la discipline conduit à la sainteté et que la sainteté

construit le caractère.

Peu à peu, j’en arrivai à aimer tout le personnel.

Il y avait des tempéraments fort différents. Mais cha­

cun semblait répandre sur nous l’amour et la compré­

hension. Je ne pouvais pas très bien me figurer pour­

quoi ils nous aimaient. En tout cas, moi, je n’avais

rien à leur donner en retour.

Une nuit, ne pouvant dormir, je me levai et j’errai

dans le hall en espérant rencontrer quelqu’un avec

qui parler. Je passai devant l’infirmerie et regardai à

l’intérieur. Sally était là et frictionnait le dos d’une

fille. Pourquoi ? Pourquoi Sally renonçait-elle à une

nuit de sommeil pour secourir une fille qui souffrait

par manque de drogue ?

Sally vérifiait V extinction des feux ce soir-là et,

quand elle passa la tête dans l’embrasure de la porte,

je lui dis tout bas :

— Avez-vous une minute ?

— Bien sûr ! dit-elle en entrant et en s’asseyant au

bord de mon lit.

— Sally, cette fille qui est malade... l’aimez-vous

vraiment ?

— Naturellement !

— Mais pourquoi ?

— Pour lui montrer l’amour de Christ.

— Que voulez-vous dire ?

— Personne n’aime voir une fille traverser la souf­

france causée par l’arrêt de la drogue. Rester auprès

d’elle, la frictionner, nettoyer, tout cela lui montre que

je l’aime à cause de Christ !

— Sally, vous êtes une sainte ! lui dis-je en repo­

sant ma tête sur l’oreiller.

187

Elle rit et se leva, me caressa la joue et répliqua :

— Et vous, vous feriez un bon ange !

Avec le temps, j’appris à donner à Jésus la pre­

mière place dans ma vie. Occasionnellement, j’avais

encore des doutes, mais j’appris le secret de la prière

pour en triompher. Quand je parlais à Dieu de mes

difficultés, elles semblaient se résoudre aisément. Mes

problèmes restaient les mêmes, mais c’était moi qui

changeais. Cela en valait bien la peine.

Un jour, je dis à madame Bingham que, plus que

toute autre chose, je désirais vivre pour Christ. Elle me

considéra attentivement, puis me répondit :

— Carmen, vous avez besoin du baptême de l’Esprit

de Dieu. Ce soir, à la réunion de prières, je prierai

pour que vous le receviez.

Je savais ce qu’était le baptême du Saint-Esprit.

J’avais souvent lu le livre des Actes, et Janet m’avait

tout expliqué.

Ce soir-là, après une courte allocution de Joe, nous

nous agenouillâmes pour prier. Madame Bingham

était à côté de moi et me dit :

— Ne recherchez pas le baptême, mais cherchez le

Christ, celui qui baptise ! Louez-le. Aimez Jésus, et

puis demandez-lui qu’il vous baptise de son Saint-

Esprit.

Je levai les mains et commençai à louer le Seigneur.

Je le remerciai pour tout ce qu’il avait fait pour moi,

pour la manière extraordinaire dont il avait trans­

formé ma vie.

Madame Bingham posa ses mains sur moi et pria.

Les autres virent ce qui se passait et s’approchèrent

pour prier avec moi. Et puis, cela se produisit. Il est

très difficile de l’expliquer, mais, après que j’eus reçu

ce don de l’Esprit, ma vie chrétienne prit une nouvelle

dimension.

188

Mon séjour d’une année au foyer touchait à sa fin.

On m’avait encouragée à aller à l’école biblique, à

Rhinebeck, pour apprendre à mieux connaître la

Parole de Dieu. Cela m’était dur de partir.

Le dernier soir, le personnel organisa un repas de

fête pour les cinq d’entre nous qui avaient achevé leur

séjour. Chacune parla de ses expériences avant son

entrée au foyer et du changement opéré dans sa vie.

J’avais eu de la peine à y venir, et maintenant, il

m’était difficile de m’en aller. J’avais trouvé une vraie

famille, des gens qui m’aimaient et, mieux que tout,

Jésus, réel et vivant. Non, je ne désirais pas partir.

Mais je le fis et, à Rhinebeck, je retrouvai Vinnie.

Nous étions restés en relation pendant que j’étais à

Garrison, mais alors nous pûmes nous voir souvent.

Nous étions réservés, au début, mais avec le temps,

il devint évident que Dieu avait mis dans notre cœur

de l’amour l’un pour l’autre.

Le temps de nos fiançailles fut sérieux et... étrange.

Les autres étudiants savaient que nous avions vécu

ensemble des années, mais ils nous traitaient comme

deux jeunes qui viennent de se rencontrer, qui sont

tombés amoureux et désirent se marier.

A la fin de ma première année d’école biblique, le

pasteur Bingham célébra la cérémonie de notre union,

en présence de tous les aides du foyer et de toutes les

filles. J’étais si fière de mon mari ! Mon bonheur était

immense. Après ma conversion, mon mariage avec

Vinnie fut certainement la plus belle chose de ma vie.

Maintenant, nous vivons dans l’Ohio. A la fin de ses

études, Vinnie a été invité à devenir l’adjoint du pas­

teur de l’église. Et — autre événement important —

le Seigneur a béni notre foyer en nous donnant un

petit garçon.

Loué soit le Seigneur !

189

**ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR LES**

**PRESSES DE L'IMPRIMERIE**

**CORNAZ S.A., A YVERDON**

**(SUISSE), EN OCTOBRE MIL**

**NEUF CENT SOIXANTE-SEIZE**

Pour échapper à la brutalité de son père,

Carmen quitte la maison. Une amie lui offre

l’hospitalité... et l’initie à la pratique des stu­

péfiants. La jeune fille, qui n’a que quatorze

ans, se laisse prendre au piège et, dès lors,

c’est la déchéance et le cercle infernal :

drogue-prostitution.

Malgré ses nombreuses tentatives, elle ne

peut s’en sortir. Depuis huitans, elle se traîne

dans le vice quand, enfin, elle répond à l’invi­

tation d’une équipe de«Teen Challenge».

Dans ce foyer d’accueil, et pour la première

fois de sa vie, Carmen se sent entourée et

aimée. On lui parle de la puissance de Christ

pour transformer son être. Elle accepte ce

message, qui la libère et lui donne une exis­

tence utile et heureuse.

Un récit bouleversant, dynamique et combien

actuel !